

Brigade Mondaine
[217] – La double
vie du patron

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

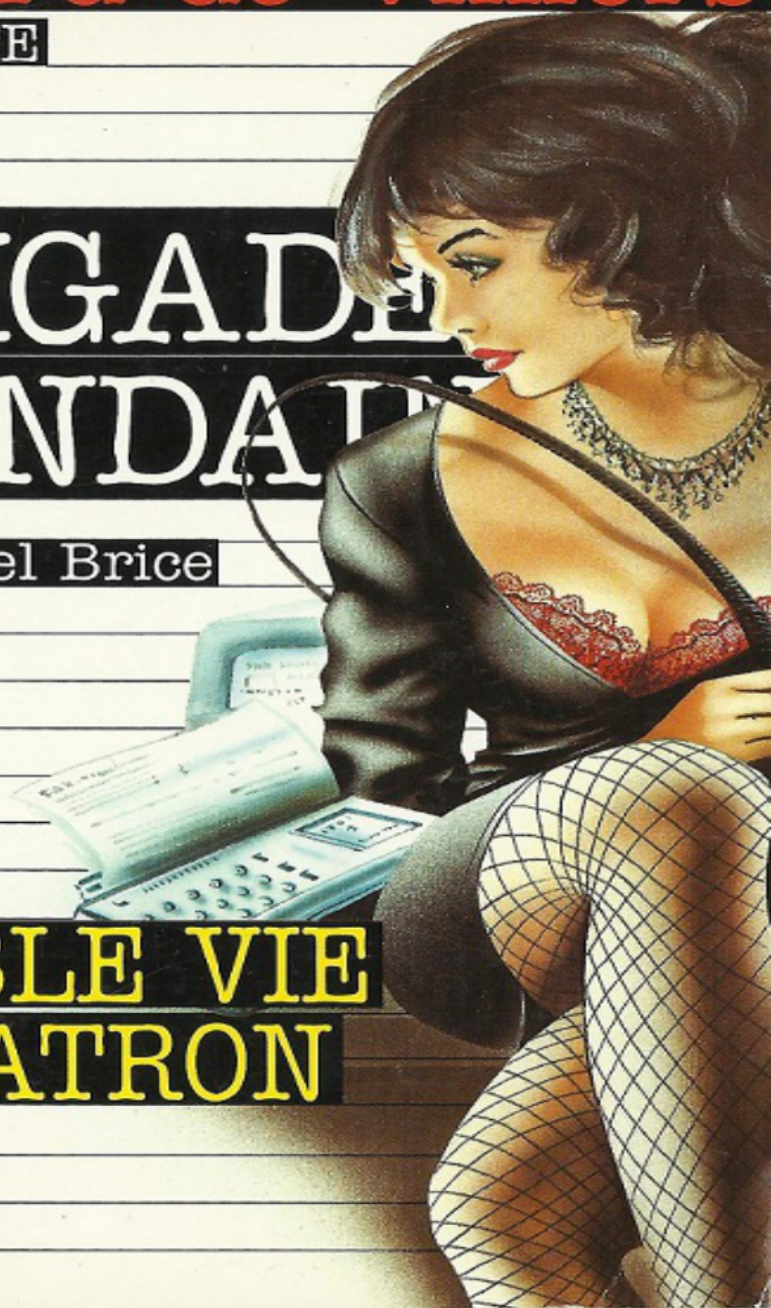
PRESENTE

BRIGADE MONDAR

Par Michel Brice

LA DOUBLE VIE DU PATRON

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°217)

LA DOUBLE VIE DU PATRON

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Illustration couverture. Loris

CEGEP/VAUVENARGUES 2001

ISBN 2-7443 0561-8

CHAPITRE PREMIER



Les yeux mi-clos, Cynthia appuya l'une contre l'autre ses lèvres minces et finement ourlées, afin de répartir aussi également que possible le rouge brillant et épais dont elle venait de les farder.

Puis, elle rouvrit les yeux, et contempla son visage dans la psyché de la coiffeuse en acajou, placée à droite de son lit.

En découvrant l'image que lui renvoyait le miroir biseauté, son corps intégralement nu fut pris d'un violent frisson, et un rictus de dégoût déforma fugitivement ses traits fins et réguliers.

Cette femme, là, dont la silhouette s'inscrivait à l'intérieur de la grande glace orientable, ce n'était pas elle. Ce n'était plus elle. Le reflet de cette créature que ses yeux fixaient mi-fascinés, mi-écœurés, ce n'était pas la jeune femme de trente-trois ans, issue de l'une des meilleures familles de Haute-Normandie, à la beauté un peu froide, un peu trop classique, qu'elle était accoutumée à retrouver dans le miroir chaque matin.

Avec ses lèvres trop rouges et luisantes, ses paupières d'un bleu presque électrique, le fard qui rehaussait la pâleur naturelle de ses joues, et l'épaisse crinière rousse qui croulait en cascade sur ses épaules rondes et satinées, la fille que Cynthia dévisageait sans complaisance n'avait vraiment pas grand-chose de commun avec elle.

— Une pute... murmura-t-elle d'une voix légèrement grondante, les yeux toujours hypnotisés par l'image renvoyée par le miroir. Une traînée, une roulure, une fille de joie : voilà ce que tu es devenue, ma pauvre fille ! Et il a suffi d'un peu de maquillage et d'une perruque pour te faire passer « de l'autre côté du miroir » Justement...

Cynthia ferma les yeux, et un profond soupir fit se gonfler sa poitrine, menue mais parfaitement dessinée, ferme et veloutée comme celle d'une adolescente.

Une bouffée d'air tiède s'engouffra par la fenêtre ouverte et vint caresser délicatement sa joue. Depuis deux jours, le temps était printanier, bien qu'on ne soit encore que le 12 mars. Déjà, les bourgeons des pommiers normands avaient commencé de gonfler et de verdier, et les forsythias, dans les jardins, n'allaient pas tarder à laisser éclater les bouquets solaires de leurs fleurs jaune vif.

Le passage d'un scooter pétaradant, deux étages plus bas, dans la rue Chartraine, l'une des principales artères commerçantes d'Évreux, fit sursauter Cynthia, et elle rouvrit machinalement les yeux.

Aussitôt, son reflet lui sauta de nouveau au visage, avec une force accrue, presque insupportable. Durant une fraction de seconde, elle eut la tentation d'arracher la perruque rousse qui la rendait quasiment méconnaissable, de saisir le paquet de coton démaquillant, à droite de sa coiffeuse, et d'effacer les couleurs ignobles qui, à son avis, ne se contentaient pas de la défigurer et de l'enlaidir, mais l'avilissaient littéralement.

Cynthia avançait déjà la main vers l'étui de tampons démaquillants, mais elle arrêta son geste, et laissa retomber lourdement sa main sur sa cuisse nue. C'était idiot : elle n'était pas allée aussi loin dans l'espèce de folie qui s'était emparée d'elle trois semaines plus tôt, pour reculer maintenant.

Au contraire, il fallait qu'elle aille jusqu'au bout. Le plan qui était né dans sa tête, qui s'y était développé pour ainsi dire contre sa propre volonté consciente, elle devait le mener jusqu'à son terme.

Ne serait-ce que pour savoir s'il allait déboucher sur le paradis ou sur l'enfer.

Cynthia reprit le bâton de rouge à lèvres et le fit tourner lentement par sa base, de façon à faire sortir la pointe effilée. Comme à chaque fois, elle éprouva à nouveau ce malaise qu'elle connaissait bien et se traita d'idiote.

Depuis son adolescence, à chaque fois qu'elle maniait un tube de rouge, elle ne pouvait s'empêcher de le comparer à un sexe d'animal – à un sexe de chien, pour être plus précis – en train de sortir de sa gaine naturelle, sous l'effet d'une érection, puissante, irrésistible.

Et, à chaque fois, elle en concevait une sorte de dégoût, associé à d'autres sensations plus troubles, qu'elle n'avait jamais essayé de clarifier.

D'une main légèrement tremblante, elle approcha le bâton de la pointe de son sein droit, afin de l'enduire de rouge. Au contact de la matière froide et grasse du fard, elle sentit son mamelon s'ériger, et elle en conçut un certain agacement, en même temps qu'une sorte de fierté un peu puérile.

Elle était bien une vraie femme, cette réaction de son corps en était la preuve tangible. Ainsi que la douce chaleur qui prenait naissance au bas de son ventre plat, tandis qu'elle enduisait le petit bourgeon dardé de son sein.

Les yeux fixés sur ce qu'elle était en train d'accomplir, Cynthia eut une petite grimace de dépit. Elle était peut-être une vraie femme, mais personne,

jusqu'à présent, ne paraissait s'en être aperçu. Cette femme qu'elle était, qu'elle voulait absolument être, aucun homme n'avait encore réussi à la tirer de sa léthargie primitive.

Ce corps qu'elle était occupée à farder, c'était celui de la Belle au Bois Dormant. Et, à ce jour, aucun Prince Charmant n'avait été capable de le réveiller.

Cynthia redressa brusquement la tête et émit malgré elle un petit ricanement sec.

Qu'est-ce que c'était que ces bêtises de princes charmants qui lui traversaient la tête ? Elle n'avait connu en tout et pour tout qu'un seul homme, celui qu'elle avait épousé seize ans plus tôt, alors qu'elle-même venait tout juste d'atteindre ses dix-sept ans.

Et il n'avait rien, mais alors vraiment rien d'un prince charmant. En tout cas, il n'en avait pas les pouvoirs érotiques. Car jamais, pas une seule fois, Cynthia n'avait senti son corps avoir la plus infime réaction, lorsque son mari la possédait.

Si elle se souvenait bien, car, en y réfléchissant, elle n'était même plus capable de savoir avec précision depuis combien de temps il n'était pas entré dans sa chambre pour accomplir le « devoir conjugal ».

Lorsqu'elle eut fardé son autre sein, Cynthia reposa le bâton de rouge et s'examina dans la glace, en cambrant les reins, pour faire ressortir le volume et le galbe de sa poitrine menue.

Ses yeux descendirent ensuite le long de son ventre parfaitement plat, à la peau très blanche, presque laiteuse, jusqu'au triangle d'or qui ombrail la jonction de ses cuisses rondes et fermes.

Un petit sourire satisfait passa fugitivement sur ses lèvres trop fardées, et ses yeux d'un bleu très pâle pétillèrent d'ironie durant une fraction de seconde.

Objectivement, elle se trouvait plutôt attirante, finalement. À l'exception de son visage au maquillage atrocement vulgaire, d'après ses critères esthétiques habituels.

Mais si elle voulait aller jusqu'au bout, elle était bien obligée d'en passer par là, par cette « défiguration », cette plongée dans l'abjection, dans les turpitudes les plus ignobles.

C'est du moins comme ça que Cynthia se représentait ce qu'elle s'apprêtait à faire, d'ici moins d'une heure maintenant. En vérité, elle devait bien s'avouer qu'elle ignorait à peu près tout de ce qui l'attendait ; de ce qui l'attendait *vraiment*.

Car, dans la famille d'Houteville, dont on trouvait déjà des représentants à Rouen, où ils étaient maîtres drapiers, au XIII^e siècle, on était traditionnellement assez peu au fait des us et coutumes liés à la prostitution.

Or, se prostituer, c'est exactement ce que Cynthia s'apprêtait à faire aujourd'hui, quitte à faire se retourner dans leurs tombes tous ses ancêtres, enterrés dans le chœur et la nef de l'église d'Houteville, *ad sanctos, apud ecclesiam*[1].

Cynthia leva la tête, et elle reçut un choc violent dans la poitrine, en découvrant les yeux hallucinés que lui renvoyait le miroir.

« Folle ! songea-t-elle, en passant une main nerveuse sur son front, emperlé de fines gouttes de transpiration. Je suis complètement folle de faire ça. Ça ne marchera jamais ! Tout ce qui va se passer c'est qu'il...

Cynthia laissa échapper un petit gémissement sourd. Au moment où, dans son cerveau, se formait le pronom « il », lui était apparu le visage de l'homme à qui il se rapportait.

Ce même homme à qui elle allait se vendre, se prostituer, dans un temps qui lui paraissait infernalement court, maintenant.

Un homme qu'elle allait sciemment tromper et à qui, sans doute, elle allait infliger le choc le plus brutal de sa vie, une commotion dont elle-même ne savait pas ce qui allait en sortir.

Un homme avec lequel elle était en contact quasi permanent, par le biais d'un *chat* sur Internet, depuis plus d'une semaine.

Un homme qui s'imaginait mener le jeu, imposer ses volontés érotiques et sexuelles à une femme qu'il ne connaissait pas encore, et qu'il pensait soumise à tout, uniquement parce qu'il était prêt à payer sa docilité au prix fort.

Une fois de plus, Cynthia fut sur le point de renoncer, de tout arrêter là. En commençant par se dépouiller de ce prénom, qu'elle trouvait horriblement vulgaire, pour reprendre celui, beaucoup plus « sortable », que lui avaient donné ses parents à sa naissance.

C'était simple, encore une fois : il suffisait d'ôter cette affreuse perruque, de se démaquiller soigneusement, et de revêtir la jupe grise et le chemisier blanc qu'elle portait en arrivant dans l'appartement de la rue Chartraine, une heure plus tôt. Ensuite, elle n'aurait plus qu'à ressortir par la porte principale de l'immeuble, au lieu d'emprunter, comme elle avait prévu de le faire, la petite sortie dérobée, donnant sur la ruelle Saint-Denis, presque toujours déserte, et rentrer tranquillement au domicile conjugal.

Cynthia soupira et ses épaules nues s'affaissèrent légèrement. Oui, c'était exactement ce que sa raison lui dictait de faire. Tirer un trait définitif sur l'espèce de démence qui s'était emparée d'elle et lui avait dicté ce scénario totalement monstrueux. Oublier l'espoir irrésistible qui l'avait empoignée, trois semaines plus tôt, et reprendre le cours de sa vie ordinaire ; sans éclats, sans joie, et surtout sans plaisir, mais également sans danger.

Oui, c'était vraiment ça qu'il fallait qu'elle fasse, elle le voyait de plus en plus clairement.

Mais, au lieu d'accomplir ce sage programme, Cynthia se leva avec la raideur d'un automate, et, le regard flou, se dirigea vers le fauteuil Louis XV où étaient étalés la minijupe de cuir violet, le bustier en lamé argenté et le manteau d'acrylique vert acide. Ainsi que l'ensemble slip et soutien-gorge en dentelle noire et rouge dont la seule vue suffisait à la faire s'empourprer de honte et de dégoût.

Les vêtements que, trois jours plus tôt, elle était allée acheter dans une boutique de la rue Saint-Denis, à Paris, où elle était à peu près certaine de ne rencontrer aucune personne de connaissance.

Avec des gestes un peu saccadés, Cynthia fit glisser l'une après l'autre ses jambes minces et fuselées dans le minuscule slip, largement fendu sur le devant. Puis, elle emprisonna ses seins dans le soutien-gorge, dont les bonnets de dentelle étaient découpés de façon à laisser l'aréole offerte aux regards.

Aux regards, mais aussi aux caresses, aux morsures. À tout ce qu'on voudrait bien leur faire subir...

Quand elle eut fini, Cynthia fut prise d'un violent désir de se contempler « en pied » dans le grand miroir. Elle ne réussit qu'à grand-peine à ne pas tourner la tête en direction de la coiffeuse.

Au fond de son cerveau enfiévré, une petite voix insistante lui disait que si elle se voyait maintenant, elle n'aurait plus la force de sortir dans cet accoutrement.

Alors, d'une démarche incertaine, elle se dirigea vers la porte de la chambre, traversa le petit salon comme une somnambule, pénétra dans la cuisine qui ne servait pratiquement jamais, et quitta l'appartement silencieux par la porte de service.

Au moment où celle-ci claqua dans son dos, la descendante de tous les d'Houteville cessa brutalement d'exister, pour faire toute la place à Cynthia, la prostituée novice.

Dans une vingtaine de minutes, elle allait se retrouver face à son premier client et en passer par toutes ses volontés, suivant le scénario très précis qu'il lui avait communiqué par l'intermédiaire d'Internet.

Un premier client dont Cynthia savait très bien qu'il serait aussi son dernier.

*

* *

Gérard Mellières coupa le contact de sa Maserati biturbo, et laissa aller sa nuque contre le repose-tête de cuir crème, les yeux mi-clos.

Par la vitre entrouverte lui parvenaient les pépiements joyeux, presque hystériques, de tous les oiseaux qui s'affolaient en sentant l'arrivée d'un

printemps précoce.

Une brise légère agitait mollement les branches encore nues des chênes, des hêtres et des érables qui composaient l'essentiel de la forêt d'Évreux, à quelques kilomètres au sud-ouest de la préfecture de l'Eure.

Devant le mufler de la Maserati s'étendait une allée rectiligne de terre battue que Gérard Mellières ne pouvait jamais remonter sans sentir son cœur se mettre à battre de plus en plus vite et fort.

Parce qu'au bout, à environ deux cents mètres de la grille qu'il venait tout juste de franchir, il y avait le paradis. Il y avait *son* paradis.

Qui était en même temps, il le savait, son enfer.

Mais un enfer délicieux, indispensable. Sans lequel, Mellières n'était pas certain qu'il aurait été capable de continuer à vivre, à « jouer le jeu » du patron tout-puissant, tyrannique, presque de droit divin.

Ce qu'il était pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, depuis plus de vingt ans. À l'exception des moments secrets qu'il venait passer ici, à « La Rouvray » qui portait si bien son nom[2], l'une des quelque vingt ou vingt-cinq maisons qu'il possédait dans la région, et dont la plupart était louée par ses soins aux ouvriers de sa fromagerie.

Mais celle-ci était une maison particulière ; vraiment très particulière...

Gérard Mellières se redressa dans le siège de cuir de sa Maserati et passa machinalement la main sur ses joues creuses, à la peau marquée par l'acné rebelle qui avait empoisonné son adolescence. Ses petits yeux noirs, sans cesse en mouvement, très enfoncés dans leurs orbites, de part et d'autre d'un nez en bec d'aigle, examinèrent avec une certaine satisfaction les sous-bois environnants, enregistrant au passage la fuite verticale d'un écureuil le long du tronc, emprisonné de lierre, d'un jeune chêne.

Tout cela était à lui. Pas seulement les dix hectares de forêt entourant La Rouvray. Ça, ce n'était qu'une de ses nombreuses propriétés de cette région du sud-ouest d'Évreux. Non, à ses yeux, le plus important, c'était le gros bourg qui se trouvait à moins de trois kilomètres plus au nord, et dont il possédait près du quart des maisons et des appartements. Dont il était, en quelque sorte, le seigneur moderne. Régnant sans partage ni faiblesse sur le son des serfs qui vivaient sur ses terres.

Et surtout, juste à la sortie du bourg, il y avait ce que Gérard Mellières, au fond de lui, appelait son château. Le signe visible et écrasant de sa puissance, de sa suprématie incontestable et incontestée.

La silhouette massive, cubique et blanche de la Fromagerie Mellières, une société créée par son grand-père, consolidée par son père et qui fournissait du travail à environ deux tiers de la population du bourg, faisant, directement ou indirectement, tourner toute l'économie de ce coin de l'Eure.

Le fief de Gérard Mellières. Dont, depuis environ quinze ans, il avait

considérablement augmenté la puissance et le poids économique. Grâce à un flair plus aiguisé que celui de ses concurrents : dès le début des années 1980, Mellières avait senti venir la vague de rejet de la « mal bouffe », que personne ne songeait encore à appeler comme ça.

Quand la plupart des autres fromageries se convertissaient au tout-industriel pour produire toujours moins cher, Mellières, lui, avait fait le pari de la qualité, du lait cru, des techniques artisanales et de l'agriculture « bio ».

Après un passage difficile – il avait même failli être mis en liquidation à plusieurs reprises –, il avait vu son chiffre d'affaires exploser littéralement. Et, depuis dix ans, chaque année battait régulièrement les records de bénéfices de celle qui l'avait précédée.

Gérard Mellières remit le contact de la Maserati, poussa le levier de vitesses automatiques en position *drive* et accéléra doucement, faisant ronronner les huit cylindres du moteur, comme autant de gros chats tapis sous le capot rutilant.

À mesure que la « belle Italienne » remontait lentement l'allée de terre battue, son conducteur sentait son cœur se mettre à cogner plus fort dans sa poitrine maigre.

Parce que là-bas, au bout de l'allée, derrière les fenêtres à petits carreaux, au premier étage de la grosse maison à colombages et au toit de chaume, totalement invisible depuis la petite route départementale, il y avait quelqu'un qui devait l'attendre.

Une femme.

Ou plutôt, une « fille », comme Mellières appelait toutes celles qu'il recrutait par l'intermédiaire d'un site X d'Internet, et qui acceptaient de venir ici, dans cette maison bien à l'abri des regards indiscrets, se livrer à toutes ses fantaisies sexuelles.

Ou, plus exactement, à la seule fantaisie sexuelle qui parvenait encore à réveiller ses sens blasés.

Elle s'appelait Cynthia. C'est en tout cas le prénom qu'elle lui avait donné, lors de leurs différents contacts préliminaires, sur la toile. Mais Gérard Mellières savait bien que les filles qui se prostituent, par une sorte de superstition un peu naïve, ne donnent jamais leur véritable prénom à leurs clients.

De toute façon, il se fichait complètement de la manière dont elle pouvait bien s'appeler. La seule chose qui comptait, pour que la « séance » soit réussie, c'est que la fille ait parfaitement assimilé les consignes qu'il lui avait fait parvenir par *e-mail*, et qu'elle joue son rôle avec un minimum de conviction. Pour le reste...

Gérard Mellières immobilisa la Maserati juste devant la porte de bois, étroite et basse, visiblement très ancienne, qui donnait accès à la grande bâtisse dont les fenêtres paraissaient minuscules par rapport à la taille de la

façade à deux étages.

Il descendit de la voiture, et inspira profondément, pour tenter de défaire le nœud qui lui tordait le ventre depuis quelques minutes.

L'air était tiède, et déjà subtilement parfumé, comme une promesse de printemps. Le ciel bleu pâle était parsemé de petits moutons cotonneux, et, par endroits, strié par le panache blanc et rectiligne des avions long-courriers qui avançaient, invisibles, dans le plus parfait silence.

Mais, à l'intérieur de la tête de Gérard Mellières, c'était le vacarme et la tempête.

À mesure qu'il s'avavançait, à pas aussi lents que possible, vers la porte fermée, il sentait son ventre se tordre, ses tempes s'inonder de sueur et la paume de ses mains devenir moite.

Le trac.

Comme à chaque fois qu'il s'apprêtait à se soumettre à l'examen, dont il avait lui-même, soigneusement, défini les codes et les usages.

Lui, le patron tout-puissant, l'homme capable d'imposer ses volontés à la plupart des hommes politiques de la région, avec une autorité cassante, méprisante, dont ils ne songeaient même pas à s'offusquer ; lui, devant qui tout le monde tremblait, s'apprêtait à subir à son tour les tyrannies odieuses de quelqu'un d'autre.

D'une femme qu'il payait très cher pour ça.

La porte grinça très légèrement lorsque Mellières l'ouvrit, et ce bruit résonna délicieusement à ses oreilles décollées, comme l'annonce de plaisirs à venir.

De la démarche raide d'un automate, il entreprit de grimper l'escalier de bois luisant et sombre qui desservait l'étage. À chaque marche gravie, il sentait son assurance naturelle fondre à la vitesse d'une plaquette de beurre dans un four à micro-ondes.

Comme les autres fois, comme à chaque fois qu'il venait ici, Mellières fut saisi par une irrépressible envie de faire demi-tour et de s'enfuir à toutes jambes, dès qu'il fut parvenu en haut de l'escalier.

Il fit un violent effort sur lui-même pour demeurer sur place. Il sentait la sueur couler sur son front blême, jusque dans ses sourcils noirs et broussailleux, tandis que ses petits yeux sombres papillotaient à toute vitesse en fixant la porte de bois clair qui se trouvait juste en face de lui.

« Elle » était là, juste de l'autre côté. Elle l'attendait, pour lui faire subir le plus impitoyable, le plus cruel, le plus implacable des interrogatoires.

Exactement le même que lui, Gérard Mellières, prenait un malin plaisir à infliger à longueur d'année à toutes celles et tous ceux qui se présentaient à lui dans l'espoir de se faire embaucher à la fromagerie.

De ses doigts tremblants et maladroits, il entreprit de se débarrasser de sa

veste de costume gris foncé, puis de sa cravate.

Le sang se mit à battre plus fort à ses tempes surchauffées lorsqu'il s'attaqua à la ceinture de son pantalon, après avoir ôté ses mocassins de cuir brun.

Lorsqu'il se retrouva en slip, au milieu du petit palier silencieux où flottait une vague odeur de renfermé, il s'arrêta un moment, les yeux mi-clos, les narines palpitant très vite, la tête légèrement renversée en arrière.

Il se sentait parfaitement ridicule ainsi, debout dans cette maison trop sombre, vêtu en tout et pour tout de son slip blanc immaculé.

Mais ce n'était pas encore assez.

Il devait aller au bout de la honte, au bout de l'humiliation, s'il voulait déboucher, enfin, sur le plaisir.

Alors, Gérard Mellières se défit de son ultime vêtement et, entièrement nu, son sexe recroquevillé entre ses cuisses maigres et imberbes, il frappa trois coups à la porte.

La porte du paradis et de l'enfer.

Quelques secondes passèrent, au point que Mellières, le cœur battant à tout rompre et le feu aux joues, crut que la dénommée Cynthia lui avait finalement fait faux bond. Mais, au bout d'un moment, à son grand soulagement, une voix lui ordonna d'entrer.

Une voix vraiment bizarre, métallique, comme désincarnée, monocorde ; à peine humaine.

Avant d'ouvrir la porte, Gérard Mellières chercha des doigts le petit bouton de bakélite noire, dissimulé dans l'épaisseur de la cloison. Il le pressa et s'assura d'un coup d'œil rapide qu'il était correctement enclenché.

Enfin, il ouvrit tout grand la porte.

Elle était là, assise derrière le grand bureau de bois sombre et laqué, légèrement de biais par rapport à l'ordinateur qui trônait sur le bureau presque vide.

Gérard Mellières n'accorda aucun regard à la pièce dans laquelle il venait de pénétrer. Pour la bonne raison qu'il en connaissait les moindres détails, depuis l'aquarelle, sur le mur de droite, représentant sa fromagerie et le village en arrière-plan, jusqu'au secrétaire à tiroirs, derrière le bureau, en passant par le parquet à lattes croisées, la tapisserie crème à fines rayures bleu pâle, et jusqu'au gros cendrier de bronze du bureau, en forme de femme allongée.

À la place, il concentra toute son attention sur l'inconnue qui l'attendait.

Depuis l'embrasure où il se tenait immobile, les jambes légèrement tremblantes, Mellières reçut un choc à la fois violent et délicieux, lorsque s'imprima sur ses rétines la vision de la poitrine de Cynthia, moulée dans son bustier en lamé argenté, et surtout celle des cuisses écartées, sous le bureau,

largement découvertes par la minijupe de cuir violet qu'elle avait choisi de mettre. Il pouvait aussi voir l'opulente crinière rousse qui tombait en cascade sur ses épaules nues, à la peau très blanche.

Mais c'était tout.

Malgré ses efforts, Mellières était incapable de distinguer le moindre trait du visage de Cynthia, en raison de la manière très particulière dont elle avait incliné l'abat-jour métallique en demi-lune de la lampe de bureau.

Gérard Mellières fronça les sourcils. Jamais il ne lui avait ordonné de dissimuler son visage. Qu'est-ce que ça voulait dire, cette initiative ?

Malgré sa tenue, il redevint, l'espace d'une seconde, l'homme qu'il était « au-dehors », habitué à être obéi au doigt et à l'œil. Et c'est d'une voix sèche, presque sifflante, qu'il demanda :

— Pourquoi votre visage est-il dans l'ombre ?

Aussitôt, il vit la jeune femme pianoter rapidement sur le clavier de l'ordinateur installé devant elle, puis enfoncer la touche *enter*.

Une seconde après, la même voix métallique et atone que tout à l'heure, jaillit des deux haut-parleurs latéraux de l'ordinateur :

— C'est moi qui pose les questions, ici ! Veuillez vous avancer, je vous prie...

Gérard Mellières sentit une brusque chaleur envahir sa tête. Cynthia avait découvert le synthétiseur vocal de l'ordinateur, et elle avait choisi de s'adresser à lui par son intermédiaire. Ce qui, aux yeux de Mellières, donnait un côté encore plus impersonnel, plus implacable à « l'entretien » qui allait avoir lieu. Ça, plus l'idée de laisser son visage dans l'ombre, ça faisait deux trouvailles géniales à l'actif de Cynthia.

Les paumes moites d'excitation, Mellières s'avança vers le bureau, comme on le lui avait ordonné. En se disant que, peut-être, il venait enfin de trouver la partenaire idéale pour ses petits jeux secrets.

Les autres, les quinze ou vingt filles qui s'étaient succédées ici, dans ce bureau, depuis un peu plus de deux ans, n'avaient fait que se conformer à ses ordres, sans une once d'imagination personnelle, et souvent même sans grande conviction.

Mais celle-ci... Celle-ci paraissait différente. Comme si elle se prenait vraiment au jeu, trouvait du plaisir à interpréter le rôle qui lui était échu, et ne se contentait pas de le faire pour les cinq mille francs avec lesquels Mellières l'avait appâtée par le biais d'Internet.

À mesure qu'il approchait du bureau, Cynthia modifiait l'inclinaison de la lampe métallique, de façon à ce que son visage reste invisible.

Puis, elle pianota de nouveau sur le clavier, et la même voix métallique sortit des haut-parleurs :

— Quel est le but de votre visite, jeune homme ? Soyez bref, je vous prie !

Et puis, cachez donc cette chose grotesque qui pendouille entre vos jambes !

Bien que la « voix » de l'ordinateur soit restée parfaitement neutre, Mellières fut certain d'y percevoir une ironie fortement teintée de mépris, sur la dernière phrase. Un frisson délicieux parcourut sa colonne vertébrale et il sentit son sexe s'ériger lentement. Tentant maladroitement de le dissimuler derrière ses mains placées en conque, il s'approcha aussi près que possible du bord du bureau.

Il se sentait horriblement gêné d'être nu comme un ver devant cette femme habillée, qu'il ne connaissait pas. Mais cette gêne même ne faisait qu'accroître son début d'érection.

Il y eut le cliquetis rapide des doigts sur les touches noires du clavier, puis la voix monocorde :

— Eh bien ? Je vous écoute... Et veuillez baisser les yeux, s'il vous plaît !

Mellières obtempéra, et c'est le front bas qu'il répondit, d'une voix bafouillante et à peine audible :

— Madame la directrice, je viens solliciter un emploi dans votre entreprise. Je suis prêt à faire n'importe quoi, vous savez. Il y a plus d'un an que je suis au chômage et je...

— Je me fous de vos problèmes ! l'interrompit la voix informatique. Je ne suis pas un bureau de charité ! Quelles sont vos capacités ?

Gérald Mellières releva légèrement la tête et ses petits yeux noirs fouillèrent la pénombre pour tenter d'apercevoir les traits de son interlocutrice. N'y parvenant pas, il les laissa redescendre lentement le long de la poitrine étriquée et du ventre dénudé.

— C'est-à-dire... bredouilla-t-il, sur le ton penaud d'un gamin pris en faute, je n'ai pas de compétences particulières, madame. Je suis plutôt homme à tout faire et...

— Homme à tout faire égale bon à rien ! trancha la voix atone. Enfin... je pourrais peut-être vous engager pour faire le ménage dans le vestiaire et les toilettes des ouvrières. C'est à peu près la seule chose dont je vous sens capable...

Gérard Mellières ferma les yeux sous le coup de l'émotion qui venait de prendre possession de lui. Avec une netteté et une acuité à peine soutenable, il se voyait, à genoux sur le carrelage douteux, occupé à récurer les WC des filles ; lesquelles, si elle survenaient à ce moment-là, ne manqueraient pas de se moquer de lui. Peut-être même de l'engueuler parce qu'il ne nettoyait pas assez bien, ou assez vite...

— Je crois que je pourrais faire ça, madame, souffla-t-il, tandis qu'il sentait son sexe durcir et gonfler entre ses mains. Ça ou n'importe quoi d'autre... Tout ce que vous voulez. Il faut absolument que je travaille, sinon ce sera la mendicité... la rue... la déchéance...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? répliqua la voix de l'ordinateur, sous l'impulsion des doigts de Cynthia, pianotant très vite sur le clavier. Ce n'est pas un bureau de charité, ici, je vous l'ai déjà dit ! La rue, il me semble que c'est votre milieu naturel ! Quant à la déchéance... la vôtre me semble largement entamée ! Et d'abord, mettez vos mains derrière le dos ! Vite !

En frissonnant, Mellières obéit à l'ordre donné par Cynthia, violemment tirillé entre la honte et l'excitation d'exhiber devant elle son sexe en pleine érection.

Pour la première fois, la jeune femme fit entendre le son de sa véritable voix, en émettant un petit ricanement sec et méprisant, qui résonna étrangement aux oreilles de Mellières. Puis, elle se remit à pianoter sur le clavier :

— Mon pauvre ami ! Vous avez vu à quoi vous ressemblez ? Aucune femme ne voudrait d'un avorton pareil ! Et d'abord, qui vous a permis de bander en ma présence ? C'est insultant ! Veuillez cesser immédiatement ou je vous fais jeter à la rue par mes vigiles !

Mais le membre de Mellières ne fit que se gonfler davantage, tandis que sa respiration s'accélérait, à la fois sous l'effet de l'excitation, et sous celui de la honte qu'il éprouvait à se laisser humilier aussi brutalement.

— Mais... Qu'est-ce que je viens de dire ? fit la voix métallique. Vous vous obstinez ? Eh bien ! vous allez bander pour quelque chose, attendez un peu...

Tout en prenant soin de laisser son visage dans la pénombre, Cynthia fit rapidement passer son bustier par dessus sa tête. Les pupilles de Mellières se dilatèrent en découvrant le soutien-gorge de dentelle noire et rouge, qui laissait largement à découvert les deux mamelons colorés de rouge à lèvres.

— Ne vous imaginez surtout pas que vous allez pouvoir poser vos sales pattes d'ouvrier sur mes seins ! prévint la voix de l'ordinateur. C'est déjà un grand honneur que je vous fais en vous laissant les regarder. Bien, maintenant, il faut que je sache tout de vous. Surtout si je vous affecte à l'entretien du vestiaire des ouvrières.

— Je suis prêt, madame... bredouilla Mellières, le front et les tempes ruisselant de transpiration.

— A quel âge avez-vous commencé à vous branler ?

Mellières sursauta sous le coup de fouet brutal de la question. Il ouvrit tout grand la bouche, comme un homme qui suffoque. Sa pomme d'Adam monta et descendit plusieurs fois le long de son cou maigre, avant qu'il parvienne à répondre :

— Je... Je ne sais plus trop... treize ou quatorze ans...

— Vous le faites encore aujourd'hui ?

— Euh... C'est-à-dire...

— Réponds, espèce de larve !

Le brusque passage au tutoiement cingla l'esprit et le corps de Gérard Mellières, qui faillit jouir instantanément, sans l'aide du moindre attouchement.

— Ça m'arrive, madame... De temps en temps...

— Est-ce que tu éjacules à chaque fois ?

— Oui, madame...

— Et les femmes ?

Une nouvelle fois, les petits yeux noirs de Mellières fouillèrent la pénombre, mais les traits de Cynthia lui restèrent obstinément invisibles.

— Je vous demande pardon ? murmura-t-il, d'une voix qui tremblait de plus en plus.

— Tu as très bien compris, abruti ! Je te demande si ça t'arrive de baiser des femmes...

— Eh bien, en fait...

— Réponds !

— Oui, madame, ça m'arrive, en effet...

— Et tu prends ton pied ? Tu réussis à les faire jouir ? Est-ce que tu leur lèches la chatte, avant de les enfler ?

L'obscénité brutale des questions, alliée au ton neutre, asexué, de la voix de l'ordinateur, produisait un effet maximum sur Mellières, qui avait l'impression que la température ne cessait de grimper à l'intérieur de la pièce.

— Alors ? J'attends ta réponse ! le pressa la voix impersonnelle.

Mellières aspira une profonde goulée d'air et laissa tomber, avec une sorte de jubilation mal maîtrisée :

— Oui, madame, je les lèche entre les jambes, et elles jouissent ! Après, j'enfonce ma queue dans leur ventre et elles jouissent de nouveau, en recevant mon sperme...

— Très bien ! Et ensuite ?

— Ensuite ?

— Est-ce que tu es capable de les baiser une seconde fois, après avoir éjaculé ?

Mellières prit un air contrit :

— Non, madame. En tout cas, plus depuis quelques années...

— C'est parfait ! fit la voix métallique. C'est tout ce que je voulais savoir. Si je t'affecte au vestiaire des filles, il ne s'agirait pas que tu ailles les pervertir. Donc, voilà ce que je te propose. Puisque tu n'es pas capable de jouir deux fois de suite, chaque matin tu passeras dans mon bureau et tu te

branleras devant moi jusqu'à l'orgasme. Comme ça, tu seras ensuite parfaitement inoffensif. Et nous allons faire un premier lest tout de suite. À genoux !

Gérard Mellières sentit son cœur accélérer ses battements. Ils en étaient arrivés au point culminant, à l'instant le plus dégradant pour lui, et donc le plus affolant.

Avec un gémissement involontaire, il se laissa tomber à genoux sur le parquet impeccablement ciré. À présent, ses yeux étaient juste à la hauteur des cuisses écartées de Cynthia. Comme si elle avait compris ce qui se passait dans la tête de son client, la jeune femme les ouvrit encore davantage, dévoilant le buisson blond et bouclé de son ventre, par la fente rose et noire de sa culotte de dentelle. Puis, elle se remit à pianoter sur le clavier.

— Maintenant, tu vas te branler pour moi, ordonna alors la voix de l'ordinateur. Mais je te préviens : tu as exactement une minute pour jouir ! Sinon, tu peux dire adieu au moindre boulot dans mon usine ! Allez, exécution ! Et comme je ne suis pas une patronne inhumaine, je vais t'encourager de la voix...

La bouche entrouverte, ses pupilles dilatées braquées sur le mystère doré niché entre les cuisses de la « patronne », Gérard Mellières empoigna son sexe tendu d'une main qui tremblait de plus en plus fort, et il lui imprima un lent mouvement de va-et-vient, tandis qu'au-dessus de lui, semblant tomber du ciel, la voix atone recommençait de parler :

— Voilà, c'est bien, vas-y ! Agite-la, ta petite queue de minable ! Je me demande vraiment comment des femmes peuvent accepter de baiser avec ça ! Personnellement, pour rien au monde, je ne te laisserais me toucher ! Tiens, mate-la bien, ma chatte : c'est tout ce que tu en auras !

En disant ça, Cynthia avait avancé les fesses jusqu'au bord du fauteuil et ouvert encore plus les jambes, tandis que, de l'index et du majeur de la main droite, elle écartait la fente de son slip de dentelle, afin de dévoiler encore mieux les trésors nacrés de son intimité.

— Plus que trente secondes ! avertit la voix impavide. Dépêche-toi de jouir, sinon tu retournes à la rue, et tu finiras clodo ! Elle ne t'inspire pas, ma chatte ? Tu n'aurais pas envie d'y enfouir ta sale langue d'obsédé ? Je suis sûre que tu aimerais me la mettre bien au fond, pas vrai ?

Les yeux de Mellières s'étaient injectés de sang, au point qu'il ne voyait pratiquement plus rien de la toison dorée qui dansait à quelques dizaines de centimètres de son visage empourpré.

Sa main s'agitait de plus en plus vite sur son membre prêt à exploser, et sa respiration était aussi haletante que s'il venait de piquer un sprint.

— Je vous en prie, madame ! hoqueta-t-il. Ayez pitié, il me faut absolument ce job...

Dans un semi-brouillard, il vit les jambes de Cynthia se refermer, et il

l'entendit se mettre debout, les roulettes de son fauteuil crissant sur le plancher.

— C'est trop tard ! dit-elle, utilisant pour la première fois sa voix véritable. La minute est écoulée : tu es viré !

Cette voix produisit une étrange impression de « déjà entendu » sur Mellières. Mais il n'eut pas le temps de s'y attarder : la phrase magique, « la minute est écoulée : tu es viré ! », produisait son effet.

Mellières sentit le plaisir exploser dans tout son corps et, avec un long cri rauque, il se déversa à longs jets brûlants sur le parquet ciré.

Toujours à genoux, le corps à demi affaissé contre le rebord inférieur du bureau, il lui fallut près d'une minute pour retrouver son souffle et ses esprits.

Quand il émergea du brouillard, il constata que les choses ne se déroulaient pas comme d'habitude. À Cynthia, il avait donné les mêmes consignes qu'à toutes les filles qui l'avaient précédée ici : dès qu'il avait joué, elle devait sortir aussitôt, prendre la liasse de vingt-cinq billets de deux cents francs qu'il avait posée sur le petit guéridon du palier, et disparaître immédiatement.

Parce que, une fois qu'il était redevenu lui-même, le patron de la fromagerie Mellières n'aurait pas supporté de croiser le regard de celle devant qui il venait de s'abaisser et de s'humilier.

Il était indispensable que ses deux existences restent parfaitement étrangères l'une à l'autre.

Que la cloison qui délimitait sa double vie demeure totalement étanche. Sinon...

Mais Cynthia, elle, restait debout contre le bureau et ne paraissait pas du tout décidée à s'en aller. Comme si elle attendait quelque chose.

Gérard Mellières se décida à se relever, prêt à lui dire sa façon de penser. Et à lui réduire son « cadeau » de moitié, pour lui apprendre à respecter les règles qu'il avait soigneusement édictées.

Les rugissements qu'il s'attendait à entendre sortir de sa gorge restèrent coincés à l'intérieur.

Le visage de Cynthia n'était plus plongé dans l'ombre, mais apparaissait maintenant en pleine lumière, à moins d'un mètre de ses yeux exorbités et hagards.

Au moment où il recevait, au creux de la poitrine et au cerveau, un choc d'une extrême violence, Gérard Mellières eut la présence d'esprit de se dire que sa théorie, une fois de plus se vérifiait : les prostituées ne donnent jamais leur vrai prénom à leurs clients.

Car la femme en minijupe de cuir violet, affublée d'un soutien-gorge d'une totale vulgarité, qui se tenait devant lui et le toisait avec un petit sourire à la fois triomphant et terriblement triste, elle ne s'appelait pas Cynthia.

Son vrai prénom était Pauline.

Et Gérard Mellières connaissait également son nom de famille. Il était même le mieux placé pour le connaître, dans la mesure où c'est lui qui le lui avait donné, seize ans plus tôt.

Pour le meilleur et pour le pire, selon la bonne vieille formule consacrée.

Car la prostituée qu'il avait cru recruter anonymement par Internet, et devant qui il venait de plonger tout au fond du gouffre de la honte et de l'humiliation volontaire, s'appelait Pauline Mellières.

C'était sa femme.

CHAPITRE II



Pauline et Gérard Mellières eurent tous les deux la même impression : celle que le temps s'était arrêté, et qu'une éternité entière s'était écoulée, depuis qu'ils se faisaient face, en silence, immobiles, comme tétanisés chacun par la présence de l'autre.

En reconnaissant son épouse légitime, Mellières avait senti un froid glacial s'insinuer rapidement dans tout son corps, tandis que, au contraire, son cerveau entraînait dans une ébullition intolérable.

C'était impossible ! Pauline *ne pouvait pas* lui avoir fait ça ! Elle n'avait pas le droit ! Simplement parce que c'était lui, le maître. Lui, et lui seul !

C'était une vraie catastrophe : par sa faute, tout était en train de se mélanger. Ses deux vies, soigneusement cloisonnées, se rejoignaient, se polluaient l'une l'autre, formant un mélange qui risquait de le tuer, dans lequel il se sentait s'enfoncer inexorablement, comme dans une mare de boue fétide, une tourbe infernale aux miasmes mortels.

Un malaise violent, brutal, encore aggravé par la question qui le taraudait : comment Pauline avait-elle fait ? Comment s'y était-elle prise pour percer son secret à jour ? Par quel moyen diabolique était-elle arrivée jusqu'ici ? Autant de problèmes qu'il se promettait de résoudre. Plus tard, quand il aurait l'esprit assez clair pour cela...

Pauline, elle, contemplait son mari, toujours entièrement nu, avec un mélange de fierté et de passion. Fierté d'être allée jusqu'au bout de l'abjection pour le rejoindre, d'avoir eu la force de vaincre tout ce qu'elle était jusqu'à ce jour, pour accomplir ce trajet insensé vers celui qui restait son mari.

Et, du coup, parce qu'elle avait la certitude que jamais ils n'avaient été aussi proches l'un de l'autre, Pauline sentait une passion nouvelle l'enflammer pour cet homme qu'elle considérait comme un étranger depuis trop longtemps, presque un intrus dans sa propre vie.

Désormais, elle en était sûre, leur mariage allait prendre un nouveau départ. Maintenant, ils étaient deux à partager le secret de Gérard, et, forcément, il allait lui aussi se sentir pris d'un amour tout neuf pour elle, il devait déjà être en train de comprendre la grandeur du sacrifice qu'elle avait accompli, en descendant aussi bas, aussi profond dans l'abjection sexuelle, juste à seule fin de l'y rejoindre.

Le cœur et le cerveau bouillonnant d'un sentiment qu'elle ne parvenait pas à définir, Pauline Mellières fit un pas en direction de son mari, et lui ouvrit tout grand les bras, un sourire extatique flottant sur ses lèvres outrageusement maquillées.

— Aujourd'hui, mon chéri, c'est le début d'une ère nouvelle, murmura-t-elle d'une voix douce. Nous allons tout recommencer, tout reprendre depuis le début, et nous serons heureux. Maintenant que je sais vraiment quel homme tu es, je saurai te combler. Tu n'auras plus besoin de voir toutes ces horribles filles qui devaient se moquer de toi dès que tu avais le dos tourné. Oh ! mon amour ! Je suis si heureuse, si tu savais ! Viens...

Rendue comme saoule par ses propres incantations, Pauline Mellières fit encore un pas vers son mari, toujours tétanisé et hagard, et voulut refermer ses bras autour de lui, afin de le serrer contre sa poitrine.

Elle n'en eut pas le temps.

Avec un rugissement sauvage, Gérard Mellières agrippa sa femme par les épaules et la repoussa en arrière, avec une force décuplée par la rage froide qui le faisait trembler des pieds à la tête.

Pauline poussa un petit cri de surprise, et perdit l'équilibre, les deux bras

battant l'air frénétiquement, sans parvenir à se raccrocher à quoi que ce soit.

Hébété, Gérard Mellières la vit glisser sur le parquet ciré, et partir à la renverse. Il perçut nettement le bruit sec et mat de sa nuque heurtant violemment le bord du bureau en bois dur. Et il vit Pauline glisser à terre et y demeurer inerte, le corps recroquevillé en position fœtale.

Son premier réflexe, irréfléchi, fut de lui porter secours. Il fit même un pas en avant, puis il s'immobilisa, un petit sourire rusé se dessinant sur ses lèvres minces presque incolores.

Il resta de longues secondes à la contempler, en frottant machinalement de la paume droite son menton légèrement proéminent.

Et si c'était la Providence qui avait voulu que Pauline aille s'assommer sur le bord du bureau ? Pour la punir du piège ignoble dans lequel elle l'avait attiré.

Les petits yeux noirs de Mellières devinrent d'une fixité à peine humaine et un grondement sourd s'échappa de sa gorge, sans même qu'il en ait conscience.

Non, ce n'était pas une punition suffisante ! Elle l'avait trahi, odieusement. Elle s'était rebellée contre son autorité souveraine et absolue. Et, plus grave, elle avait contemplé l'autre visage de Gérard Mellières, sa face cachée, celle que personne, dans le « monde réel », n'avait le droit de connaître.

Pour ça, elle devait être punie encore davantage. Et lui, Gérard Mellières avait maintenant l'intention de se montrer beaucoup moins clément que la Providence qui venait d'assommer Pauline.

Grâce au plan qui était en train de prendre forme dans sa tête, elle allait payer le prix fort pour ce qu'elle avait osé faire. Et elle pourrait toujours le supplier, il saurait se montrer inflexible, impitoyable, jusqu'à l'issue logique de ce qu'il avait en tête.

Gérard Mellières ne prit pas la peine de réfléchir davantage, et il passa à l'action. Cette rapidité lui avait toujours réussi dans ses affaires, elle allait lui réussir tout autant maintenant, pour tisser la toile diabolique dans laquelle il comptait emprisonner son épouse.

Il sortit du bureau, se rhabilla rapidement et revint auprès de sa femme, toujours évanouie. Après avoir constaté que sa respiration était régulière et que son cœur battait normalement, il la chargea sur ses épaules, avec une force étonnante chez un homme aussi maigre que lui.

Soufflant et transpirant sous sa charge, il descendit lentement l'escalier et se dirigea avec son fardeau humain vers la chambre qui se trouvait à droite de la porte d'entrée. Une pièce dont les volets étaient munis de cadenas, comme toutes celles du rez-de-chaussée, pour empêcher d'éventuels cambrioleurs d'entrer trop facilement.

Dans la pénombre, Mellières se dirigea vers l'unique meuble de la pièce : un grand lit de fer qui avait autrefois appartenu à ses grands-parents, et qu'il avait remis là, dans cette maison de campagne où Pauline et lui n'étaient pratiquement jamais venus, sauf deux ou trois fois au tout début de leur mariage.

À cette époque, Gérard Mellières avait l'intention de venir passer ici tous les week-ends, comme il le faisait depuis sa naissance, puisque son père avait fait construire La Rouvray avant même qu'il ne soit né.

Seulement, Pauline, après deux ou trois séjours, avait déclaré que cette maison était sinistre et qu'elle s'y ennuyait à mourir. Alors, ils n'y étaient plus venus.

Mais, justement parce qu'elle se rattachait à son enfance et à l'image de son père, Gérard Mellières n'avait jamais pu se décider à vendre La Rouvray. Donc, pendant des années, ils s'était contenté de faire entretenir le parc et les extérieurs de la maison par une entreprise spécialisée, afin que tout ne tombe pas en ruine.

Et La Rouvray était demeurée ainsi durant plus de dix ans : invisible, silencieuse, déserte.

C'est d'ailleurs cette désaffection et cet isolement qui avaient incité Mellières à l'utiliser pour ses rendez-vous secrets : les quelques hectares de forêt privée qui s'étendaient tout autour de la bâtisse la protégeaient des regards d'éventuels curieux...

Il déposa sa femme sur le matelas nu et auréolé d'humidité, sans la moindre douceur, faisant grincer les ressorts de l'antique sommier.

Puis, il ressortit rapidement et se dirigea vers la petite porte basse, à demi dissimulée sous l'escalier, et qui, après un étroit corridor, débouchait sur la remise attenante à la maison.

Il eut une grimace de satisfaction quand, après plusieurs minutes de recherche dans le capharnaüm poussiéreux qui encombrait la pièce sans fenêtre, il parvint à trouver ce qu'il était venu y chercher.

Du fil de fer plastifié, utilisé en principe pour les clôtures à moutons. Il prit le rouleau, une pince coupante, ainsi que tout un lot de chiffons sales qui se trouvait à côté, sur l'établi de bois hors d'âge.

Puis, il retourna dans la chambre, où Pauline était toujours sans connaissance sur le lit.

Il ne fallut pas plus d'une dizaine de minutes à Mellières pour lui attacher les poignets et les chevilles aux barreaux métalliques noirs. Poignets et chevilles qu'il prit soin d'entourer de chiffons pliés, afin que le fil de fer n'abîme pas sa peau.

Avec le dernier morceau d'étoffe qui lui restait, il confectionna un bâillon : on n'était jamais trop prudent...

Un mince sourire éclaira fugitivement son visage en lame de couteau. Il ne lui restait plus qu'une chose à accomplir. Une toute petite chose, mais qui allait faire la différence. Le petit détail qui, à ses yeux, rendait son plan génial.

Mellières remonta rapidement à l'étage. À la porte du bureau, il chercha à tâtons le bouton de bakélite noire qu'il avait enfoncé juste avant d'entrer, tout à l'heure, et le désactiva.

De l'autre côté de la porte, soigneusement dissimulées dans les renforcements du bureau de bois laqué, les deux caméras vidéos venaient de cesser de tourner.

Mellières se dirigea vers la deuxième pièce donnant sur le petit palier de l'étage. Dépourvue de fenêtre, elle ne contenait qu'une armoire de bois clair, sur les étagères de laquelle était rangée une vingtaine de cassettes, ainsi qu'un téléviseur grand écran et un magnétoscope.

Mellières rembobina la cassette qui s'y trouvait enclenchée et la sortit de son logement avec une grimace satisfaite. Il ne restait plus qu'à expédier cette « pièce à conviction » à qui de droit, et le tour serait joué.

Grâce à son esprit supérieur, à cette intelligence qu'il avait toujours jugée lui-même hors du commun, il allait même pouvoir s'offrir le luxe de jouer les victimes désespérées ! Plus Mellières y pensait et plus il trouvait ça à mourir de rire. Une simple cassette, et ces idiots de flics en auraient pour des jours et des jours à tourner en rond, comme des souris dans un labyrinthe, avant d'être obligés de s'avouer vaincus, au bout du compte.

Vaincu par lui, Gérard Mellières.

La cassette dans la main gauche, il redescendit l'escalier et alla jeter un dernier coup d'œil dans la chambre du rez-de-chaussée.

Pauline ouvrit péniblement les yeux au moment précis où il s'approchait du lit. Il lui sourit, presque gentiment.

— Ma pauvre femme ! soupira-t-il, sur un ton faussement apitoyé. Tu croyais vraiment que ta mise en scène minable suffirait à me jeter dans tes bras ? Tu as eu tort de faire ça, tu sais, même si je me demande encore comment tu t'y es prise... Et tu vas le payer très cher, je le crains...

Pauline Mellières poussa un gémissement, étouffé par son bâillon, et se tordit dans ses liens, en agitant la tête très vite de gauche à droite.

— Arrête de bouger comme ça, tu risques de faire glisser les chiffons et de te blesser, observa tranquillement Mellières, dont le calme absolu avait quelque chose d'effrayant, presque d'irréel.

Il s'assit au bord du lit et caressa négligemment les mèches de la perruque rousse que cette idiote avait jugé bon de s'affubler, afin de ne pas être reconnue :

— C'était très fort, ton idée d'utiliser le synthétiseur vocal de l'ordinateur pour que je ne puisse pas reconnaître ta voix, je dois l'admettre. Mais encore

une fois, tu as eu grand tort de jouer à ce petit jeu avec moi...

Il se releva brusquement et laissa tomber sur sa femme ligotée un regard glacial.

— J'espère au moins que ça t'a plu de jouer les putes de bas étage, siffla-t-il entre ses dents. Si c'est le cas, tant mieux, car je te préviens que tu vas être servie, de ce côté-là, à partir de maintenant ! Et là, il ne s'agira plus de faire semblant : il va falloir payer de ta personne, Pauline ! Si j'ai un conseil d'ami à te donner, c'est de te résigner le plus vite possible à ta nouvelle condition de prostituée...

Mellières eut un petit sourire qui fit frissonner sa prisonnière. Et il laissa tomber, d'une voix plus sourde :

— Car tant que tu seras vivante, tu ne ressortiras plus jamais de cette maison !

Sans se soucier de l'espèce de sanglot qui soulevait la poitrine de sa femme, Mellières lui tourna le dos et quitta la chambre, non sans avoir vérifié que les volets étaient bien cadénassés.

Dehors, le temps était toujours aussi éclatant de soleil et les oiseaux pépiaient à qui mieux mieux dans les arbres alentours, dont les bourgeons semblaient sur le point d'éclater.

Gérard Mellières remonta dans sa Maserati et mit le contact avec un sourire satisfait. Après un moment de flottement, en découvrant l'identité de la fausse Cynthia, il avait totalement repris le contrôle de la situation.

Il était redevenu le vrai Gérard Mellières, celui à qui rien ni personne n'était capable de résister.

Pauline devait déjà être en train de comprendre ce qu'il en coûtait de se mettre en travers de son chemin, de le défier. Et surtout de lui gâcher ses plaisirs les plus secrets, comme elle avait osé le faire.

Il tira le levier de vitesses en position *drive*, et accéléra lentement. Le moteur ronronna et la voiture se mit en marche le long de l'allée rectiligne qui menait jusqu'à la petite route départementale, presque toujours déserte.

Alors qu'il arrivait à la grille délimitant la propriété, tout occupé qu'il était à repasser dans sa tête les différentes phases du plan qu'il avait élaboré en urgence, Mellières ne remarqua pas la jeune femme à chevelure rousse et frisée qui, au passage de sa voiture, se dissimula rapidement derrière le tronc d'un grand chêne, à quelques mètres à peine de l'allée de terre battue.

Il ne la vit pas davantage suivre sa Maserati des yeux, jusqu'à ce qu'elle ait disparu au tournant suivant de la petite route sinueuse.

Avec un léger sourire de triomphe sur ses lèvres pulpeuses et rouges.

Quelques kilomètres plus loin, sur la petite départementale sinueuse et quasi déserte, il vit bien, dans son rétroviseur, qu'une petite moto rouge le suivait à une centaine de mètres en arrière, mais il n'y prêta aucune attention

particulière...

CHAPITRE III



Le capitaine de police Aimé Brichot ouvrait grand la bouche, dans le but d'avaler d'un coup un bon tiers du croissant pur beurre qu'il tenait dans sa main droite, lorsque la porte du bureau des Affaires Recommandées, la section reine de la célèbre Brigade Mondaine, s'ouvrit à la volée.

Sur la silhouette athlétique du commandant Boris Corentin, qui jeta à son fidèle coéquipier un regard goguenard :

— Des viennoiseries, Mémé ? Très mauvais pour ce que tu as ! Rien que des sucres rapides et des graisses animales : de quoi donner de bonnes grosses joues à ton cholestérol...

— Tu veux bien laisser mon cholestérol où il est ? soupira Aimé Brichot, en reposant son croissant sur le coin du bureau, avec une mine dépitée. De toute façon, j'ai lu hier soir, dans un des magazines féminins qu'achète Jeannette, l'article d'un diététicien, dans lequel il affirmait que ce qu'on mange de bon cœur ne peut pas faire de mal à un organisme sain.

— Ben voyons ! s'exclama Corentin, en suspendant son blouson de toile au perroquet de bois, dont le vernis commençait à s'écailer sérieusement. Autrement dit, le type qui s'envoie ses douze whiskies tous les soirs peut

continuer à picoler sans remords, puisqu'il le fait *de bon cœur* !

— Faut toujours que t'exagères, Boris ! Franchement, tant d'histoires pour un malheureux croissant...

À ce moment précis, la sonnerie du téléphone, sur le bureau de Corentin, rappela les deux policiers à l'ordre. Boris décrocha au deuxième coup de sonnerie :

— Commandant Corentin, j'écoute... Ah ! bonjour, monsieur le divisionnaire... Oui, oui, il est arrivé aussi...

Aimé Brichot vit alors un certain étonnement se peindre sur les traits énergiques de sa flèche.

— Entendu, patron, on arrive tout de suite, conclut Corentin avant de reposer le combiné sur son support gris clair.

— Je suppose que c'était Baba, commenta Aimé Brichot en se levant de son fauteuil à roulettes. Il a un dossier pour nous ? Une affaire bien pourrie, comme d'hab' ?

Boris le dévisagea avec un petit sourire dubitatif :

— Eh bien ! non, figure-toi : il veut nous voir pour nous demander un conseil...

Corentin avait bien insisté sur le dernier mot, et le même étonnement se peignit sur les traits de son coéquipier.

— Un conseil ? répéta Aimé Brichot, sur un ton parfaitement incrédule. Depuis quand est-ce que Baba a besoin de conseils ? Il est malade, tu crois ? Un petit « coup de calcaire », comme diraient mes filles ? Ou alors, un accès de sénilité précoce, va savoir...

— Le mieux, c'est d'aller nous en rendre compte *de visu*, et pas plus tard que tout de suite, conclut Corentin, en se dirigeant vers la porte.

Une minute plus tard, les deux hommes poussaient la double porte capitonnée du bureau directorial, situé lui aussi au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, la célèbre adresse de la police judiciaire, dans l'île de la Cité.

Ils constatèrent tout de suite qu'une chose au moins n'avait pas changé dans le comportement de Charlie Badolini : il était toujours cerné par un épais brouillard nicotinisé à mort et saturé de goudrons divers, tous plus cancérigènes les uns que les autres. Celui produit par les cigarettes brunes sans filtre, qu'il fumait à la chaîne du matin au soir.

— Ah ! messieurs ! s'exclama le commissaire divisionnaire, je suis ravi de vous voir enfin...

Il avait lourdement appuyé sur le mot « enfin » : manière de dire, sans doute, qu'une minute de délai entre son coup de fil et l'arrivée de ses inspecteurs lui semblait à la limite de la faute professionnelle...

— Asseyez-vous, je vous en prie : j'ai besoin d'avoir votre avis...

Corentin et Brichot échangèrent un coup d'œil inquiet : Baba avait donc vraiment besoin d'un conseil ? Décidément, quelque chose ne tournait pas rond, en ce vendredi matin ! Ou alors, c'était le printemps précoce qui le tourneboulait...

— On vous écoute, patron... fit prudemment Corentin, en puisant une cigarette légère dans son paquet, histoire de « combattre le mal par le mal », comme il avait coutume de le dire.

— C'est l'histoire d'un bébé qu'on essaie de me refiler, attaqua Charlie Badolini, avec une petite grimace. Mon homologue du commissariat d'Évreux, dans l'Eure, pour être tout à fait précis.

— Et de quoi s'agit-il ? s'enquit poliment Aimé Brichot, sur un ton assez indifférent.

— D'une disparition, apparemment, répondit le commissaire divisionnaire. Pauline Mellières, la femme d'un industriel connu de la région, s'est volatilisée lundi dernier. Son mari, Gérard Mellières, a signalé sa disparition mardi matin au commissariat d'Évreux. Jusqu'à présent, les recherches n'ont absolument rien donné.

— Demande de rançon ? questionna Corentin, visiblement pas plus passionné que son coéquipier.

— Pas la moindre, répondit Badolini. Personne ne s'est d'ailleurs manifesté, de quelque manière que ce soit...

— Dans ce cas, grommela Brichot, je ne vois pas ce que nous irions faire dans cette...

— Attendez quand même la fin ! le coupa Charlie Badolini. Deux jours après la disparition de sa femme, soit mercredi, Gérard Mellières a reçu, par la poste, une cassette vidéo, qu'il a aussitôt transmise à vos collègues d'Évreux. Lesquels m'en ont fait parvenir une copie ce matin. Vous allez voir, ce n'est pas inintéressant...

Le commissaire divisionnaire tendit la cassette à Aimé Brichot et, d'un mouvement du menton, lui désigna le téléviseur et le magnétoscope encastrés dans l'armoire, à gauche de son bureau.

Brichot introduisit la cassette dans le logement du magnéto et mit les deux appareils sous tension, avant de revenir s'asseoir près de Boris Corentin.

Presque aussitôt, l'écran plat s'éclaira pour laisser apparaître une scène plutôt « hot ». Filmée en plan très serré, elle représentait un homme entièrement nu, agenouillé, et vu de dos. Et, visiblement, d'après le mouvement rapide et régulier de son poignet droit, occupé à se masturber.

Devant lui, assise derrière ce qui semblait être un bureau, et dont on ne voyait qu'une petite partie, se tenait une femme, dont le visage restait dans l'ombre. Elle avait les cuisses largement ouvertes, sans doute pour que l'homme qui se caressait à ses pieds ait une vue imprenable sur son intimité

blonde, bien visible grâce à la fente de sa culotte en dentelle rose et noire.

Le film n'était pas sonorisé, ce qui accentuait le côté légèrement surréaliste de la scène.

— Si cette fille n'est pas une professionnelle, c'est drôlement bien imité, nota Boris Corentin, d'un ton placide. Rien que la manière dont elle est fringuée...

— Attendez la suite, lui intima Badolini, en allumant une cigarette au mégot de la précédente. Ça va devenir plus... Plus explicite encore... Voilà, maintenant !

Sur l'écran, Corentin et Brichot virent l'homme renverser la tête en arrière, sous l'effet de la jouissance qui secouait tout son corps maigre et blafard.

Au même moment, la fille referma les jambes, repoussa son fauteuil en arrière et se leva. Du coup, son visage apparut en pleine lumière, dans l'angle supérieur gauche de l'écran, à la limite du champ de vision de la caméra fixe, dont il disparut au bout de quelques secondes.

— C'est curieux, nota Corentin, cette fille n'a pas un visage qui cadre avec la manière dont elle est accoutrée. Pas assez commun ; un peu trop « classe », si vous préférez...

— Bien observé, Boris ! approuva Badolini d'un ton satisfait. Figurez-vous que Gérard Mellières a formellement identifié cette... prostituée, pour vos collègues d'Évreux. Et vous savez de qui il s'agit ?

Boris Corentin tira une bouffée de sa cigarette, avant de répondre d'une voix égale :

— De son épouse disparue, je suppose ?

— Encore bravo ! fit Badolini avec un petit hochement de tête admiratif. C'est Pauline Mellières elle-même, en effet, qui joue ce rôle pour le moins... inattendu. Pauline Mellières, née d'Houteville. Excellente et vieille famille de Haute-Normandie, honorablement connue, membre de plusieurs associations charitables, etc. etc. Et on la retrouve sur cette cassette, habillée comme une tapineuse des Maréchaux[3], en train d'exciter un type qui se masturbe devant elle. Qui a filmé la scène ? Qui a envoyé la cassette au mari ? Dans quel but ? Mystère ! Alors, messieurs, qu'est-ce que vous pensez de ce coup-là ?

Aimé Brichot fit la moue et remonta machinalement ses lunettes de myope sur son nez légèrement busqué :

— À mon avis, ça semble assez clair : Pauline Mellières a été enlevée, et les ravisseurs ont envoyé cette cassette au mari pour le mettre en condition. D'ici vingt-quatre ou quarante-huit heures, ils vont le rappeler pour fixer le montant de la rançon... Ce que je comprends moins bien, c'est pourquoi les gars d'Évreux ont fait appel à vous...

Charlie Badolini eut un petit sourire ironique, et répondit de sa voix

épillée par des décennies de tabagisme outrancier :

— Officiellement, c'est en raison du caractère éminemment « sexuel » de ce qui se passe sur cette cassette...

— Et en réalité ? fit Brichot, qui connaissait son patron par cœur.

Le sourire de Badolini s'accroît légèrement :

— En réalité, j'ai cru comprendre que Gérard Mellières ne se montrait pas un « client » très patient ni très arrangeant. Depuis quatre jours, il est sans arrêt sur le dos de vos collègues, les engueule littéralement parce qu'ils n'avancent pas assez vite à son goût, menace d'en référer au préfet, au ministre de l'Intérieur, à l'Élysée, bref...

— Bref, il emmerde tellement le monde, conclut sobrement Aimé Brichot, en tortillant machinalement la pointe de sa moustache, que le commissariat d'Evreux ne serait pas du tout fâché de nous refiler la patate chaude, de manière à ce qu'on se fasse engueuler à leur place par ce Mellières qui a l'air si peu commode !

— En gros c'est ça, oui, convint Badolini. Seulement, je suis de votre avis : malgré le côté « sexuel » de ce petit film que nous venons de visionner, je ne trouve pas qu'il y ait matière à nous déranger pour cette affaire, qui me semble aussi banale qu'à vous...

Le commissaire divisionnaire se tourna vers Boris Corentin qui, depuis la fin de la projection, n'avait encore rien dit :

— Et vous, Boris, vous êtes d'accord avec nous, pour dire que cette affaire ne nous concerne pas. Je suppose ?

Corentin se frotta deux ou trois fois le menton, avant de répondre, d'une voix pensive, presque absente :

— Je n'en suis pas si certain que vous, patron, si vous le permettez. Je trouve quelque chose de bizarre dans tout ça... Un petit détail qui me chiffonne...

— Un détail ? fit son coéquipier, surpris. Et lequel, on peut savoir ?

Pour toute réponse, Boris Corentin se leva et se dirigea vers le téléviseur. À l'aide de la télécommande, il rembobina le film durant quelques secondes, jusqu'au moment où Pauline Mellières s'éloignait du bureau et se levait de son fauteuil. Là, il remit le film en avance normale, jusqu'à ce que le visage de la jeune femme apparaisse dans le champ de la caméra. À ce moment, il fit un arrêt sur image, et désigna l'écran aux deux autres :

— Regardez, là : il n'y a pas quelque chose qui vous semble bizarre, dans cette image ?

Badolini et Brichot, après avoir examiné brièvement l'écran, avouèrent qu'ils « séchaient ».

— Le sourire ! lâcha Corentin. Regardez le sourire de M^{me} Mellières, au moment où elle sort de l'ombre : il y a comme du défi, dans son expression.

Ou même une sorte de triomphe. Comme si elle venait de jouer un bon tour à quelqu'un...

— Mais à qui ? demanda Brichot, d'un air de doute.

Corentin haussa les épaules et revint prendre place dans son fauteuil.

— Est-ce que je sais, moi ? À l'homme qui vient de jouir à ses pieds, peut-être ? Ou alors à la personne qui a filmé la scène. En fait, ça me paraît secondaire pour l'instant. Ce qui compte, c'est qu'elle ne me semble pas avoir l'attitude de quelqu'un qui vient d'être enlevée, c'est tout pour le moment...

Charlie Badolini écrasa impatiemment son mégot dans le gros cendrier en onyx qui trônait sur son bureau Empire :

— En admettant que vous ayez raison, que Pauline Mellières n'ait pas été enlevée, je ne vois toujours pas pourquoi nous devrions nous en mêler...

— Moi non plus, patron, avoua Corentin dans un soupir. Mais, si vous le permettez, avant de renvoyer le bébé à ses expéditeurs, à savoir nos collègues d'Évreux, j'aimerais bien essayer d'en savoir un peu plus sur ce Gérard Mellières. Si vous m'accordez une heure ou deux, je pense qu'on y verra plus clair...

— C'est d'accord, répondit Charlie Badolini, comme à regret. Mais pas davantage, hein ? Je n'ai pas l'intention de passer ma matinée là-dessus, moi !

*

**

Le serveuse blonde, dont le corsage blanc semblait avoir le plus grand mal à contenir le volume de son orgueilleuse poitrine, s'approcha de Boris Corentin, un sourire gourmand sur ses lèvres brillantes.

— Bonjour, monsieur, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Boris la dévisagea d'un œil de connaisseur et s'abstint de justesse de lui répondre : « vous »...

— Rien pour le moment, répondit-il d'une voix suave. J'attends un ami : on commandera quand il sera arrivé... Ah ! justement, le voilà...

Corentin fit signe à l'homme brun, mince, auquel ses petites lunettes rondes donnaient l'air d'un étudiant attardé, qui venait d'entrer dans le bar-tabac de la rue du Renard, juste derrière Beaubourg et pas très loin du Forum des Halles.

Le capitaine Philippe Bristol, ami de Boris Corentin depuis plusieurs années, et membre très efficace des Renseignements généraux, les RG, pour les intimes...

— Ça fait une paye, non ? fit-il en s'asseyant en face de Boris, tout sourire dehors. Et encore, je suppose que si tu n'avais pas eu un tuyau à me

demander, j'aurais pu attendre ton appel encore longtemps !

— Tu exagères ! protesta Corentin en riant. Je te signale que tu n'encombres pas vraiment ma messagerie vocale, toi non plus ! Qu'est-ce que tu prends ?

— À cette heure-ci ?... Disons un café.

— Mademoiselle, deux cafés, s'il vous plaît ! fit Corentin à l'adresse de la blonde, qui repartit vers le comptoir avec un dandinement de la croupe un tantinet provoquant.

Dès qu'elle se fut éloignée, les deux policiers redevinrent sérieux.

— Alors ? fit simplement Boris.

— Alors, la pêche n'a pas été mauvaise, figure-toi, répondit Philippe Bristol, en baissant machinalement le ton. Tu as eu le nez creux, une fois de plus...

— Vous avez quelque chose sur Gérard Mellières ? insista Corentin, une certaine excitation dans la voix.

Quand il avait demandé deux heures de délai à Charlie Badolini, en début de matinée, c'était dans l'intention de mettre en branle ses relations aux Renseignements généraux, afin de voir si le fromager normand, dont la femme avait soi-disant disparu, n'avait pas un « passé » répertorié. Quelque chose qui, éventuellement, permettrait de l'éclairer sous un jour nouveau.

Et c'est tout naturellement que Corentin s'était adressé à Philippe Bristol : lui ayant sauvé la mise dans une délicate histoire de proxénétisme, trois ans plus tôt, il savait pouvoir compter sur un « retour d'ascenseur » – même si, dans l'affaire en question, Philippe Bristol s'était avéré blanc comme neige, au bout du compte.

— Figure-toi que ton Gérard Mellières a eu l'idée il y a six ans, lors des avant-dernières municipales, de vouloir s'asseoir dans le fauteuil du maire de Vernon, ville où il est officiellement domicilié, même si son usine se trouve à une quinzaine de kilomètres plus au sud, dans le coin d'Évreux, exposa le capitaine des Renseignement généraux, dès que la serveuse eut déposé les deux tasses fumantes devant eux.

Boris Corentin, qui commençait à comprendre de quoi il retournait, eut un petit sourire pétillant d'ironie :

— Évidemment, les politiciens locaux ont vu d'un très mauvais œil l'irruption de cet *outsider* dans leur pré carré municipal...

— D'un très mauvais œil, assura Philippe Bristol, avec une malice à peine perceptible.

— Du coup, continua Corentin sur le même ton, « on » a suggéré aux RG de se livrer à une discrète enquête de moralité sur cet empêcheur de se faire élire en rond, si je puis m'exprimer ainsi.

— Exact, confirma Bristol, avec un petit sourire en coin. De toute façon,

même si personne ne nous avait rien demandé, on l'aurait fait quand même : tu connais nos petites manies, de vouloir toujours tout savoir sur tout le monde...

— Et donc ? le pressa Boris, impatient d'en arriver au fait de ce qui l'intéressait.

— Eh bien ! en enquêtant sur ce zozo – qui, entre parenthèses, m'a tout l'air d'être un patron aussi libéral et débonnaire que pouvaient l'être feus Staline ou Ceaucescu dans leur domaine –, en enquêtant sur lui, disais-je, on a assez rapidement trouvé le défaut à sa cuirasse...

— Et c'est quoi, ce défaut ?

— Les putes, lâcha laconiquement Philippe Bristol. Tendance sadomaso, si tu vois le genre. Avec Gérard Mellières *himself* dans le rôle du maso.

Corentin fit une petite grimace désabusée :

— Je vois ça d'ici : pour se détendre de tout ce qu'il fait subir à ses employés durant la journée, le patron va se faire humilier le soir par des filles qu'il paie pour ça. Une sorte de soupape, quoi...

— C'est à peu près ça, oui, convint Bristol, occupé à ramasser avec sa petite cuillère le sucre à demi fondu au fond de sa tasse vide. Bizarrement, une semaine après qu'on a eu découvert ses petites fantaisies sexuelles, ce grand futur édile devant l'Éternel annonçait officiellement qu'il renonçait à briguer un mandat de maire...

— Comme c'est surprenant ! ironisa Corentin. En tout cas, je te remercie pour ces précisions : c'est tout à fait éclairant pour moi...

— Ça va t'être utile, au moins ?

Boris Corentin laissa son regard errer dans le vague et répondit d'une voix songeuse :

— Peut-être bien... Il ne me reste plus qu'à convaincre mon patron que j'ai raison et qu'il a tort.

— Alors là, bon courage, vieux ! conclut Philippe Bristol avec un large sourire. Mais c'est vrai que Boris Corentin est l'homme de tous les miracles...

*

**

Charlie Badolini prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette, histoire d'épaissir encore un peu le nuage goudronné qui tapissait le plafond jauni de son bureau, avant de se tourner vers Boris Corentin :

— Écoutez, je ne nie pas que ce soit un fait intéressant, mais enfin, c'est son droit, à Gérard Mellières, d'aller se faire fouetter, ou je ne sais quoi d'autre, par des professionnelles, si ça l'amuse. Non ?

Corentin retint de justesse le soupir agacé qui lui était monté spontanément aux lèvres, et répondit d'une voix qui s'efforçait au calme :

— Je sais que c'est son droit, patron. Seulement, il se trouve que, *par ailleurs*, sa femme a disparu, et qu'on se trouve en possession d'une cassette la montrant déguisée en prostituée de bas étage, dans une scène qui ressemble quand même beaucoup à un plan d'humiliation sadomaso. Étrange coïncidence, vous ne trouvez pas ?

— Et vous en déduisez quoi, au juste ?

Corentin haussa les épaules :

— Rien de précis ni de définitif, à ce stade, évidemment. Mais je me dis que cette affaire, du coup, est peut-être un peu moins limpide qu'elle ne paraissait de prime abord, et que ça vaudrait peut-être le coup qu'on aille faire un tour sur place. Comme nos collègues locaux nous ont demandé de le faire, après tout...

Charlie Badolini écrasa nerveusement son mégot dans le cendrier, et haussa un sourcil :

— Si je vous comprends bien, vous soupçonneriez Gérard Mellières d'avoir lui-même transformé sa femme en prostituée pour assouvir ses fantasmes sur elle, c'est ça ?

— C'est une des possibilités que j'envisage, en effet, répondit Corentin, sans s'émouvoir du ton un peu sarcastique du commissaire divisionnaire.

Lequel commissaire divisionnaire frappa de la paume sur son sous-main en cuir de Cordoue :

— Mais enfin, dans ce cas, qu'est-ce qui aurait pu pousser Gérard Mellières à transmettre cette maudite cassette aux flics d'Évreux, chargés de l'enquête ?

— Peut-être justement pour éloigner les soupçons de lui, intervint Aimé Brichot qui, bien que pas convaincu par les hypothèses de sa flèche, sentait le besoin de voler à son secours. Pour se fabriquer un personnage blanc comme neige, de mari éploré qui joue franc-jeu et n'a rien à cacher. C'est la tentation commune à beaucoup de gens, lorsqu'ils dérapent dans l'illégalité, vous le savez bien, patron : en faire trop, en rajouter dans les preuves de leur innocence. Tant et si bien qu'on finit par les soupçonner de quelque chose, alors qu'on n'aurait jamais pensé à eux s'ils s'étaient tenus tranquilles, tout simplement.

— C'est votre avis, Corentin ? demanda Charlie Badolini, d'une voix radoucie.

— C'est en tout cas un scénario très plausible et qui, me semble-t-il, mériterait qu'on aille voir sur place si on peut le confirmer ou l'infirmer.

Il y eut quelques secondes de silence, uniquement troublé par le mugissement d'une péniche sur la Seine toute proche. Puis, Charlie Badolini

se détendit d'un coup :

— Bon, c'est d'accord, vous partez immédiatement pour Évreux, je m'occupe d'organiser votre « réception » sur place. Mais je vous préviens : je vous donne trois jours, pas un de plus, pour établir si Gérard Mellières est oui ou non pour quelque chose dans la disparition de sa femme !

— Si cela était, ce sera bien la première fois qu'on aura à régler le cas d'un type qui a traficoté lui-même l'enlèvement de sa propre épouse ! fit remarquer Aimé Brichot. Ça nous changera de ceux qui essaient de la faire disparaître, parce qu'ils ne peuvent plus la supporter !

Le visage de Boris Corentin se ferma brusquement, et c'est d'une voix sombre qu'il murmura :

— Tu as mis le doigt sur le point crucial, Mémé. J'espère que, dans le cas de Pauline Mellières, il ne s'agit *que* d'un enlèvement...

Il soupira et laissa tomber, en guise de conclusion de la pensée qui le taraudait :

— D'un enlèvement, et pas d'une mise à mort...

CHAPITRE IV



Un monstre.

Une grosse bête tapie à l'entrée du village, en surveillant les entrées et les

sorties, tel Cerbère aux portes des Enfers ; un animal palpitant de rouages, de grondements d'acier, au ventre grouillant de bruits sourds et réguliers, vaguement inquiétants, aux naseaux soufflant de longs jets de brumes fades, ou, au contraire, saturées d'odeurs écœurante.

C'est ainsi que Gérard Mellières voyait la fromagerie familiale, quand il était enfant et que son père l'y emmenait avec lui, certains mercredis.

Il coupa le moteur de sa Maserati sur la place de parking qui lui était réservée, la seule de toute l'usine à bénéficier de l'ombre d'un gros saule. Toutes les autres, celles des employés, étaient exposées à la canicule, en juillet et août, à la pluie et au vent le reste de l'année.

Pour Gérard Mellières, un patron digne de ce nom ne devait jamais perdre une occasion, si petite soit-elle, si futile en apparence, d'affirmer sa supériorité et son droit aux privilèges. C'était à ses yeux le meilleur moyen d'entretenir le respect qui lui était dû.

Il descendit de la voiture à huit heures précises, comme tous les jours. Les ouvriers de l'équipe du matin, eux, étaient déjà au travail depuis une heure.

Les ouvriers, ou plutôt : les ouvrières. Car, depuis qu'il avait reçu les clés de l'usine des mains de son père, Gérard Mellières, pratiquant une discrimination à l'envers, s'efforçait de n'employer que des femmes dans son usine. De préférence jeunes et célibataires.

C'est-à-dire plus malléables, moins enclines à la contestation, au mauvais esprit, voire à la rébellion, que les femmes plus âgées et mariées, toujours susceptibles d'être « remontées » contre lui par leurs maris.

Les rares hommes qui travaillaient pour lui étaient placés à des postes un peu plus élevés – contremaîtres, chefs d'équipes, responsables de produits, etc. –, et Gérard Mellières s'appliquait à développer chez eux cet instinct de domination, voire de sadisme, qui ne demande qu'à s'éveiller chez tous les mâles, dès lors que l'on place un troupeau de femelles sous leur responsabilité.

C'était du moins la vision des rapports hommes-femmes qui avait toujours été celle du patron de la fromagerie Mellières. Celui que tous ses employés appelaient « monsieur Gérard ». Lorsqu'ils se trouvaient en sa présence.

Parce que, dès qu'il avait le dos tourné, il devenait « l'Ogre ». Ou encore « le Vampire ».

Gérard Mellières le savait parfaitement, et, loin de s'en offusquer, il en concevait au contraire une certaine satisfaction personnelle.

Quasiment depuis sa naissance, il avait toujours entendu son père lui seriner qu'un bon patron doit être craint, respecté, jaloué, si possible détesté, mais surtout pas aimé par ses employés. Pour Auguste Mellières, l'affaire était simple : un patron aimé était forcément un mauvais patron, faisant passer les intérêts des ouvriers avant ceux de son usine. Point final. En reprenant les rênes de la fromagerie, Gérard Mellières avait adopté les mêmes principes, et

avait rapidement développé sa « touche personnelle » pour être bien certain de parvenir à se faire craindre et haïr.

Debout près de sa voiture rutilante, il resta un moment immobile, perdu dans la contemplation des panaches de fumée blanche qui s'échappaient des ventilations pratiquées dans les fenêtres, occultées par des carreaux de verre épais, sur le flan droit de « l'animal ».

À gauche, se trouvaient ce que l'on appelait depuis toujours les quais. Il s'agissait des zones de livraison où les camions venaient déposer les bidons de lait qu'ils étaient allés récolter, dès le milieu de la nuit, dans toutes les fermes de la région. Là, chaque matin, à peine déchargés, les bidons étaient placés dans un espèce de serpent métallique qui les acheminaient jusqu'aux gigantesques cuves en inox où, versé à gros bouillons, le lait moussait comme une sorte de champagne blanc, gras et épais.

Enfin, après quelques minutes de contemplation de « son » usine, Gérard Mellières se décida à pénétrer dans la cour, dont le pavé était constamment, malgré les arrosages répétés, maculé de taches claires, légèrement verdâtres, à l'odeur piquante et acide : les petites flaques du sérum de lait dont on se servait pour faire le beurre.

Comme tous les matins, la cour était sillonnée par des hommes et des femmes affairés ; certains en costumes de ville, raides et dignes : les gens des bureaux et de la comptabilité ; d'autres – presque uniquement des femmes – en tenue blanche d'un seul tenant, un masque hygiénique leur recouvrant la bouche ou pendant sous leur menton : les ouvrières de la production proprement dite ; certains enfin – des hommes surtout –, en salopettes ou bleus de travail maculés de graisse noire et luisante : le personnel d'entretien des machines.

Tous, dès qu'ils l'apercevaient, saluaient Gérard Mellières d'une inclinaison rapide et machinale du buste, tandis que leurs lèvres se crispaient en un petit sourire contraint, et que leur pas s'accélérait malgré eux.

Certaines jeunes femmes bombaient le torse en le croisant, et leur démarche, durant quelques mètres, se faisait plus chaloupée, presque dansante...

Mellières traversa la cour en diagonale, sans répondre à aucun des saluts qui lui étaient adressés, et encore moins aux sourires et aux regards en dessous de quelques ouvrières. Il longea le hangar long et étroit, recouvert de tôle ondulée, où une dizaine de vélos était suspendue par la roue avant, comme autant de carcasses dépouillées à des crocs de boucher.

Puis, il franchit les portes souples et isolantes, dont le plastique translucide était rayé par le passage des engins à moteurs qui entraient et sortaient.

Là, commençait véritablement son royaume, celui où plus rien ne freinait ni n'entravait sa toute-puissance.

L'usine proprement dite.

À peine entré, il fut saisi à la gorge par l'odeur qui réussissait encore à le surprendre chaque matin, malgré les années. Une odeur que le commun des mortels aurait sûrement trouvé insupportable, à vomir, mais qui était pour Mellières le parfum le plus enivrant.

Celui de sa propre puissance.

Les narines dilatées, immobile près des portes de plastique dur, il huma longuement ce mélange âcre et salé de sérum, de présure, de saumure, auquel se mêlaient les odeurs de la sueur humaines provoquée, dès l'entrée dans l'usine, par la température de trente-trois degrés qui y régnait en permanence, et par un degré d'hygrométrie artificiellement élevé.

Quand Gérard Mellières rouvrit les yeux, Antoine Renoust, son contremaître, était devant lui, son visage rond et rouge orné de son immuable sourire, aussi dégoulinant d'obséquiosité que sa face écarlate l'était de transpiration. Il tortillait entre ses doigts son éternel béret noir, luisant de crasse, dégoulinant de petit-lait.

— Ah ! monsieur Gérard, je suis bien content de vous voir ! s'exclama-t-il d'une voix qui se voulait joyeuse et qui ne parvenait qu'à exsuder la trouille que lui donnait toute autorité quelle qu'elle soit. Est-ce que, par bonheur, vous auriez de bonnes nouvelles de M^{me} Mellières ? Nous nous faisons tous tellement de souci pour elle. ici...

Gérard Mellières laissa tomber sur le petit homme bedonnant un regard plombé par le mépris qu'il lui inspirait, et répondit d'une voix glaciale :

— Je ne vois pas en quoi la vie privée de M^{me} Mellières vous concerne, Renoust ! Je vous prierai de bien vouloir demeurer à la place qui est la vôtre...

— Bien entendu, monsieur Gérard ! bafouilla le contremaître, pris de court, tandis qu'autour d'eux, quelques ouvrières se détournaient pour sourire sans être remarquées par le patron. Si je vous demandais ça, c'était pour...

— Le chapitre est clos, Renoust !

Le contremaître sentit qu'il était urgent pour lui, pour son prestige auprès des ouvrières qui épiaient la scène du coin de l'œil, de ricocher sur autre chose. Un petit sourire servile distendit ses lèvres violacées, et il désigna deux filles, bottées, vêtues de blanc et les cheveux protégés par un calot de même couleur, qui travaillaient à côté d'énormes bacs remplis d'eau salée :

— Il y a un problème avec Sylvie, la nouvelle qu'on a mise au saumurage avec Josyane, monsieur Gérard. Malgré mes remarques très fermes d'hier, elle est encore arrivée à sept heures dix, ce matin. Vous savez, je crois que c'est une forte tête et qu'elle va nous donner du mal... Déjà, je trouve qu'elles s'entendent un peu trop bien, Josyane et elle. Pas bon, ça...

Un petit sourire satisfait se peignit sur les traits émaciés de Gérard

Mellières : c'était exactement le genre de situation qu'il appréciait. Rien de tel, le matin, pour se mettre en train...

Il marcha à grandes enjambées vers les énormes bacs, creusés dans le sol. Sur son passage, toutes les ouvrières détournèrent leurs regards et s'absorbaient dans leurs différentes tâches, répétitives, mécaniques, environnées par les jets de vapeur continuels, aspergées de saumure, le visage mouillé de petit-lait. Certaines, affectées au nettoyage des cuves, avaient les mains plongées dans les détergents ; d'autres avaient les doigts tétanisés à force de manier la grosse seringue qui envoyait la présure dans les fromages qui défilaient mécaniquement devant elles ; tout cela dans les vagissements des ventilateurs, les sifflements stridents des jets de vapeur, le bruit sourd et régulier des maillets de bois ouvrant les bidons de lait.

Mellières se planta derrière les deux filles, responsables du saumurage, que son contremaître lui avait désignées. Josyane, la plus grande des deux, était occupée, avec un palan, à immerger un assemblage de clayons d'acier et de fromages frais dans les bacs pleins d'eau salée. L'autre, Sylvie, venait de récupérer un précédent chargement, dégoulinant de saumure, et déplaçait les fromages à la main, les disposant de façon à ce qu'ils ne se louchent pas les uns les autres, au moment de l'arrosage bactérien qui allait suivre.

Toutes les deux, d'instinct, avait rentré la tête dans les épaules, faisant mine d'être trop absorbées par leur travail pour s'être aperçues de la présence menaçante du patron dans leur dos.

Comme si ignorer le danger pouvait suffire à le faire disparaître...

— Mesdemoiselles, je vous prierai de bien vouloir vous présenter à mon bureau, dès le début de votre pause de mi-journée, articula Mellières d'une voix tranquille, presque douce. C'est bien compris, n'est-ce pas ?

Il se détourna sans attendre la réponse, tandis que les deux ouvrières échangeaient un bref regard consterné. Chaque journée continue était coupée par une pause d'une demi-heure. La plupart des employés la mettait à profit pour engloutir les sandwiches apportés avec eux le matin ; certains et certaines préféraient écluser la bouteille de vin qui leur permettrait de tenir jusqu'à deux heures de l'après-midi ; enfin, quelques couples illégitimes – mais connus de tous au sein de l'usine – en profitaient pour filer dans les vestiaires, ou dans les douches, et s'y livraient à une étreinte d'autant plus sauvage qu'elle était brève.

Mais, être convoquées dans le bureau du patron, Josyane et Sylvie savaient bien, comme tout le monde, ce que ça signifiait : que la pause allait passer à l'as.

Car Gérard Mellières exigeaient des employés qu'il convoquait dans son bureau qu'ils soient propres et habillés « en civil ». En pratique, ça voulait dire que, pour une minute ou deux, trois au maximum, qu'on passait dans le « saint des saint », on n'avait pas trop de la fameuse demi-heure pour se

quitter ses vêtements de travail, se doucher, s'habiller en tenue de ville, puis refaire tout à l'inverse ensuite.

Mais, évidemment, pas une seconde les deux ouvrières du saumurage n'eurent seulement l'idée d'émettre la moindre objection à l'ordre qui venait de leur être donné.

Gérard Mellières se retourna vers Antoine Renoust, que la scène semblait faire jubiler intensément :

— Vous accompagnerez ces deux personnes jusqu'à mon bureau, naturellement...

— Naturellement, monsieur Gérard ! approuva chaleureusement le contremaître, en torturant de plus belle son béret huileux entre ses doigts boudinés.

Il regarda le PDG s'éloigner en direction de la partie de l'usine réservée à l'administration avec long regard chargé de reconnaissance ; presque d'amour.

Assister aux séances d'engueulade d'une ou plusieurs ouvrières dans le bureau du patron, constituait l'un des plus grands plaisirs dans la vie d'Antoine Renoust. Si Mellières l'avait exigé de lui, il aurait été prêt à venir travailler gratuitement, juste pour ne pas être privé de ce spectacle de choix.

Et c'est d'une démarche guillerette que le contremaître se dirigea vers le hâloir, en passant une main machinale dans ses cheveux rares, collés à son crâne par le petit-lait piquant et acide qui suintait et exsudait de partout.

Gérard Mellières traversa le bureau de Pascale, sa secrétaire, sans un regard pour elle. De l'avis général, c'était la plus « belle plante » de toute l'usine, Pascale, elle le savait et elle en jouait volontiers. C'est précisément pour ça que Mellières mettait un point d'honneur à ne jamais la regarder, sauf en cas d'absolue nécessité. Une manière comme une autre de la rabaisser un peu, de lui faire comprendre que l'attrait érotique qu'elle pouvait avoir sur le « vulgaire » n'avait aucune prise sur lui, son patron.

Mellières passa donc devant le petit bureau métallique de Pascale sans dévier son regard et s'engouffra dans son domaine privé. Dans cette pièce où il régnait, et où nul ne pénétrait sans un frisson d'appréhension, voire un tremblement de peur panique, pour les plus émotives de ses ouvrières.

Gérard Mellières eut un petit pincement au cœur en découvrant d'un coup ce décor, qui lui était pourtant si familier.

L'aquarelle, sur le mur de droite, représentant sa fromagerie et le village en arrière-plan, le secrétaire à tiroirs, derrière le bureau, le parquet à lattes croisées, impeccablement ciré, la tapisserie crème à fines rayures bleu pâle, et aussi, sur le bureau en bois sombre laqué, la lampe à abat-jour métallique en demi-lune et le gros cendrier de bronze du bureau, figurant vaguement une femme allongée : tout ce décor ramena spontanément un prénom sur le devant de sa mémoire.

Cynthia.

Prénom qui fit venir un rictus douloureux sur ses lèvres minces, et fut immédiatement remplacé par un autre.

Pauline.

Un mince soutire éclaira fugitivement les traits émaciés de Mellières. Ce matin, comme chaque jour depuis le lundi précédent, il s'était levé une heure plus tôt, afin de passer voir sa femme, toujours ligotée sur le lit de la chambre du rez-de-chaussée, dans le secret de La Rouvray, cette maison de campagne où personne ne mettait plus les pieds depuis des années, avant qu'il ne l'arrange en vue de ses « menus plaisirs ».

Des plaisirs que Pauline avait cru malin de faire voler en éclats. Mais elle était en train de le regretter amèrement, depuis quatre jours qu'elle menait la vie de recluse que Mellières avait décidée pour elle.

Le matin même, il avait commencé à savourer sa vengeance. Lorsqu'il était arrivé à La Rouvray, sur les coups de sept heures, pour détacher sa femme et lui permettre de se nourrir et de se laver, elle avait quitté son mutisme méprisant des jours précédents et l'avait carrément supplié de « mettre fin à cette torture », c'étaient ses propres mots.

Gérard Mellières, d'un ton parfaitement indifférent, lui avait répondu que les choses, au contraire, ne faisaient que commencer, et qu'elle allait très bientôt supporter toutes les conséquences de son acte regrettable...

Là-dessus, sur cette menace d'autant plus effrayante pour Pauline qu'elle restait totalement imprécise, Gérard Mellières l'avait rattachée sur le lit de fer, sans même qu'elle esquisse le moindre geste pour l'en empêcher.

Domptée.

Les trois coups timides frappés à la porte de son bureau tirèrent Gérard Mellières de l'espèce de délectation morose dans laquelle l'avait plongé l'évocation de Pauline, et surtout le sort qu'il s'appêtait à lui faire subir, aujourd'hui même.

— Entrez !

La porte s'ouvrit sur le visage sensuel de Pascale, aux traits un peu lourds et fardés de façon trop voyante :

— Monsieur Gérard, c'est M. Renoust qui demande à être reçu, avec deux des filles de l'atelier. Il paraît que vous les avez convoqués...

— C'est exact, Pascale, faites-les entrer. Et puis, tenez : restez donc aussi. Comme ça, vous pourrez témoigner de la manière dont je traite les employés qui trahissent ma confiance...

La secrétaire ouvrit la porte en grand et les trois personnes s'avancèrent à pas lents dans le bureau. Ils marchaient d'une façon empruntée, précautionneuse, comme s'ils craignaient de déclencher une catastrophe à chaque fois que l'une de leurs semelles entraînait en contact avec le parquet ciré.

Bien que deux fauteuils et deux chaises soient disponibles de l'autre côté de son bureau, Mellières laissa ses visiteurs debout. Durant près d'une minute, il resta silencieux et immobile, se contentant de les détailler longuement, l'un après l'autre, de ses petits yeux noirs sans cesse en mouvement.

Antoine Renoust était égal à lui-même, tortillant son béret crasseux entre ses doigts, les épaules voûtées, comme figées en une éternelle courbette, un sourire mécaniquement servile plaqué sur ses grosses lèvres violacées.

Josyane Lambert, qui travaillait à la fromagerie depuis près de cinq ans, était une grande fille brune de vingt-six ans, aux formes généreuses, et dont le regard sombre avait toujours quelque chose d'effronté, de moqueur, qui déplaisait profondément à Gérard Mellières, tout en produisant sur lui un effet plus trouble.

Habillée de façon plus sexy que son éternel jean-tee-shirt-blouson, il trouvait que Josyane aurait été parfaite pour lui faire subir un « entretien d'embauche » dans le secret de La Rouvray...

Mais c'était impossible, bien sûr : pas question de mélanger le travail et le plaisir, de faire entrer en contact les deux versants de sa vie, sinon c'était la fin de tout. Seule Pauline avait été assez folle pour s'y risquer et elle commençait à comprendre à quel point elle avait eu tort...

Mais c'est surtout la deuxième ouvrière, Sylvie Dasnières, qui retint son attention. Celle-là, il l'avait embauchée trois semaines plus tôt seulement. Pas à cause de compétences particulières qu'elle aurait pu avoir, encore moins parce qu'elle lui avait expliqué qu'il lui fallait absolument travailler, que c'était une question de vie ou de mort, pour elle et pour sa mère à charge.

Non, si Mellières avait accepté de « donner sa chance » à cette petite blonde un peu trop maigre, au visage et aux formes pas encore tout à fait sortis de l'adolescence, c'était parce qu'il lui avait tout de suite trouvé un air de victime-née. De souffre-douleur professionnel. Et il lui avait signé son contrat, en se demandant combien de temps elle allait pouvoir tenir, nerveusement et physiquement, avant de présenter elle-même sa démission.

Pour l'instant, elle tremblait de tout son corps, les yeux obstinément baissés vers le plancher, visiblement au bord de la crise de larmes, les mains croisées dans le dos.

Elle était vêtue d'une jupe droite bleu électrique, que Mellières jugea aussitôt beaucoup trop courte pour une jeune fille « comme il faut », et d'une chemise de nylon crème, suffisamment transparente pour laisser deviner le soutien-gorge de coton blanc qu'elle portait en dessous. Elle était juchée sur l'une de ces paires de sandales de cuir à semelles très épaisses, que Gérard Mellières jugeait du dernier mauvais goût.

— Approchez-vous, mademoiselle Dasnières, ordonna sèchement Mellières, en se levant de son fauteuil. Vous devez vous douter que je ne suis pas du tout content de vous, n'est-ce pas ?

Il marcha droit sur la pauvre fille, dont la mâchoire inférieure se mit à trembler.

— Eh bien ! répondez, bon sang !

Sylvie Dasnières sursauta et se mordit violemment la lèvre. Elle dut visiblement faire un énorme effort sur elle-même pour ne pas faire demi-tour et sortir du bureau en courant.

— Monsieur, je... Ce n'est pas de ma faute... réussit-elle à bafouiller, sans oser lever les yeux.

— Vous arrivez systématiquement en retard et vous osez me dire que ce n'est pas votre faute ? siffla Mellières, en lui prenant le menton entre le pouce et l'index pour la forcer à relever la tête vers lui. C'est de la mienne, alors ? Ou peut-être celle de M. Renoust ? (Gloussement servile du contremaître.) Est-ce que vous croyez que je vous paie pour venir ici en touriste ? Quand vous n'avez rien de mieux à faire ?

Mellières prit Renoust, Josyane et Pascale à témoin, avec un petit sourire complice :

— Vous le savez, vous autres, que je me bats chaque jour comme un forcené pour faire tourner cette fromagerie ! Pour préserver *vos* emplois ! Vous savez que si chacun n'y met pas du sien, on court à la catastrophe ! Et il suffit d'une brebis galeuse pour que tout s'écroule !

Il s'adressa plus spécialement à Josyane Lambert, qui affichait un air impassible presque crédible :

— Vous qui êtes raisonnable, ma petite Josyane, vous devriez raisonner cette forte tête ! Car vous êtes en quelque sorte responsable d'elle, puisque vous êtes plus ancienne et plus expérimentée.

— Mais je lui ai dit qu'elle devait être à l'heure, monsieur Gérard ! protesta la brune. Je ne peux quand même pas aller la chercher chez elle tous les matins !

— Je ne vous en demande pas tant ! s'exclama Mellières d'un ton badin, avec un petit clin d'œil qui déclencha un nouveau gloussement du côté d'Antoine Renoust. Simplement, je préfère vous avertir qu'à plus ou moins long terme, si cette personne continue à saboter systématiquement la production, vous en pâtirez aussi. Fatalement.

Il s'avança vers elle et posa la main droite sur son épaule, qu'il laissa glisser jusqu'à sa hanche, sans que Josyane fasse quoi que ce soit pour se dérober à sa caresse. Au contraire, elle bomba le torse et un petit sourire trouble se mit à flotter sur ses lèvres pleines et rouges.

— Ce serait quand même dommage qu'une fille comme vous, qui a tout pour réussir, voie sa carrière démolie par une fille assez égoïste pour n'en faire qu'à sa tête, soupira Mellières d'un ton peiné, tandis que sa main glissait sur les fesses rebondies de Josyane, sous l'œil suintant de convoitise

d'Antoine Renoust.

Gérard Mellières se désintéressa brusquement de l'ouvrière brune, et enveloppa Sylvie Dasnières d'un long regard mauvais.

— Quant à vous, je vais vous donner une dernière chance, parce que je suis trop bon. (Approbation silencieuse d'Antoine Renoust.) Mais d'abord, si vous voulez continuer à faire partie de mon personnel, vous allez commencer par vous habiller plus décentement ! Vous n'avez pas honte de vous promener comme ça, pratiquement le cul à l'air ? C'est une tenue bonne pour une pute, ça ! Pas pour une honnête ouvrière !

Sylvie Dasnières tressaillit violemment sous l'attaque, aussi personnelle qu'imprévisible. Du regard, elle chercha un soutien auprès des deux autres filles présentes. Mais, tant chez Josyane que chez Pascale, elle se heurta à un mur hostile. Un instant, elle eut même l'impression que les deux filles approuvaient ce que venait de dire le patron.

— À quoi pensez-vous, en vous habillant le matin ? gronda Mellières, faisant sursauter Sylvie. Aux hommes que vous allez aguicher durant toute la journée avec votre allure de putain ? Vous êtes peut-être de ces filles qui profitent de la pause pour aller se faire baiser dans les vestiaires, c'est ça ?

De grosses larmes emplirent les yeux clairs de Sylvie, sans qu'elle paraisse s'en apercevoir. Elle contemplait son patron d'un air totalement hébété, comme si son cerveau se refusait à admettre la réalité des propos obscènes transmis par ses tympans.

Gérard Mellières, sûr de son triomphe, se tourna vers sa secrétaire avec un bon sourire :

— Franchement, ma petite Pascale, est-ce que ça vous viendrait à l'idée de venir travailler à moitié à poil, comme cette petite traînée ?

— Certainement pas, monsieur Gérard, répondit la secrétaire avec conviction.

— Si encore vous étiez agréable à contempler ! reprit Mellières avec une ironie cinglante. Mais regardez-vous : pas de seins, des fesses en gouttes d'huile, la chair molle, le cheveu triste ! Vraiment, je me demande comment un homme normalement constitué peut éprouver le désir de vous grimper dessus, ma pauvre fille ! À moins que vous ne soyez lesbienne ? C'est ça ? Vous prenez votre plaisir à bouffer le cul des autres filles ?

Cette fois, c'en était trop pour la malheureuse Sylvie. Elle éclata en sanglots, tourna les talons et s'enfuit littéralement du bureau. Sur un signe de tête de Mellières, Josyane Lambert sortit juste derrière elle.

— Eh bien ! fit Gérard Mellières d'un ton satisfait, il me semble que la leçon a porté, non ? Elle fera moins la forte tête dans les jours qui viennent, faites-moi confiance.

— Ça, il faut dire que vous avez le don pour les briser net, toutes ces sales

petites récalcitrantes ! appuya le contremaître d'un ton sincèrement admiratif.

— Je n'ai pas besoin de votre approbation, monsieur Renoust ! siffla Mellières entre ses dents. Veuillez retourner à votre travail je vous prie !

Le contremaître disparut aussi vite qu'un petit nuage de fumée pris dans un brusque courant d'air.

Pascale Mercier s'approcha de son patron d'une démarche chaloupée, un petit sourire sur ses lèvres épaisses, les reins cambrés et la poitrine en avant :

— Est-ce que vous avez encore besoin de moi pour quelque chose, monsieur ? murmura-t-elle d'une voix veloutée et un peu trop grave.

Gérard Mellières lui caressa distraitemment la joue et ses longs cheveux blonds, avant de laisser ses doigts s'égarer sur la masse ferme et élastique de son sein.

Instantanément, au contact de la poitrine féminine, il sentit son sexe s'ériger dans son pantalon de lin anthracite. L'espace d'une seconde, juste pour tester l'absolu de son autorité sur elle, il eut envie d'ordonner à Pascale de s'agenouiller devant lui, de le dégrafer et de le prendre dans sa bouche séance tenante.

Finalement, il y renonça. D'abord parce qu'il venait de se dire que la jeune femme aurait été capable de prendre du plaisir à cette fellation expresse. Et il était hors de question, dans son esprit, que quelque chose d'agréable puisse arriver à l'un ou l'autre de ses employés *à cause de lui*.

Et puis, quel plaisir misérable que celui-là, par rapport à ceux qu'il mettait en scène dans le secret de La Rouvray ! Jouissance grossière, tout juste bonne pour les brutes sans imaginations qui trimaient pour lui, à longueur d'année, au sein de la fromagerie.

Lui, Gérard Mellières, avait besoin de mises en scène plus raffinées... Et puis, surtout, il avait mieux à faire pour le moment.

Il cessa de caresser le sein de Pascale, sans même s'aviser que la respiration de la jeune femme s'était notablement accélérée sous la pression insidieuse de ses doigts maigres.

— Non, vous pouvez disposer, Pascale, laissa-t-il tomber d'une voix indifférente.

— Comme vous voudrez, monsieur, soupira la secrétaire, avec une forte nuance de regret dans la voix, avant de tourner les talons.

Une fois seul, Gérard Mellières se rassit dans son fauteuil, qu'il fit pivoter de façon à se retrouver face à la grande fenêtre donnant, au-delà de l'usine, sur les toits du bourg et, encore plus loin, sur les bois de Morsant.

Dans moins d'une heure, il allait mettre la deuxième partie de son plan à exécution et, les yeux mi-clos, il en savourait d'avance les moindres détails.

D'abord, à midi, il allait monter dans sa Maserati, et rejoindre l'autoroute A13. Un quart d'heure plus tard, il arriverait à Mantes-la-Jolie.

Là, dans l'une ou l'autre des cités « à problèmes » que comptait la ville, il était certain qu'il n'aurait aucun mal à trouver trois ou quatre jeunes Arabes qui accepteraient de la suivre jusqu'à la maison de campagne de son enfance.

Il avait d'abord hésité, en se disant que ces types, après, seraient peut-être capables de retrouver La Rouvray et d'y revenir hors de son contrôle. Mais il avait trouvé la solution pour parer à ce risque : il suffisait de ne pas prendre l'autoroute, dans le sens inverse. Il allait les « balader » sur les petites routes de campagne, multipliant les détours. Suffisamment pour que ces types jamais sortis de leur cité, sauf pour aller prendre le RER en direction de Paris, soient complètement paumés et, donc, incapable de retrouver La Rouvray où il comptait les amener.

Et là, fortement incités par ses soins, ils deviendraient les premiers « clients » de Pauline. Ou plutôt de Cynthia, puisque c'est sous ce prénom ridicule qu'elle avait choisi d'entamer avec lui sa nouvelle carrière de prostituée.

À midi moins vingt, incapable de se concentrer sur son travail en cours, Gérard Mellières résolut de ne pas attendre plus longtemps. Il quitta son bureau, disant au passage à Pascale Mercier qu'il avait un rendez-vous extérieur et ne serait pas de retour avant trois heures de l'après-midi, au minimum.

Il traversa la cour sans répondre à aucun des saluts qui lui étaient adressés, et rejoignit sa Maserati, à l'ombre du saule, sur le parking.

Son cœur se mit à battre un peu plus vite, lorsque la grosse voiture s'ébranla en ronronnant.

Tout à l'excitation de ce qu'il s'apprêtait à faire, Gérard Mellières n'accorda aucune attention à la petite moto rouge qui lui emboîta le pas, dès qu'il eut franchi l'enceinte de la fromagerie.

CHAPITRE V



Durant une fraction de seconde, après avoir ouvert les yeux, Pauline Mellières cnit qu'elle se trouvait dans son lit, dans sa chambre, celle du grand et luxueux duplex que Gérard et elle occupaient, en plein centre de Vernon.

Puis, à cause du soleil qui filtrait à travers les volets clos, elle pensa qu'elle était plutôt en vacances dans leur villa de Ramatuelle.

Enfin, elle se réveilla tout à fait et la réalité lui fondit dessus avec une violence qui lui arracha un gémissement de souffrance. Dans un ultime et dérisoire désir de se tromper, elle agita ses bras et ses jambes. Mais ses poignets et ses chevilles restèrent solidement liés aux barreaux de fer du lit sur lequel son mari l'avait enchaînée.

Pauline se mordit la lèvre inférieure pour ne pas se mettre à hurler de désespoir. De toute façon, elle savait bien que crier ne servirait à rien. Parce que, là où elle se trouvait, personne ne l'entendrait.

Elle était à La Rouvray. Dans cette maison isolée et invisible où elle avait déclaré à son mari, des années plus tôt, qu'elle ne voulait plus remettre les pieds.

Ironie du Destin...

D'un coup, elle relâcha tous ses muscles et, les yeux refermés, elle s'efforça de retrouver une respiration plus calme, plus régulière.

Ça ne servait à rien de s'énerver. Ou alors à augmenter encore plus l'espèce de panique qui ne la lâchait plus depuis...

Depuis combien de temps, au fait ? Depuis quand sa vie avait-elle brutalement basculé dans le cauchemar ? Pauline n'en savait rien. Un jour ? Deux ? Davantage ? Impossible à dire avec certitude.

De l'autre côté des volets, tout proche, un pic épeiche fit entendre son cri strident et guttural, avant de s'éloigner rapidement.

Dehors, c'était la vie ; la vie qui continuait, comme si de rien n'était. Mais ici, dans cette chambre horrible, confinée, dont l'air immobile était chargé de relents de moisissures et de poussière...

Une sorte de sanglot secoua le corps entravé de Pauline, qui laissa sa tête aller sur le côté droit, sans même tenter de retenir les larmes qui gonflaient ses paupières closes.

Une fois de plus, les mêmes questions sans réponses venaient envahir son esprit jusqu'à l'asphyxier.

Pourquoi ? Pourquoi avait-elle fait ce qu'elle avait fait ? Quelle démente l'avait poussée ? Ou avait-elle trouvé le courage – ou l'inconscience – de plonger aussi bas ? De se comporter en si violente opposition avec tout ce que son éducation et sa culture avaient fait d'elle ?

La dernière chose dont elle se souvenait avec une netteté à peine supportable, c'était l'espèce d'élan irraisonné qui l'avait poussée vers son mari, nu et pitoyable au milieu du bureau ; puis, la façon brutale dont il l'avait repoussée loin de lui. Et enfin, le choc contre sa nuque, la gerbe d'étoiles qui avait explosé dans sa tête, et puis...

Et puis, rien. Elle s'était réveillée ici, enchaînée sur ce lit. Et Gérard lui avait expliqué qu'elle ne ressortirait plus jamais de La Rouvray. Qu'elle serait attachée à ce lit jusqu'à la fin de ses jours et qu'il allait la livrer en pâture à tous les hommes qui voudraient bien d'elle.

Pour la punir de l'avoir trompé en se faisant passer pour une prostituée professionnelle.

Pauline poussa un petit gémissement pitoyable et tourna sa tête de l'autre côté, sur le matelas auréolé de traces jaunes d'humidité.

Gérard était devenu fou, il n'y avait pas d'autres explications possibles à la manière odieuse dont il se comportait avec elle.

Mais est-ce qu'elle n'était pas devenue folle elle-même ? Pauline était de moins en moins sûre du contraire. Pour faire ce qu'elle avait fait, une femme honnête et respectable ne pouvait pas être complètement saine d'esprit. Mais qu'est-ce qui avait déclenché tout ça ? Le déclic, bien sûr, ç'avait été ce jour de décembre où, exceptionnellement, elle était entrée en son absence dans le bureau de Gérard. Et qu'elle avait mis l'ordinateur sous tension pour...

— Non, ce n'est pas ça ! protesta-t-elle à voix haute, comme pour couvrir l'autre voix, celle qui parlait toute seule à l'intérieur de sa tête. Le vrai point de départ de tout le mal, c'était avant, bien avant...

Devait-elle, pour comprendre ce qui lui arrivait aujourd'hui, remonter à cette soirée de 1985, où la jeune fille de dix-sept ans qu'elle était avait croisé pour la première fois la route d'un certain Gérard Mellières, jeune patron de trente ans, plein d'avenir, et déjà très riche ?

Devait-elle accuser ses parents d'avoir tout fait pour favoriser leur idylle,

simplement parce que l'argent de Mellières venait à point pour sauver la famille d'Houteville d'une ruine quasiment programmée ?

Ou fallait-il plutôt qu'elle s'accuse elle-même ? D'avoir dit « oui », six mois plus tard, au maire de Vernon qui lui demandait si elle voulait « prendre pour époux Gérard Mellières ici présent », alors qu'elle aurait bien aimé prendre le temps de mieux connaître celui dont elle pensait être amoureuse, sans en être vraiment certaine.

Elle avait eu cette faiblesse, c'était entendu. Mais c'était pour la bonne cause ! Pour éviter à ses parents la honte et le déshonneur d'une faillite ! Pour sauvegarder le nom des d'Houteville, qui avait traversé les siècles sans la moindre tache ! C'est du moins ce que Pauline avait toujours entendu répéter à la maison...

Elle poussa un profond soupir, et tenta de faire jouer ses poignets dans ses liens, histoire de faire disparaître les « fourmis » qui ankylosaient désagréablement ses bras tendus.

Non, elle ne se sentait pas coupable d'avoir épousé Gérard Mellières. À cette époque là, elle pensait sincèrement qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, qu'ils allaient être heureux et épanouis l'un par l'autre. Elle le croyait avec toute la force, l'enthousiasme et la candeur de ses presque dix-huit ans. Même sa première nuit avec son tout nouveau mari n'avait pas suffi à doucher son enthousiasme et sa ferveur de jeune épousée. Et pourtant...

Dans ses liens, Pauline frissonna rien qu'en repensant à cette nuit-là. Elle, dans la chemise de nuit de dentelle brodée que sa mère lui avait offerte quelques jours plus tôt, attendant sous le drap, le corps tremblant et l'esprit enfiévré. Prête pour la découverte des plaisirs trop longtemps interdits et enfin autorisés...

Et lui, Gérard, qui avait soudain fait irruption dans la pénombre de la chambre ; lui dont la silhouette se découpait en ombre chinoise menaçante dans le rectangle lumineux de la porte de la salle de bains ; lui, entièrement nu, le sexe déjà durci et dressé à l'horizontale, pointé droit sur elle, tel un énorme doigt accusateur. Ou comme une arme prête à la foudroyer.

À cette seconde, en découvrant pour la première fois la réalité d'un sexe d'homme en érection, Pauline avait su que tout ce qui allait suivre ne pourrait qu'être un échec. Pire : une blessure, une violence qui allait lui être faite. Un acte qu'elle ressentait profondément comme étant contre-nature, sans bien comprendre pourquoi elle avait une telle réaction *a priori*.

La suite n'avait fait que renforcer cette impression première. Elle avait senti tout son corps se bloquer lorsque les mains rêches et osseuses de Gérard s'étaient posées sur elle, avait palpé sa jeune poitrine, descendu le long de son ventre frissonnant.

Elle n'avait pas pu retenir une grimace de dégoût lorsque les lèvres avides de son mari avaient plongé au plus intime d'elle-même, qu'elle avait senti sa

langue explorer impérieusement les pétales inviolés de sa fleur la plus érotique et secrète.

Et puis, il y avait eu la suite. La suite logique, inévitable et terrible. Ce corps masculin, anguleux, à la peau blême parsemée de touffes de poils noirs, qui s'était allongé sur elle. Ces genoux cagneux qui avaient ouvert de force ses cuisses satinées. Et puis, cette chose dure qu'elle avait senti buter contre son ventre, chercher son chemin maladroitement, à l'aveugle.

Ensuite, il y avait eu cette déchirure douloureuse, cette profanation de tout son être par un corps étranger, vibrant et dur. Cette sensation de brûlure au plus profond de ses entrailles, où la chose remuait de plus en plus vite, comme une bête prise au piège.

Enfin, elle avait entendu, tout près de son oreille, le râle abject de l'assouvissement, suivi par le poids du corps qui retombait lourdement sur le sien, avant de se retirer, la laissant salie, visqueuse, souillée à jamais.

Le lendemain matin, Pauline avait tenté de se raisonner. De se dire que les choses allaient s'améliorer, qu'elle « s'y ferait ». Pour s'en convaincre, elle s'était remémoré les propos de certaines de ses amies de pensionnat, plus délurées qu'elle, qui affirmaient que la première fois, ça n'était jamais « terrible », mais qu'après, ça pouvait devenir « génial ».

Mais, pour elle, plus les jours et les semaines passaient, et moins ça devenait « terrible ». Dès que Gérard s'approchait de son lit, dès qu'il posait les mains sur elle, elle sentait son corps et son cerveau pris dans un bloc de glace qui l'isolait totalement du reste du monde, et ne consentait à fondre que lorsque son mari avait de nouveau quitté sa chambre.

Au bout de quelques mois, le seul fait de voir son corps nu suffisait à la frigorifier jusqu'aux os et à la faire frissonner d'appréhension et de dégoût.

Finalement, Pauline avait trouvé le courage d'avouer à son mari que faire l'amour ne lui procurait aucun plaisir, et qu'elle aimerait mieux que « ça » se passe le moins souvent possible.

À sa grande stupeur, son aveu n'avait pas déclenché chez Gérard la colère qu'elle attendait, celle d'un « macho » blessé dans sa fierté de mâle. Il s'était contenté de ricaner, et lui avait répondu, d'une voix condescendante :

— Ma pauvre amie ! Si tu crois que je ne m'en étais pas aperçu tout seul ! Je le sais depuis le premier soir, que tu es frigide...

Frigide ! Le mot avait claqué comme une sentence à ses oreilles bourdonnantes. Une sentence définitive. Elle était une femme frigide, et le serait probablement toujours. Alors, autant commencer à s'y résigner tout de suite...

C'est alors que Gérard Mellières avait cru bon d'ajouter, d'un ton dégagé, presque insouciant :

— Ne t'inquiète pas je ne viendrai plus te déranger dans ta chambre. De

toute façon, je ne t'ai pas épousée pour tes attraits érotiques...

Décontenancé par un aveu aussi brutal, aussi « mufle », Pauline n'avait pas pu s'empêcher de demander :

— Mais pour quelle raison, alors ?

Gérard Mellières lui avait souri, avant de répondre très tranquillement :

— Mais voyons, ma chère : tout simplement parce que le nom des d'Houteville va pouvoir m'être utile, lorsque je me sentirai prêt à me lancer en politique !

Pauline avait eu la même sensation de brûlure que si on lui avait cinglé le visage avec une cravache. Mais elle n'avait rien répliqué.

Gérard avait tenu parole : plus une seule fois il n'avait franchi le seuil de sa chambre...

Au fil des années, elle s'était accoutumée à penser que son mari avait des maîtresses plus ou moins régulières, des femmes qu'il était amené à rencontrer dans la bonne société normande qu'il fréquentait avec une certaine assiduité. Elle n'en ressentait ni jalousie ni déplaisir. Plutôt un certain soulagement de voir ces inconnues lui servir, à elle, de « paratonnerres sexuels », en quelque sorte...

Et puis, il y avait eu ce jour de décembre, trois mois plus tôt, et tout s'était brutalement écroulé.

Pourquoi Pauline était-elle entrée dans le bureau de son mari, ce jour-là, alors qu'elle n'y allait quasiment jamais ? Et qu'est-ce qui l'avait poussée à vouloir se servir de l'ordinateur ? Et pourquoi Gérard, au lieu d'éteindre l'appareil après usage, s'était-il contenté de le mettre en veille ?

Elle n'en savait rien, elle ne s'en souvenait plus. Et ça n'avait qu'une importance secondaire, après tout. Ce qu'elle se rappelait avec une acuité extraordinaire, par contre, c'est ce qui était apparu sur l'écran, lorsqu'elle avait remis l'ordinateur en marche.

C'était un site Internet. Un *chat*, comme on disait. Autrement dit un site interactif grâce auquel, par l'intermédiaire de leurs claviers, les internautes pouvaient dialoguer en temps réel.

La première surprise de Pauline avait été de réaliser qu'elle se trouvait manifestement en face d'un site « classé X », à en juger par les photos de filles nues qui émaillaient la page.

La deuxième fut de s'apercevoir que ce qu'elle avait sous les yeux, c'était un extrait de dialogue entre une femme qui se faisait appeler « Severa », et un homme dont le pseudo, étrange, était « Demandeur d'emploi ».

En parcourant les lignes d'écriture, elle comprit que « Severa » était en fait une prostituée qui travaillait *on line*, et que « Demandeur d'emploi » était son futur client.

Elle crut que le plafond du bureau venait de s'effondrer sur sa tête lorsque,

à la fin de l'échange, elle lut les explications que donnait « Demandeur d'emploi » à « Severa » pour qu'elle puisse trouver l'endroit où il lui fixait rendez-vous. Et notamment le passage où il lui disait qu'il s'agissait d'une propriété située en plein bois et appelée La Rouvray.

Pour Pauline, la conclusion avait été tragiquement facile à établir : à moins d'une coïncidence hautement improbable, cette Rouvray dont il était question sur le *chat*, était la même propriété que la maison d'enfance de Gérard, dont, au fil des années, elle avait fini presque par oublier complètement l'existence.

Donc, l'étrange « Demandeur d'emploi » ne pouvait être que son propre mari. Son mari qui, pour assouvir ses instincts sexuels n'avait rien trouvé de mieux que d'avoir recours à des « filles des rues », comme on disait encore chez les d'Houteville !

Hébétée, ses yeux écarquillés fixant l'écran sans vraiment le voir, Pauline s'était soudain sentie envahie par une colère irrépressible, une rage destructrice. Si Gérard était revenu à ce moment-là, elle se serait sentie capable de le tuer de ses propres mains, tellement la haine, la honte et le dégoût la possédaient.

Elle avait toujours admis comme inévitable que Gérard aille « voir ailleurs », comme elle disait au fond d'elle-même. Mais parce qu'elle avait toujours considéré comme allant de soi qu'il devait faire « ça » avec des femmes de leur milieu ; avec un certain raffinement, une certaine élégance.

Et voilà que, tout d'un coup, elle le découvrait se vautrant dans la fange avec des créatures ignobles ! Des filles dont elle n'aurait même pas accepté qu'elles viennent faire le ménage chez elle ! Et lui, ce porc immonde, il les touchait, il les caressait, il les possédait ! Et après, il ramenait leurs miasmes immondes à la maison !

Pauline s'était sentie tellement souillée, humiliée, vibrante de honte et de haine, que son premier réflexe avait été de filer à la fromagerie pour faire à Gérard une scène d'anthologie. Et si possible en public, pour consommer encore plus sa vengeance.

Elle était déjà assise dans sa Twingo mauve, prête à démarrer, lorsqu'une idée soudaine lui avait traversé le cerveau, avec l'intensité aveuglante et destructrice de la foudre.

Dans un premier temps, elle avait voulu la repousser avec un haussement d'épaules. « Tu deviens folle, ma fille, se dit-elle, les mains accrochées au volant de sa voiture. Non seulement tu serais incapable de faire ça, mais en plus ça ne marchera jamais... »

Pourtant, Pauline Mellières, renonçant à sa « scène de ménage » à chaud, était redescendue de la Twingo et était allée s'enfermer dans sa chambre, pour y réfléchir à son aise, au calme.

Et du calme, elle en avait besoin. Car plus les minutes passaient et plus

l'idée folle qui lui avait traversé l'esprit lui paraissait séduisante. En tout cas, la seule à la hauteur de la trahison que Gérard lui avait fait subir, de l'humiliation infligée.

Au bout d'une petite demi-journée, sa décision était prise : elle allait prendre son mari à son propre jeu. Le battre sur son terrain.

Elle allait jouer les prostituées dominatrices, pour le prendre dans ses filets.

Instinctivement, Pauline agita ses deux bras ankylosés, comme si ça pouvait suffire à la débarrasser miraculeusement du fil de fer qui entravait ses poignets.

Depuis qu'elle était là, prisonnière dans cette chambre horrible, elle s'était posée et reposée cent fois les mêmes questions.

Comment avait-elle fait ? Où avait-elle puisé l'audace, elle, la jeune fille de bonne famille, plutôt « coincée » sur les bords, pour se transformer, au fil des semaines, en Cynthia ? Comment avait-elle eu l'idée, une fois connectée sur le réseau qu'utilisait son mari, de choisir ce pseudonyme de « DRH », c'est-à-dire Directrice des Ressources Humaines, afin de « coller » au plus près des fantasmes qu'elle avait découverts chez Gérard ?

Pauline n'en savait rien. Toujours est-il qu'après plusieurs semaines de patience, d'embuscade patiente sur Internet, Mellières avait fini par se prendre dans ses filets. Dès le début de leur dialogue, sur le *chat*, elle l'avait identifié. Après tout, elle le connaissait suffisamment pour ça.

Le jour où, enfin, il lui avait donné rendez-vous, pour la semaine suivante, à La Rouvray, elle avait compris qu'elle tenait sa vengeance.

Et c'est alors que, dans son esprit, il s'était produit un phénomène bizarre. Elle s'était aperçue qu'à force de dialoguer avec Gérard, de cette façon muette et en principe anonyme, elle s'était mise à considérer autrement son fantasme de domination, toutes ses histoires d'examens d'embauche, version érotique.

Elle s'était surtout aperçue que son désir de vengeance, son besoin de rendre à Gérard l'humiliation subie à cause de lui, tout cela était en train de s'effondrer, de s'effacer même, pour laisser la place à autre chose.

À l'espoir.

L'espoir un peu fou d'une réconciliation, d'un nouveau départ, d'un « regain » amoureux, entre son mari et elle. Pendant les huit jours qui avaient séparé sa dernière conversation électronique avec Gérard de leur rendez-vous effectif à La Rouvray. Pauline n'avait pas cessé de tourner et retourner ça dans sa tête, oscillant violemment d'un pôle à l'autre.

Tantôt, elle se traitait de folle, considérait son projet comme de la pure démente-; mais, dans l'heure suivante, elle se persuadait de nouveau que si elle parvenait effectivement à entrer dans les fantasmes les plus secrets de son mari, il reviendrait vers elle, tout recommencerait comme lorsqu'ils n'étaient

pas encore mariés, et qu'elle était sincèrement amoureuse de lui.

Peut-être même – mais ça, elle n'osait pas trop y penser, tellement ça lui paraissait un rêve inaccessible –, peut-être même qu'un jour futur, elle connaîtrait enfin, avec lui, ce fameux plaisir dont parlait les autres femmes et qui lui avait toujours été refusé, à elle.

Au fond, c'était peut-être une épreuve que Dieu lui envoyait : si elle trouvait en elle le courage de descendre assez bas pour y rejoindre son mari, alors ils connaîtrait le bonheur ensemble, l'épanouissement des sens...

La séance proprement dite, à l'étage au-dessus de celui où elle se trouvait maintenant, elle l'avait vécu dans un état second. Comme si, effectivement, Pauline et Cynthia étaient parvenues à se dédoubler totalement, à se séparer l'une de l'autre.

De fait, Pauline était persuadée que c'était Cynthia, et non elle, qui avait eu l'idée d'utiliser le synthétiseur vocal de l'ordinateur pour ne pas être identifiée par Gérard ; c'est Cynthia qui avait prononcé toutes ces phrases obscènes avec un naturel parfait ; Cynthia encore qui avait contraint Gérard à s'agenouiller devant elle et à se masturber devant le spectacle de ses cuisses ouvertes...

Pourtant c'était bien elle, Pauline, qui, à l'issue de la séance, s'était sentie inondée d'amour pour son mari et lui avait ouvert les bras ; c'était Pauline encore qui avait été sauvagement repoussée et s'était assommée sur le coin du bureau ; c'était Pauline, enfin, qui, depuis, se trouvait enchaînée à ce lit immonde, soumise à la folie de son mari ; victime de sa haine, alors qu'elle avait fait tout cela dans l'espoir de reconquérir son amour...

Pauline Mellières sursauta violemment dans ses liens en entendant la clé tourner deux fois dans la serrure. Un espoir irraisonné l'envahit, avec une violence telle qu'elle en eut la respiration coupée : c'était Gérard ! Il revenait la délivrer ! Il avait enfin compris...

Mais, dès que la porte de la chambre s'ouvrit, l'espoir céda aussitôt la place à une terreur intense : c'était en effet son mari qui venait d'entrer, un drôle de sourire sur ses lèvres minces.

Seulement, il était suivi par trois jeunes hommes, des « Beurs » comme on disait maintenant, qui se mirent à la détailler avec des yeux avides, crépitant d'un désir animal, abject, qui provoqua un haut-le-cœur chez Pauline.

Aucun ne devait avoir plus de vingt ou vingt-deux ans. Deux étaient vêtus d'un jean et d'un blouson trop large, le dernier portait un survêtement gris clair, dont il avait rabattu la capuche sur sa tête. Tous les trois étaient chaussés de baskets bicolores à la semelle très épaisse.

Gérard Mellières désigna sa femme d'un mouvement négligent de la main droite :

— Je vous ai promis une pute bien docile, n'est-ce pas ? Eh bien ! la voilà, elle est à vous !

L'un des trois « Beurs » fronça les sourcils, qu'il avait épais et charbonneux, et dit, avec ce phrasé typique des banlieues actuelles, à la fois haché et monocorde :

— Eh ! dis donc, mec : comment ça se fait qu'elle est attachée, ta meuf ? C'est quoi, cette embrouille ?

— C'est parce qu'elle aime ça, répondit Mellières sans se démonter. Mais vous pouvez parfaitement la détacher, vous savez...

Il eut un petit rire sec, et ajouta :

— Je vous conseille aussi de lui ôter son bâillon : sa bouche doit pouvoir rendre des services très estimables, vous ne croyez pas ?

Cette évocation plutôt précise des plaisirs qui les attendaient suffit à décoincer d'un coup les trois « étalons » que Gérard n'avait eu aucun mal à trouver, dans les rues de la cité de Mantes-la-Jolie. Il avait d'ailleurs eu encore moins de mal à les persuader de les suivre jusqu'à La Rouvray : la perspective d'un petit voyage en Maserati pour aller « se faire une bourgeoise » les avait séduit d'entrée de jeu. Et, comme ils avaient passé tout le trajet à discuter et rigoler entre eux, Mellières était bien certain qu'ils n'avaient rien mémorisé du trajet qu'il avait suivi, de Mantes-la-Jolie à La Rouvray.

Les yeux dilatés par la peur, Pauline vit les trois types avancer vers son lit. Instinctivement, elle serra aussi fort qu'elle le put ses cuisses largement dénudées. Réflexe de défense dérisoire : celui qui portait un survêtement gris s'assit tout près d'elle et, sans trop d'effort, parvint à faufiler sa main jusqu'à la lisière de sa culotte de dentelle noire et rose.

— Putain, la salope ! Elle a une culotte fendue ! s'exclama-t-il lorsque ses doigts impatients entrèrent en contact avec la fine toison dorée de l'intimité de Pauline. T'as raison, mec : c'est une vraie pute, cette meuf !

Le plus grand des deux autres arracha son bâillon d'un geste brutal, libérant su même coup le cri d'effroi qu'il emprisonnait.

— Je vous en prie ! supplia-t-elle, dès qu'elle fut en mesure de parler. Ne me faites pas de mal !

Celui qui lui avait enlevé son bâillon se mit à rigoler :

— Eh ! c'est pas du mal qu'on est venu te faire, c'est que du bon ! Il paraît que tu adores ça, c'est vrai ?

Pauline ne répondit pas. Malgré la panique et le dégoût qui la submergeaient, elle comprenait parfaitement que toute protestation était inutile : à moins d'un miracle, elle n'échapperait pas à ces trois mâles en rut.

Elle lança un long regard suppliant, embué de larmes, en direction de son mari. Mais Mellières, loin de se laisser attendrir, eut un petit ricanement sec :

— Tu as voulu jouer les pros, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu devrais me remercier : je te fournis de quoi t'entraîner à le devenir vraiment ! Tâche au

moins de te montrer à la hauteur...

Malade de dégoût, Pauline détourna les yeux de son mari.

Elle reçut alors le choc d'une vision d'épouvante : celle d'un sexe d'homme, énorme, brun, noueux, dressé à quelques centimètres de son visage.

Elle s'aperçut alors que ses trois « partenaires » s'étaient rapidement défaits de leurs vêtements. Et qu'ils étaient prêts à l'action.

Elle ouvrit la bouche pour crier, pour supplier, pour protester. Elle n'en eut pas le temps. L'impressionnante matraque de chair palpitante qui oscillait devant ses yeux venait de forcer ses lèvres pour se ruer jusqu'au fond de sa gorge, l'étouffant à moitié.

En même temps, les yeux remplis de larmes, hoquetant, Pauline sentit qu'on la détachait et qu'on lui arrachait les quelques vêtements qui protégeaient tant bien que mal son corps sans défense.

Des bras vigoureux la soulevèrent du matelas. À travers le brouillard de ses larmes, elle vit que l'un des trois Beurs s'allongeait sur le dos et, d'une main, maintenait son sexe tendu à la verticale. Puis, avant qu'elle ait eu le temps de protester, les deux autres, chacun la maintenant sous un bras, l'empalèrent littéralement sur ce pieu de chair dressé.

Pauline hurla, mais son cri mourut presque aussitôt dans sa gorge : celui qui avait déjà investi sa bouche une première fois se rua de nouveau entre ses lèvres écarquillées, de toute la longueur de son formidable membre.

Un inconnu forçant sa bouche, un autre violant son intimité : Pauline pensait avoir touché le fond de la honte et de l'humiliation.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre qu'elle se trompait. Elle réalisa qu'il lui restait encore une marche à descendre, dans ce gouffre ignoble, lorsque deux mains se posèrent sur sa croupe et écartèrent ses fesses menues et fermes, pour dégager la vallée profonde qui les séparait.

Puis, ce fut comme si un tisonnier chauffé au rouge la traversait de part en part.

Le troisième de ses agresseurs venait de violer, de toute sa puissance virile, le puits encore vierge de ses reins.

L'intensité de la douleur fut telle que Pauline sentit le monde devenir flou et basculer autour d'elle.

Dans la fraction de seconde suivante, elle constata avec un immense soulagement qu'elle ne sentait plus rien, alors que les trois sexes masculins continuaient d'aller et venir en elle, de forcer impitoyablement les trois ouvertures de son corps martyrisé.

Enfin, tout devint noir, autour d'elle et en elle, et Pauline Mellières perdit connaissance.

Quand elle rouvrit les yeux, elle crut qu'elle avait juste fait un horrible cauchemar. La chambre était silencieuse, à part le pépiement joyeux des piafs,

de l'autre côté des volets clos, qui filtraient le soleil en fines lames d'or parallèles.

Et surtout, ses trois violeurs avaient disparu, comme par enchantement. Oui, c'est ça, elle avait dû rêver... Un rêve atroce, bien sûr, insupportable, mais rien qu'un rêve quand même...

Pauline Mellières commençait déjà à se détendre, lorsque, simultanément, elle prit conscience de deux choses.

La première, c'est qu'elle n'était plus ni attachée aux montants du lit, ni bâillonnée.

La deuxième, c'était cette douleur lancinante, au bas de son ventre, et celle, plus aiguë, qui lui taraudait les reins. Alors, elle prit conscience brutalement de la réalité, sous la forme d'une image qu'elle n'eut même pas la force de trouver saugrenue.

Si la charrue avait disparu, la terre avait bel et bien été labourée...

À cet instant, le visage souriant de son mari s'encadra dans son champ visuel.

Gérard Mellières s'assit sur le bord du lit, tout près d'elle et, à l'aide de la serviette rose qu'il tenait à la main droite, il entreprit d'éponger la sueur qui ruisselait sur le front et les tempes de sa femme.

Ses gestes étaient précautionneux, presque doux, et Pauline fut stupéfaite de lire dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de la tendresse.

— Ce n'est pas gentil de t'être évanouie comme ça, murmura Gérard Mellières, en abandonnant la serviette pour caresser les cheveux de sa femme du bout des doigts. Nos amis étaient un peu frustrés que tu les lâches au meilleur moment. J'espère que tu auras à cœur de faire mieux la prochaine fois, ma chérie...

— La prochaine fois ? répéta Pauline mécaniquement.

— Eh bien ! oui, répondit Mellières, sur un ton étonné. Ceux-ci n'étaient que tes premiers clients, voyons ! un « galop d'essai », si tu préfères. Mais bientôt, il en viendra d'autres, puis encore des tas d'autres...

Pauline sentit un profond désespoir l'envahir. Cette fois, elle en était certaine : Gérard était devenu fou. Fou à lier. Sinon, comment aurait-il pu la livrer en pâture à ces hommes qu'il ne connaissait pas ? Comment aurait-il pu lui faire ça s'il avait été sain d'esprit ?

Et dire que, pendant un moment, elle-même avait été assez folle pour croire qu'elle allait réussir à le faire revenir à elle ! Pourquoi ? Pourquoi avait-elle fait ça ? Quel démon lui avait soufflé une idée aussi démente ?

Elle ferma les yeux et se mordit la lèvre inférieure pour s'empêcher de hurler.

Son avenir lui apparaissait désormais avec une clarté aveuglante et terrifiante : si elle ne trouvait pas le moyen de s'évader d'ici, elle resterait

éternellement prisonnière de la folie de Gérard.

Et régulièrement livrée en pâture aux appétits immondes de tous les hommes qui voudraient bien payer pour se repaître de son corps.

CHAPITRE VI



Le train finit par s’immobiliser, dans un grand crissement acide de freins. Avec une petite grimace, Aimé Brichot constata que la portière de leur wagon se trouvait juste en face de la sortie de la gare d’Évreux : il détestait ces interminables remontées de quai, lorsque, par malchance, on se retrouvait trop en tête ou trop en queue du train. Surtout quand on est chargé comme une mule, ce qui, heureusement, n’était pas le cas aujourd’hui.

— Allez, Mémé, on y va ! fit Boris Corentin, en récupérant son sac de voyage en cuir brun, dans le filet à bagages, au-dessus de leurs têtes.

Aimé Brichot récupéra sa petite valise de toile écossaise, et suivit sa flèche dans le couloir central du wagon, en tirant un peu la « tronche » : leur train étant parti de la gare Saint-Lazare à midi moins le quart. Corentin et lui avaient dû se contenter d’un sandwich-SNCF en guise de déjeuner. Ce qui, pour une « fine gueule » comme Brichot, était vraiment le comble de la misère gastronomique...

— Espérons que le fameux lieutenant Soriano, qui est censé nous

« réceptionner », ne nous aura pas fait faux bond ! marmonna-t-il, tout en empruntant le passage souterrain permettant de franchir les voies jusqu'à la gare proprement dite.

— Arrête donc d'être grognon, Mémé ! lui intima Corentin avec un petit sourire. Si jamais notre lieutenant n'est pas là, on en sera quittes pour se faire conduire au Ciat[4], et voilà tout ! Pas de quoi en faire un drame...

Une fois dans le hall, à peine plus grand que celui d'une petite gare de sous-préfecture, les quelques personnes qui étaient descendues du train en même temps qu'eux s'égaillèrent à l'extérieur, à l'exception de deux hommes et trois femmes, assis sur les sièges de plastique moulé, qui devaient probablement attendre pour prendre l'un des trains suivants.

— Pas l'ombre d'un flic, ici, je m'en doutais ! ronchonna Aimé Brichot. C'est dire si on est attendus comme le Messie, par nos confrères locaux...

Boris Corentin inspecta rapidement le hall du regard, et ses yeux s'arrêtèrent soudain sur une magnifique créature brune, à la crinière opulente, vêtue d'un jean moulant et d'une veste noire boutonnée, qui laissait deviner une poitrine plutôt généreuse.

Et la créature lui souriait. Franchement.

Incorrigible séducteur, Boris Corentin en était à élaborer à toute vitesse une tactique de « prise de contact », lorsque la jeune femme se mit à marcher droit sur lui, avec un mouvement quasi hypnotique des hanches, en accentuant encore son sourire.

L'espace d'une seconde, Boris eut la tentation de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, histoire de s'assurer que ce n'était pas à une personne située derrière lui que ce somptueux félin de sexe féminin souriait de plus en plus chaleureusement.

Ses doutes s'évanouirent d'un coup, lorsque la fille brune se planta face à lui, à moins d'un mètre, la tête légèrement inclinée vers la gauche.

— Vous devez être le commandant Corentin ? fit-elle d'une voix grave, à la fois rauque et veloutée. Je suis le lieutenant Soriano. Marie-France Soriano...

En la détaillant discrètement, Boris put constater que le lieutenant Soriano avait les yeux bleu foncé, presque violets, un visage légèrement triangulaire, des pommettes haut placées, une bouche sensuelle et rieuse.

Il s'aperçut également qu'elle était l'heureuse détentrice d'un corps à la fois élané et voluptueux, de longues jambes et d'une paire de seins qui aurait pu rendre jalouses toutes les starlettes de France et de Navarre.

— La police est décidément un métier plein de surprises ! soupira Boris Corentin, en rendant son sourire à Marie-France Soriano.

— Bonnes ou mauvaises ? demanda celle-ci, du tac au tac, d'une voix un tout petit peu plus caressante, en bombant « involontairement » le torse.

— C'est à voir... répondit Boris sur le même ton, tout en vrillant ses yeux dans ceux de la jeune femme.

Ce fut elle qui détourna son regard en premier...

— Si je dérange, dites-le franchement : il y a un train pour Paris d'ici une vingtaine de minutes...

Boris Corentin et Marie-France Soriano se tournèrent en même temps vers Aimé Brichot qui venait de les apostropher, plus « schtroumpf grognon » que jamais. Ils se mirent à rire à l'unisson, ce qui accentua encore le côté renfrogné de sa mine.

— Excuse-moi, Mémé : j'ai été distrait pendant quelques secondes... Lieutenant Soriano, je vous présente mon fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot. Ne vous fiez pas à son air maussade d'aujourd'hui : en réalité, c'est à la fois l'ami le plus précieux et l'un des meilleurs flics que je connaisse !

Sous le double compliment, Aimé Brichot sentit sa mauvaise humeur voler en éclats et ses pommettes se colorer du rouge de la confusion.

— J'ai ma voiture de service sur le parking, dehors, enchaîna Marie-France Soriano, en les entraînant vers la sortie de la gare. On peut faire deux choses : soit passer d'abord par le commissariat, pour que je vous présente à mes supérieurs hiérarchiques, soit se rendre directement à la fromagerie : Gérard Mellières est au courant que nous devons passer dans l'après-midi lui poser quelques questions complémentaires. Mais, à tout hasard, je ne lui ai pas dit que je serai accompagnée de deux collègues parisiens : j'ai préféré vous laisser ce genre d'initiatives...

— C'est gentil à vous, approuva Corentin. Pour ce qui est de votre question, je pense que vos supérieurs peuvent attendre : autant se mettre au boulot tout de suite.

— J'étais certaine que vous répondriez ça... murmura Marie-France Soriano, avec des étincelles dans son regard bleu-violet.

Elle débloqua les portières de sa 306 Peugeot blanche et, tout naturellement, Corentin prit place à côté d'elle, tandis que son coéquipier s'installait à l'arrière.

— Pour les histoires de chambres d'hôtel, vous avez pu vous arranger ? demanda Aimé Brichot, que ces questions de « logistique » inquiétaient toujours un peu.

— Sans problème ! assura Marie-France Soriano, en quittant le parking pour prendre, à droite, le boulevard Gambetta. Je vous ai retenu deux chambres contiguës à l'*Hôtel de France* : il est très confortable, calme et en plein centre-ville.

Au bout du boulevard, la 306 franchit les voies de chemins de fer, avant de rejoindre la route de Paris, filant à travers une interminable zone industrielle et commerciale, triste, laide, comme il en existe désormais,

malheureusement, à l'entrée de toutes les villes de France de quelque importance.

Peu à peu, les bâtiments, hangars et autres grandes surfaces s'espacèrent et, après avoir longé la base aérienne d'Évreux, la voiture roulait maintenant sur la Nationale 13, en rase campagne.

— La fromagerie Mellières est située à une quinzaine de kilomètres d'Évreux, dit soudain Marie-France Soriano, qui n'avait pas desserré les dents, tant que la conduite citadine requérait toute son attention. On va passer par Pacy-sur-Eure : c'est un poil plus long, mais on gagnera du temps, plutôt que de passer par les petites routes...

— Et si vous profitez de cette promenade forcée pour nous faire l'historique de l'affaire Mellières ? suggéra Boris, en résistant à l'envie d'allumer une de ses cigarettes légères.

— L'historique ? Ce sera vite fait, répondit Marie-France Soriano, occupée à doubler un camion de déménagement. Mardi matin, peu après huit heures, Gérard Mellières s'est présenté au commissariat pour signaler que sa femme, Pauline, avait disparu depuis la veille, et qu'il était sans nouvelle d'elle. Sur le coup, j'avoue qu'on n'a pas pris ça tellement au sérieux, même si on a bien fait semblant devant lui ! On s'est dit que la respectable madame Mellières en avait peut-être eu assez de son mari, qui passe pour un tyran de la pire espèce. Et puis...

— Et puis, il y a eu la fameuse cassette, dont nous avons pu visionner un double à Paris, avant de venir ici, compléta Corentin.

— C'est ça, approuva la jeune femme, tout en mettant son clignotant pour quitter la RN 13 en direction du centre de Pacy-sur-Eure. Elle est arrivée le même jour, par le courrier, au domicile de Gérard Mellières, à Vernon. Il l'a trouvée en rentrant chez lui, à midi, et nous l'a tout de suite apportée ; après l'avoir visionnée, bien entendu. Là, il avait l'air vraiment choqué, je peux vous le dire.

— Il y avait de quoi ! fit observer Brichot, depuis la banquette arrière. Ce n'est pas tous les jours qu'on découvre sa femme dans une situation pareille !

— C'est vrai, acquiesça la jeune lieutenant, avec un léger hochement de tête.

— Je trouve quand même ça curieux, que la cassette soit arrivée sans un mot d'explication, murmura pensivement Boris Corentin.

— C'est pourtant le cas, répondit Marie-France Soriano, tandis que la voiture quittait Pacy-sur-Eure pour prendre la route de Gaillon. Elle était toute seule dans l'enveloppe qui se trouve dans le porte-documents, à vos pieds. Pas un mot, pas une indication quelconque, rien...

Corentin saisit le porte-documents de plastique gris clair, en sortit une enveloppe marron classique, de format 21 x 29,7. En découvrant l'adresse manuscrite au recto, il fronça les sourcils.

— Elle est bizarre, cette écriture, murmura-t-il sourdement. Elle est tellement malhabile qu'on dirait celle d'un analphabète qui recopie sans comprendre ce qu'il fait ; ou alors celle d'un très jeune enfant au début de son apprentissage...

Il n'eut pas le loisir d'y réfléchir davantage : la 306 Peugeot pilotée par Marie-France arrivait à l'entrée du bourg où était située la fromagerie Mellières, sur le plateau séparant les vallées de la Seine et de l'Eure, à peu près à mi-chemin entre Évreux et Vernon.

Devant eux, la silhouette massive et blanche de la fromagerie semblait écraser tout le bourg de sa puissance, réduisant les maisons alentour à la taille d'un jeu de construction ou d'un village pour poupées.

La 306 pénétra dans la cour pavée et s'immobilisa sur le petit parking réserve aux visiteurs. Un instant après, les trois policiers poussaient l'un des battants de plastique translucide marquant l'entrée de l'usine proprement dite.

Aussitôt, Boris Corentin et Aimé Brichot furent saisis à la gorge par l'odeur piquante et acide du petit-lait et de la présure. Des entrailles de la fromagerie leur parvenaient des grondements réguliers, des sifflements intermittents, des fracas brusques, des ronronnements graves, ainsi que des interpellations humaines.

Sans hésiter, Marie-France se dirigea à gauche, vers la double porte de bois sombre, munie d'un petit panonceau de plastique blanc sur lequel était écrit les mots « Administration ».

Une fois de l'autre côté, la présence de moquette et de plantes vertes indiqua à Corentin qu'il venait de quitter le monde ouvrier pour accéder au « dessus du panier ».

Dans le petit vestibule donnaient quatre portes, dont trois étaient munies de verre dépoli, tandis que la quatrième était en bois plein, impeccablement verni.

C'est à celle-ci que Marie-France Soriano frappa deux coups énergiques. Une voix féminine, impatiente et sèche, lui commanda d'entrer.

Boris Corentin et Aimé Brichot se trouvèrent face à une jeune femme blonde, à la beauté un peu lourde et un peu trop maquillée. Dès qu'elle aperçut Boris, Pascale Mercier, quitta son air revêché et supérieur pour s'épanouir en un sourire dégoulinant de promesses inavouables. Mais, juste après, elle identifia Marie-France Soriano et rengaina aussitôt son sourire.

— M. Mellières m'a demandé de vous introduire dans son bureau dès que vous seriez arrivée, mademoiselle, dit-elle, en reprenant un maintien professionnel un peu raide, très « secrétaire de direction ». Mais... est-ce que je peux savoir qui sont ces messieurs ? C'est pour vous annoncer, vous comprenez...

Boris Corentin lui adressa un large sourire et, tout en marchant vers la porte opposée à celle par laquelle ils venaient d'entrer, lança :

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle : nous nous annoncerons nous-mêmes...

Trente secondes plus tard, en découvrant le grand bureau de Gérard Mellières, qui, debout devant la fenêtre, leur tournait le dos, Boris Corentin eut un froncement de sourcils involontaire.

Il y avait quelque chose de curieux dans cette pièce. Il aurait été incapable de dire quoi, mais elle lui procurait une sensation étrange, difficilement analysable. Un peu semblable à celle qu'on peut éprouver, lorsque, parfois, on a soudain la sensation d'avoir déjà vécu dans le passé la situation qui est en train de se produire dans le présent.

Gérard Mellières pivota et laissa tomber sur les deux hommes un regard frigorifique :

— Messieurs ? Puis-je savoir qui vous êtes et ce que vous faites dans mon bureau ?

Marie-France Soriano s'avança au milieu de la pièce et se chargea des présentations. Boris Corentin eut l'impression, l'espace d'un éclair, que Gérard Mellières perdait brusquement sa belle assurance, et même qu'une fugitive lueur de panique était passée dans ses petits yeux noirs et extrêmement mobiles. Mais il se ressaisit aussitôt et, contournant son bureau, vint au-devant de ses visiteurs, avec, sur ses lèvres minces, un sourire qui se voulait engageant et aimable.

— Des policiers venus directement de Paris ! s'exclama-t-il avec un entrain un peu forcé, un peu « surjoué ». Et de la Brigade Mondaine, en plus ? Mais c'est ridicule, voyons ! J'ai parfaitement confiance dans talents de notre police locale pour retrouver rapidement ma chère Pauline, il ne fallait pas vous déranger...

Boris Corentin l'observait avec une certaine perplexité. Voilà un homme qui, deux jours plus tôt, hurlait au scandale et à l'inefficacité de la police, menaçait d'en référer à la Terre entière si on ne retrouvait pas sa femme séance tenante ; et le même, là, protestait que les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine auraient tout aussi bien pu rester chez eux. Il y avait quelque chose d'illogique, là-dedans...

— Monsieur Mellières, dit-il froidement, nous avons été appelés en renfort par nos collègues d'Évreux pour tenter de retrouver votre épouse au plus vite. Et ce, précisément, parce que vous mettiez violemment en cause leur capacité à y parvenir seuls...

Pour la seconde fois, Mellières parut un moment décontenancé par le ton très calme de Corentin, mais il se reprit très vite :

— Voyons, messieurs, il est possible que je me sois un peu laissé emporter, que mes propos aient dépassé ma pensée, mais...

Brusquement, Mellières se composa un visage douloureux et se frotta nerveusement les mains l'une contre l'autre plusieurs fois de suite, très vite.

— Il faut me comprendre, dit-il d'une voix tendue, presque suppliante. Vous ne vous rendez pas compte de ce que j'endure depuis lundi soir ? Ne pas savoir où est ma femme, être sans nouvelle d'elle, c'est... c'est terrible, c'est un poids insupportable pour un homme seul. Et puis, il y a cette ignoble cassette... C'est vraiment atroce, vous savez ? Ça fait trois jours que je ne dors pratiquement plus, que je viens ici comme un automate, tenter de m'abrutir de travail... Pour ne plus penser...

Boris Corentin le laissa débiter sa tirade sans laisser voir sur son visage la moindre réaction. Quand il eut fini, il demanda simplement :

— Monsieur Mellières, connaissez-vous quelqu'un qui pourrait vous en vouloir au point de s'en prendre à votre femme ? Pour chercher à vous atteindre à travers elle ?

Gérard Mellières poussa un soupir à fendre l'âme :

— Des ennemis, vous voulez dire ? Évidemment que j'en ai ! Les concurrents que je gêne. Ou pire : ceux que j'ai poussés, par ma seule réussite, à la faillite. Et sans parler des ouvriers qu'à certaines époques, moins favorables, j'ai été obligé de licencier.

Oh ! la mort dans l'âme, croyez-le bien... Mais enfin, cela finit par faire du monde, oui, qui ne me veulent sûrement pas que du bien...

— Monsieur Mellières, je dois vous poser une question un peu plus... délicate, poursuivit imperturbablement Corentin : est-ce que votre épouse ne pourrait pas avoir... comment dire ?... organisé elle-même cette mise en scène ?

— Vous insinuez que Pauline aurait pu se prêter volontairement à cette farce ignoble ? sursauta Mellières. Mais c'est monstrueux ! Je ne vous permets pas, monsieur ! Et je vais immédiatement...

— Voyons, calmez-vous ! lui intima assez sèchement Aimé Brichot. Nous devons envisager toutes les hypothèses, n'est-ce pas ? Avouez, monsieur Mellières, qu'il est quand même très curieux, s'il s'agit d'un enlèvement comme vous semblez le croire, que vous n'ayez reçu, depuis lundi, aucune demande de rançon, aucune manifestation des ravisseurs, rien ! C'est vraiment très étrange...

— Étrange ou pas, je vous demande seulement de retrouver ma femme ! répliqua Mellières, d'une voix de plus en plus tendue, tandis que ses petits yeux noirs allaient de droite à gauche, sur un rythme de plus en plus rapide, comme s'ils cherchaient une issue de secours.

Boris Corentin plongea ses yeux dans ceux de Mellières, le forçant, au bout de quelques secondes à détourner légèrement la tête :

— Monsieur Mellières, c'est exactement ce pour quoi nous sommes ici. Et je peux vous assurer que nous allons tout mettre en œuvre pour y parvenir. Quels que soient les obstacles que l'on rencontrera sur notre route !

— Quel type odieux ! souffla Aimé Brichot, lorsqu'ils eurent quitté la fromagerie, quelques minutes plus tard. Je suis bien content de ne pas l'avoir comme patron : à côté, Baba est un modèle de douceur et de patience !

— Vous ne croyez pas si bien dire, soupira Marie-France Soriano, en s'installant au volant de sa 306 de service. Mellières a une réputation exécrationnelle dans toute la région. D'après tout ce que j'ai pu entendre, il est du genre carrément sadique avec tous ceux qui bossent sous ses ordres. Et, bien sûr, en particulier avec les femmes.

— Harcèlement sexuel ? demanda Aimé Brichot, occupé, à l'arrière de la voiture, à nettoyer ses lunettes de myope avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais.

— Je dois dire que personne n'a jamais porté plainte contre lui, concéda Marie-France Soriano en reprenant la route d'Évreux.

— Parce que toutes ces pauvres filles ont peur de perdre leur boulot, évidemment ! soupira Corentin, visiblement écœuré par le portrait qui se dessinait du personnage.

— C'est ce que tout le monde pense, en effet, acquiesça la jeune femme. Mais, personnellement, je ne serais pas surprise d'apprendre que les plus mignonnes de ses ouvrières y sont passées, contraintes et forcées, sous peine de perdre leur job. Mellières est tout à fait le genre de type capable de convoquer une fille sous un prétexte quelconque, et de la sauter vite fait sur son bureau, si vous voulez mon...

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? sursauta Boris Corentin, en posant la main sur l'épaule de sa jeune collègue.

Elle lui jeta un coup d'œil surpris :

— Eh bien ! mais... que Mellières me semblait parfaitement capable de...

— De sauter une fille *sur son bureau* ! compléta Corentin d'un ton triomphant. C'est ça ! Il est là le détail qui me chiffonne depuis tout à l'heure...

— On peut savoir ? grommela Aimé Brichot, qui avait horreur des devinettes et des énigmes.

— C'est tout simple, répondit Boris Corentin, en se tournant à demi vers son coéquipier. Quand on est entré dans le bureau de Mellières, à la fromagerie, quelque chose m'a semblé bizarre, mais sans que je réussisse à mettre le doigt dessus. Et là, grâce à la remarque de mademoiselle Soriano...

— Marie-France, si ça ne vous fait rien...

— Grâce à la remarque de Marie-France, je viens de trouver : la lampe et le cendrier !

Aimé Brichot dévisagea sa flèche d'un air vaguement inquiet pour sa santé mentale :

— Eh bien, quoi : « la lampe et le cendrier » ? C'est le titre d'une fable de

La Fontaine inédite, ça ?

— Non ! répondit Boris avec un grand sourire, ce sont deux des objets qui se trouvaient sur le bureau de Mellières quand nous sommes entrés. *Et ce sont ces mêmes objets, exactement identiques, j'en mettrais ma main à couper, que l'on aperçoit dans le décor de la vidéo où évolue Pauline Mellières !*

Un silence lourd s'abattit dans la voiture, finalement rompu par Aimé Brichot :

— Tu es sûr de ce que tu avances, Boris ?

— À 99 %, oui, Mémé ! Une lampe de bureau à abat-jour métallique argenté en demi-lune, et un cendrier en bronze, figurant une femme allongée : on ne les voit que quelques secondes dans le film, parce que l'image est cadrée en plan serrée, mais je suis pratiquement sûr de ne pas me tromper !

— Ce qui voudrait dire... commença Marie-France Soriano, sur un ton excité.

— Que le film mettant en scène Pauline Mellières a été tourné *dans le bureau de son mari* ! compléta Corentin sur le même ton.

— Mais alors, enchaîna Brichot, ça confirmerait l'hypothèse que tu évoquais ce matin dans le bureau de Baba, à savoir que Gérard Mellières aurait manigancé ce pseudo-enlèvement tout seul !

— Mais pourquoi aurait-il fait ça ? demanda la jeune lieutenant. Dans quel but ?

— Il n'y a qu'à faire demi-tour et aller le lui demander, suggéra Brichot.

— Non, pas tout de suite, tempéra Corentin. Il vaut quand même mieux se repasser la cassette une fois, pour être sûr de ne pas se planter. Après tout, ma mémoire peut avoir une défaillance.

— Ce serait bien la première fois ! fit Brichot, d'un ton exagérément flatteur, où perçait une pointe d'ironie.

— En plus, le fait que la scène ait pu être tournée dans 1^e bureau de Mellières n'implique pas forcément que ce soit lui le coupable, observa Marie-France Soriano. Ça peut très bien avoir été fait à son insu...

— Ça peut, lui concéda Corentin. Seulement, il y a un autre indice qui m'incline à penser que c'est vraiment lui l'instigateur de tout ce mic-mac.

— Ah oui ? fit Brichot, intéressé. Et lequel ?

— L'adresse, répondit Corentin.

— Je te demande pardon ?

— Admettons que tout ça soit une vengeance d'un concurrent malheureux ou d'un employé viré, comme Mellières semblait vouloir nous le suggérer. Il me semble que, dans ces deux cas, le ravisseur aurait envoyé la cassette à la fromagerie, *et non* « l'adresse personnelle de son patron » !

— Mouais... N'empêche que tout ça ne constitue pas une preuve,

grommela Brichot, toujours un peu sceptique. Juste des présomptions...

— C'est exact, Mémé, répliqua Boris Corentin d'une voix tranquille. Mais si tu me laisses jusqu'à demain matin, je me charge de confondre Gérard Mellières, en moins de deux minutes !

— Tiens donc ! Et comment, monsieur le génie ?

— Grâce à un simple détail. Un détail auquel Mellières, se croyant très malin, a soigneusement pensé, mais qui va se retourner contre lui, tel un boomerang lancé un peu à la légère !

CHAPITRE VII



La fille écarta un peu plus les cuisses, tout en avançant ses fesses jusqu'à l'extrême bord du fauteuil où elle était assise, dévoilant le trésor touffu et sombre de son intimité.

Dans le même temps, elle prit ses seins volumineux à pleines mains et entreprit de les malaxer avec une sorte de fièvre, agaçant les mamelons dardés de ses ongles interminables et rouge sang.

L'homme qui était agenouillé devant elle accéléra les mouvements de son poignet droit, et renversa la tête en arrière, le corps tremblant de la jouissance qui montait inexorablement en lui.

Et soudain, tout s'arrêta.

La scène se figea, les couleurs se brouillèrent légèrement, l'homme et la femme suspendirent leurs gestes, comme si un sort les avait frappés en même temps.

Gérard Mellières, d'un mouvement nerveux du pouce, venait d'appuyer sur la touche « arrêt sur image » de sa télécommande.

Il éteignit le magnétoscope et le téléviseur géant, et se leva de son fauteuil de cuir fauve avec une certaine brusquerie. D'habitude, quelles que soient les contrariétés qu'il avait endurées pendant la journée, il lui suffisait, en rentrant chez lui, de se servir un verre de whisky – du Macallan, vingt ans d'âge, le seul qu'il supportait –, et de visionner l'une des cassettes enregistrées dans le secret de La Rouvray, pour retrouver toute sa sérénité.

Mais, ce soir, ça ne marchait pas.

Mellières se mit à aller et venir dans l'immense salon du duplex qu'il occupait, au centre de Vernon, dans une maison à colombage du XVII^e siècle, pratiquement en face de la tour des Archives, le seul vestige de l'ancien château médiéval. En ressassant les mêmes questions qui le taraudaient depuis le milieu de l'après-midi.

Qu'est-ce qui leur avait pris, à ces imbéciles de flics, d'aller demander de l'aide à Paris ? À cause d'eux, maintenant, il avait sur le dos deux policiers de la Brigade Mondaine, qui lui paraissaient d'une toute autre pointure que leurs confrères locaux.

Mellières se planta face à la fenêtre, regardant sans la voir la vieille tour partiellement illuminée, dans le haut, par le soleil couchant.

Accoutumé depuis toujours à prendre des décisions rapides, sans tergiverser, il déterminait sa position en moins de cinq minutes.

Il était temps de tout arrêter.

Alors qu'au départ il comptait prolonger la « punition » de sa femme encore une semaine, il venait de décider qu'il allait la délivrer dès le lendemain.

Un mince sourire sans joie se forma sur les lèvres minces de Mellières. Pauvre Pauline ! Elle avait vraiment cru qu'il comptait la séquestrer à La Rouvray jusqu'à la fin de ses jours ! Alors que, dans son esprit, il n'avait jamais été question que de lui donner une bonne leçon, pour lui apprendre ce qu'il en coûtait de se dresser contre lui. De lui flanquer la trouille de sa vie, pour lui passer l'envie de recommencer.

Seulement, il s'était produit deux ou trois trucs que lui, Gérard Mellières, n'avait pas prévus. Malgré toute l'intelligence qu'il s'accordait généralement à lui-même.

D'abord, il se rendait compte qu'il avait commis une erreur en allant recruter ces trois Arabes, à Manies, et de leur livrer son épouse en pâture.

Car, à sa grande stupéfaction, lorsqu'ils avaient commencé à « s'occuper

d'elle », Mellières avait été atteint par deux sentiments dont il se croyait totalement à l'abri.

La jalousie et la pitié.

Oui, à sa propre stupeur, il avait détesté voir ces types se vautrer le corps de sa femme, la pénétrer, se préparer à jouir d'elle. Et, face au visage ravagé de larmes de Pauline, cette jalousie s'était rapidement teintée d'un sentiment de pitié. De pitié pour elle.

Aussi, quand elle s'était évanouie, il avait sauté sur l'occasion pour virer les trois types de la chambre. En se jurant qu'il ne recommencerait pas l'expérience.

Gérard Mellières alla se resservir un verre de whisky, lui qui n'en prenait jamais qu'un seul. Preuve de plus, à ses yeux, que quelque chose ne tournait pas rond, en ce moment.

Cet accès de « sentimentalisme » – comme il disait – face à Pauline avait commencé de le déstabiliser.

Et puis, il y avait eu la visite de ces deux policiers de la Brigade Mondaine, quelques heures plus tard. Tout de suite, avec cette perspicacité qu'il se flattait de posséder envers ses semblables, Mellières avait compris qu'il ne fallait pas trop jouer au plus fin avec ce Boris Corentin. Qu'il faisait partie de ces rares hommes qu'il était absolument incapable d'impressionner, et donc de réduire à sa merci.

C'est pour ça que la décision s'imposait d'elle-même : il était temps de mettre fin à la punition de Pauline. Dès demain, il allait la délivrer, elle rentrerait à la maison et tout redeviendrait comme avant ; comme s'il ne...

Sous la violence de l'image qui venait de lui traverser l'esprit, Gérard Mellières faillit lâcher son verre de Macallan sur le tapis iranien se trouvant sous ses pieds.

D'un coup, c'était comme si un voile s'était déchiré devant ses yeux, le laissant hagard, les yeux exorbités, le souffle court, et le sang martelant ses tempes comme un tambour funèbre.

Comment avait-il pu être aussi stupide, lui, l'homme toujours si brillant ?

Il s'était trompé, trompé du. tout au tout, il s'en rendait parfaitement compte, brusquement ! Sous le coup de l'émotion, en découvrant Pauline déguisée en vulgaire prostituée, il avait foncé sans réfléchir.

Mais maintenant, il comprenait. Qu'il était salement coincé, et qu'il l'était par sa seule faute !

Gérard Mellières avala d'un coup son verre de whisky et une bouffée de chaleur embrasa ses joues émaciées, marquée de son ancienne acné. Un grondement de colère sortit de sa gorge sans qu'il en ait vraiment conscience.

Contrairement à ce qu'il avait d'abord cru, bêtement, il ne pouvait plus revenir en arrière. Même si Pauline consentait – et elle consentirait sûrement –

à ne rien dire de sa séquestration, et même à affirmer qu'elle avait fait une simple fugue, jamais les deux policiers de la Brigade Mondaine ne laisseraient tomber l'affaire. Pas le genre à lâcher un beau morceau, une fois qu'ils avaient planté leurs crocs dedans !

Et tout ça uniquement à cause de lui. Parce qu'il avait voulu jouer au plus fin, brouiller les pistes en donnant aux flics la cassette montrant sa femme en prostituée, pensant que c'était le meilleur moyen d'égarer leurs soupçons, de les entraîner sur une piste sans issue.

Mais, depuis quelques minutes, Mellières se rendait compte que la piste, justement, n'était pas sans issue. Qu'il y en avait même une très belle, d'issue.

À savoir lui-même.

Jamais ce Boris Corentin ne laisserait tomber sans avoir fait toute la lumière sur cette maudite cassette. Et alors, ce serait la catastrophe, le déshonneur, peut-être même la ruine. À moins que...

Un petit sourire froid distendit les lèvres presque incolores de Gérard Mellières.

Il avait peut-être encore un moyen de rattraper la bêtise qu'il avait commise. Un seul.

Il suffisait que ce qu'il avait annoncé à Pauline se produise effectivement. À savoir qu'elle ne réapparaisse jamais à l'air libre.

Plus jamais.

*

**

Pauline Mellières s'éveilla en sursaut, le cœur battant. avec la sensation angoissante d'un danger immédiat, pressant, et invisible.

Dans la même fraction de seconde, elle constata deux choses. La première c'est que, au-delà des volets cadénassés, il faisait nuit noire.

La deuxième, c'est qu'un rai de lumière jaune, sous la porte, indiquait qu'il y avait quelqu'un dans la maison.

Mais qui ? Gérard était passé s'occuper d'elle en tout début de soirée, il n'avait donc aucune raison de revenir à peine quelques heures plus tard.

À ce moment, Pauline entendit des chuchotements incompréhensibles, juste de l'autre côté du panneau de bois au vernis écaillé.

Ils étaient donc plusieurs.

Elle sentit une peur atroce lui tordre le ventre et, malgré elle, tenta de se recroqueviller sur elle-même, en dépit de ses liens qui l'en empêchaient.

C'est alors que la porte s'ouvrit brutalement et qu'un flot de lumière crue envahit la chambre.

Pauline poussa un cri de terreur, étouffé par son bâillon de tissu.

Ils étaient trois. Trois inconnus, mal habillés, au visage basané et mangé de barbe, aux yeux très sombres. Malgré la terreur qui lui tordait les tripes, Pauline se dit qu'ils devaient être turcs, ou iraniens, ou quelque chose d'approchant.

Comme pour lui donner raison, deux des trois arrivants échangèrent quelques mots dans une langue gutturale, totalement incompréhensible.

Lorsque le troisième homme referma la porte derrière lui, Pauline comprit que son mari n'était pas avec eux, et la peur atroce qui la faisait trembler de la tête aux pieds monta encore de plusieurs crans.

Cette fois, Gérard n'avait même pas pris la peine d'accompagner les « clients » qu'il avait décidé de lui envoyer. Car Pauline n'imagina pas une seconde que ces hommes puissent ne pas avoir été envoyés ici par son mari.

C'est-à-dire par son bourreau.

L'un des inconnus lâcha quelques mots et désigna son corps ligoté aux deux autres, qui se mirent à ricaner. Pauline n'avait pas besoin de savoir leur langue pour comprendre ce qui était en train de se jouer.

L'étincelle qui venait de s'allumer dans leurs regards était suffisamment éloquente.

Ils s'approchèrent du lit en même temps. Le plus âgé des trois, qui semblait avoir barre sur les deux autres, grimpa tranquillement sur le matelas, et entreprit de déboutonner son pantalon marron, maculé de taches de graisse.

Pauline ferma les yeux. Par réflexe. Pour ne pas voir la matraque de chair brun foncé que l'homme venait d'amener à l'air libre, et qu'il agitait régulièrement et très vite, pour lui donner la consistance voulue.

Le cauchemar recommençait.

Tétanisée par la peur et le dégoût, intérieurement brisée, elle n'esquissa pas le moindre mouvement de défense lorsque deux mains calleuses retroussèrent sa jupe sur son ventre, et relevèrent ses jambes à l'équerre. Son corps eut juste un petit sursaut de révolte lorsque son agresseur la pénétra de toute sa longueur, d'un seul coup de reins puissant, presque rageur.

Et lorsque l'un des deux autres lui arracha son bâillon, elle n'eut même pas la force de crier. Aux trois quarts aveuglée par les larmes qui envahissaient ses yeux, elle se contenta d'ouvrir la bouche, afin d'engloutir le membre lourd et palpitant qui oscillait juste devant ses lèvres desséchées par la peur...

Depuis combien de temps durait son supplice ? Elle aurait été incapable de le dire. Mais est-ce que le temps avait encore une quelconque importance ?

Il lui semblait qu'une dizaine d'hommes, au moins, s'était relayée dans son ventre, dans sa bouche, et aussi dans...

Elle n'était plus qu'une boule de douleur.

Même la peur l'avait quittée ; la honte aussi. Elle n'était plus qu'une poupée désarticulée, ouverte à tous les mâles qui avaient envie de se repaître de son corps offert.

Une odeur écœurante, de sueur et de sperme, lui emplissait les narines et la gorge ; des mains palpaient sa peau délicate sans la moindre douceur ; des doigts et des sexes se ruaient en elle, se retiraient, la violaient de nouveau, toujours plus brutalement, toujours plus profondément...

Enfin, après une éternité, ses trois agresseurs se retirèrent du lit, la laissant pantelante, brisée.

Dans son cerveau embrumé, encore résonnant des halètements ignobles des hommes qui l'avaient possédée les uns après les autres, et même simultanément, il n'y avait plus place que pour une seule chose, une seule pensée.

Ils allaient s'en aller, la laisser seule. Elle allait pouvoir dormir. Dormir pour oublier. Dormir pour s'anéantir.

C'est alors que Pauline Mellières prit conscience d'un phénomène bizarre, qui lui glaça les sangs.

Les trois hommes qui venaient d'abuser d'elle ne s'en allaient pas.

Après s'être rajustés, deux d'entre eux s'étaient de nouveau approchés de son lit. Mais, cette fois, pas dans l'intention de lui faire subir les derniers outrages.

À présent, ils étaient occupés à *la détacher du lit*.

— Nous va faire un petit promenade, articula péniblement celui des trois hommes qui détortillait le fil de fer plastifié entravant ses poignets.

Pauline sentit de nouveau une terreur abjecte l'envahir, la submerger. Pourquoi ces hommes voulaient-ils l'emmener avec eux ? Qu'est-ce qu'ils allaient faire d'elle ?

Elle comprenait instinctivement qu'il était totalement inutile de le leur demander ; que ces trois étrangers baragouinant un français approximatif ne pouvaient qu'agir sur ordre.

Mais sur ordre de qui ?

Lorsque ses bras et ses jambes furent détachés, Pauline s'aperçut d'une chose qu'elle aurait cru impensable quelques minutes plus tôt ; elle regrettait déjà le temps où elle était ligotée et bâillonnée sur ce lit.

Parce que cet emprisonnement représentait maintenant, pour elle, une forme de sécurité.

Au moins par rapport à ce qui l'attendait, dès qu'ils auraient quitté La Rouvray.

CHAPITRE VIII



Au volant de la 306 mise à leur disposition par Marie-France Soriano, Boris Corentin tourna à gauche, pour rejoindre le boulevard du Maréchal-Leclerc, juste avant de franchir le pont Clémenceau, qui enjambait la Seine, en plein centre de Vernon. En contrebas, il découvrit le Vieux Moulin, une maison à encorbellement, posée sur les deux premières arches de l'ancien pont du XII^e siècle, et qui semblait défier les lois de la pesanteur.

— Eh ! regarde-moi ces bateaux ! s'exclama alors Aimé Brichot, les yeux braqués vers le fleuve. Ils sont énormes !

Il désignait deux bateaux-mouches, effectivement deux à trois fois plus gros que leurs homologues parisiens, à quai non loin du Vieux Moulin : ceux chargés de transporter leurs cargaisons de touristes, principalement américains et japonais, jusqu'au site de Giverny, un peu en amont, à la limite de l'Eure et des Yvelines.

Après avoir obliqué à gauche, dans la rue d'Albufera, Boris Corentin rangea finalement sa voiture le long du trottoir de la rue Carnot, en plein centre-ville de Vernon. Il était pile neuf heures du matin, en ce samedi 17 mars.

C'est-à-dire exactement l'heure idéale pour rendre une petite visite à Gérard Mellières.

— J'espère que tu as vu juste... fit remarquer Aimé Brichot, tandis que Boris Corentin appuyait sur le bouton de cuivre de la sonnette, située à droite de la grosse porte de la maison à colombage où se trouvait le duplex de l'industriel. Sinon, il va avoir beau jeu de nous renvoyer dans les cordes...

— Ne t'inquiète pas, Mémé : je suis quasiment sûr que tout va très bien se passer.

— « Quasiment » ? souligna Brichot. C'est bien ce que je craignais ! Il y a un monde dans ce « quasiment »...

Le temps était toujours aussi miraculeusement doux et printanier. Une brise molle et tiède parcourait nonchalamment les rues de la petite ville, tandis que les bruits, les cris et la rumeur du marché bi-hebdomadaire tout proche leur arrivaient, mêlés aux piailllements des oiseaux citadins. •

— Oui, qu'est-ce que c'est ? aboya une voix rogue, dans l'interphone actionné par Boris.

— Commandant Corentin et capitaine Brichot, fit celui-ci. Nous souhaiterions vous voir un moment, M. Mellières...

— Maintenant ?

— Oui, maintenant, répondit Boris avec un calme imperturbable.

Il y eut comme un mouvement d'hésitation de l'autre côté du rectangle de métal grillagé. Puis, sans prendre la peine d'ajouter un mot, le maître des lieux leur débloqua la porte à commande électronique.

— Il aurait au moins pu nous indiquer l'étage ! grommela Aimé Brichot, en s'engageant dans le large escalier de bois sombre, qui dégageait une très légère odeur de cire d'abeille.

— Pas de panique, Mémé : il n'y en a que deux, des étages ! indiqua Corentin en lui emboîtant le pas. Et comme les époux Mellières occupent un duplex, ils doivent pratiquement avoir la maison pour eux seuls...

Effectivement, Gérard Mellières les attendait sur le palier du premier, lequel n'avait qu'une seule porte. Son corps maigre et légèrement voûté emmailloté dans une robe de chambre de soie grenat et vieil or, il affichait une mine plus que rébarbative.

Visiblement, le patron tout-puissant de la fromagerie Mellières n'était pas habitué à voir des policiers débarquer chez lui le samedi matin, sans même un coup de fil préalable, qui plus est.

— Messieurs, je vous préviens que je n'ai que très peu de temps à vous consacrer, dit-il d'une voix sèche et parfaitement désagréable.

Boris Corentin sentit d'un coup une colère froide l'envahir, face aux manières systématiquement méprisantes du bonhomme.

— Monsieur Mellières, articula-t-il d'un ton glacial, en pénétrant dans un vaste vestibule un peu trop sombre, vous nous accorderez tout le temps que nous jugerons nécessaire au bon déroulement de notre enquête. À moins que vous ne préfériez une convocation en bonne et due forme au commissariat d'Évreux. Vous avez une minute pour vous décider.

Les petits yeux noirs de Mellières se dilatèrent sous l'effet de la surprise. En se cachant derrière sa flèche pour dissimuler son petit sourire goguenard,

Aimé Brichot se dit que ce devait être la première fois depuis un paquet d'années que quelqu'un osait parler à Gérard Mellières comme il le méritait.

— Très bien, finit par dire celui-ci, d'une voix blanche, qu'une colère contenue faisait légèrement trembler, puisque vous le prenez comme ça, suivez-moi dans la cuisine...

Il fit deux pas dans le petit couloir de droite, avant de pivoter sur ses talons et de toiser Corentin et Brichot d'un air de défi :

— Car figurez-vous que je prends systématiquement mon petit déjeuner dans ma cuisine ! Et ce, depuis toujours. Je suis un homme simple et franc du collier, moi !

« C'est ce qu'on va voir, mon bonhomme ! » songea Boris en le suivant à l'intérieur de la cuisine, entièrement équipée d'éléments de bois massif et nantie d'un énorme frigo américain. Il y flottait une bonne odeur de pain fraîchement grillé et de café noir.

Gérard Mellières s'assit à la table de bois, très longue et visiblement très vieille, au bout où se trouvait effectivement un bol de café fumant.

Sans attendre, Boris Corentin sortit de la poche intérieure de son blouson de toile une enveloppe beige de moyen format et un feutre noir. Il posa le tout devant son interlocuteur.

— Monsieur, auriez-vous l'obligeance d'écrire votre adresse sur cette enveloppe, je vous prie ? demanda-t-il avec un sourire froid.

Mellières leva vers lui des yeux éberlués et vaguement inquiets :

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez très bien entendu, monsieur Mellières : je vous demande d'inscrire votre adresse sur celle enveloppe. L'adresse d'ici, bien sûr : pas celle de votre usine...

Il lui sembla que son vis-à-vis pâlisait légèrement et que ses paupières se mettaient à battre un peu plus vite. Mais Mellières se reprit très vite et haussa les épaules.

— Si vous y tenez... marmonna-t-il en saisissant le feutre entre le pouce et l'index.

— Non, monsieur Mellières ! l'interrompit doucement Corentin. Pas comme ça : je souhaiterais que vous vous livriez à ce petit travail de calligraphie *de la main gauche* !

De la même poche de son blouson, Corentin tira une autre enveloppe, plus grande et légèrement froissée, qu'il posa sous les yeux de Mellières.

— Vous comprenez, c'est juste pour que les experts graphologues puissent nous dire si votre écriture de gaucher est la même que celle qui figure sur cette enveloppe-ci. C'est-à-dire celle qui a servi à expédier la cassette que vous avez obligeamment fournie à la police !

Gérard Mellières devint brusquement verdâtre, et ses mains se mirent à

trembler.

— Pour... Pourquoi dites-vous ça ? parvint-il à bafouiller d'une voix à peine reconnaissable.

Boris Corentin posa ses deux points sur la table de bois et vrilla ses yeux dans ceux du redoutable P-DG, brusquement transformé en petit garçon pris en flagrant délit de mensonge.

— Vous le savez très bien, monsieur Mellières. Vous ne croyez pas qu'il serait temps d'arrêter de nous raconter des bobards ? Vous devez bien comprendre que plus vous vous obstinerez dans cette attitude et moins nous serons enclins à être indulgents avec vous...

— Écoutez, c'est de la démente, je ne comprends absolument rien à ce que vous racontez ! tenta de s'insurger Mellières, en le prenant de haut.

Mais, tandis qu'il parlait, ses mains tremblaient de plus en plus, ses yeux papillotaient à toute vitesse et ses tempes se couvraient d'une sueur à l'odeur aigre.

Le parfum de la peur...

Boris Corentin sentit qu'il était à point. Il suffisait juste de donner le petit coup de pouce nécessaire pour qu'il s'effondre vraiment.

— Monsieur Mellières, articula-t-il, d'une voix parfaitement calme, presque douce, nous savons que vous avez tué votre femme, et nous...

Gérard Mellières se dressa comme un diable hors de sa boîte, manquant renverser sa chaise, les traits déformés par une brusque et intense terreur.

— Ce n'est pas vrai ! hurla-t-il d'une voix suraiguë. Vous mentez ! Je n'ai pas tué Pauline ! Elle est bien vivante ! Et je...

Il s'interrompit net, brutalement conscient qu'il venait de se trahir. Il resta plusieurs secondes statufié, la bouche ouverte, ses petits yeux roulant très vite, et plusieurs fois de suite, de Corentin à Brichot.

Quand Boris lui posa la main sur l'épaule, il s'effondra d'un bloc sur sa chaise, les épaules affaissées, et se prit la tête entre les mains, son dos maigre et voûté secoué par une sorte de sanglot silencieux.

— Et si, maintenant, vous nous racontiez tout ce qui est arrivé depuis le début, monsieur Mellières ? suggéra doucement Boris Corentin.

*

**

— Vous prendrez la prochaine petite route sur votre gauche, celle qui part légèrement de biais, murmura Gérard Mellières d'une voix lasse, recroquevillé sur la banquette arrière de la 306 Peugeot.

— Elle est encore loin, votre Rouvray ? demanda Corentin, qui avait pris

le volant.

— Trois kilomètres, répondit sombrement Mellières. Un petit peu moins, maintenant...

Une fois la première « brèche » ouverte, Boris Corentin et Aimé Brichot n'avaient eu aucun mal à lui faire raconter tout ce qui s'était passé, la façon dont sa femme l'avait piégé en se faisant passer pour une prostituée, dans l'exacte réplique de son bureau d'usine, qu'il avait maniaquement reconstitué au premier étage de La Rouvray. Puis la manière dont il l'avait séquestrée pour lui donner une « bonne leçon ».

— Eh bien ! à présent, il ne vous reste plus qu'à nous montrer le chemin pour aller délivrer M^{me} Mellières, avait conclu Corentin, sur un ton glacial.

À présent, sous un ciel bleu pâle, moutonné de quelques petits nuages oblongs, ils roulaient sur le plateau séparant les vallées de la Seine et de l'Eure, en direction de La Rouvray, la maison normande cachée dans les bois, où l'industriel séquestrait sa femme depuis maintenant cinq jours.

Après une minute ou deux de complet silence, Gérard Mellières se pencha en avant et se racla la gorge discrètement :

— Excusez-moi, messieurs, mais est-ce que je pourrais vous poser une question ?

— Allez-y toujours ! répondit Aimé Brichot d'un ton rogue. Mais ça ne veut pas dire qu'on y répondra...

Mellières sembla hésiter quelques secondes, puis :

— Est-ce que vous pensez que je risque d'aller en prison ?

Boris Corentin lui jeta un regard noir, par l'intermédiaire du rétroviseur intérieur :

— Si votre femme porte plainte contre vous, vous pouvez en être à peu près sûr. Et, très franchement, monsieur Mellières, j'espère de tout cœur qu'elle le fera !

Mellières se le tint pour dit, et, jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue du grand mur ceignant la propriété, il ne prononça plus le moindre mot.

— Nous y sommes, marmonna-t-il quand ils arrivèrent au mur en question. Vous entrerez par la grille qui est à environ cent mètres, sur la gauche. Mais il faudra que je descende pour vous ouvrir car...

Mellières n'acheva pas, le bec cloué par la surprise : la voiture venait de parvenir à la grille... qui était ouverte à deux battants.

— Je croyais qu'elle était fermée, observa Corentin, d'une voix imperceptiblement plus tendue.

— Elle devrait l'être, répondit Gérard Mellières. J'ai refermer moi-même le cadenas, après ma visite d'hier soir. Je ne comprends pas...

Aimé Brichot descendit de la voiture, marcha jusqu'à la grille, se pencha

vers le système de fermeture et revint prendre sa place avec une petite grimace.

— Le cadenas a été cisailé, annonça-t-il, en refermant la portière.

— Je n'aime pas beaucoup ça, gronda Corentin entre ses dents, en enclenchant nerveusement la première vitesse.

Il remonta l'allée rectiligne de terre battue, un peu plus vite qu'il n'aurait dû, et fit crisser les pneus de la 306 en s'arrêtant sur le gravier répandu devant le perron de la maison à colombage.

Les trois hommes virent la même chose en même temps : la porte de la maison était ouverte, elle aussi et bâillait légèrement sous le souffle de la brise tiède.

Corentin et Brichot descendirent en trombe de la voiture et foncèrent vers la porte. Corentin désigna le pêne métallique qui présentait plusieurs éraflures brillantes, manifestement toutes fraîches :

— La serrure a été forcée, Mémé... Je n'aime pas ça. Pas ça du tout...

— Vous croyez que Pauline aurait trouvé le moyen de se sauver ? demanda Mellières, qui venait de les rejoindre.

Boris Corentin l'enveloppa d'un regard glacial :

— Si elle l'avait fait, elle aurait eu parfaitement raison, je trouve ! Cela étant dit, je ne vois pas pourquoi, pour s'évader, votre femme aurait eu besoin de forcer la serrure *de l'extérieur* !

Gérard Mellières pâlit et regarda tour à tour les deux policiers :

— Mais alors ?... Qu'est-ce que... Qu'est-ce que ça signifie, à votre avis ?

— On risque de le savoir très vite, répondit sourdement Corentin, en s'engouffrant à l'intérieur. Où est censée se trouver votre femme ?

— Dans la deuxième pièce à votre droite, dans le petit couloir, répondit Mellières, qui semblait de plus en plus inquiet de la tournure imprévue des événements.

Corentin et Brichot échangèrent un regard lourd en constatant tous les deux que la porte de la pièce en question, était elle aussi ouverte...

Ils s'engouffrèrent ensemble dans la chambre, déjà presque certains de ce qu'ils allaient y découvrir.

C'est-à-dire rien.

Ou, plus exactement, personne.

Effectivement, ils trouvèrent le lit vide et, sur le matelas taché d'humidité, les morceaux de fil de fer galvanisé qui avaient servi à ligoter les poignets et les chevilles de Pauline Mellières.

Mais de Pauline elle-même, aucune trace.

— L'oiseau s'est envolé... remarqua sombrement Aimé Brichot, en

tripotant nerveusement la pointe droite de sa moustache.

— Je dirais plutôt qu'on l'a changé de cage, fit Corentin sur le même ton. Regarde un peu ça, Mémé...

Aimé Brichot se pencha pour mieux voir ce que lui désignait sa flèche, par terre. C'était une petite tache, prolongée par trois ou quatre filaments à peine visibles. Mais, une fois les yeux à quelques centimètres, Aimé Brichot l'identifia parfaitement.

— Bon Dieu ! Boris : c'est du sang ! Avec quelques cheveux blonds collés dessus.

Il passa le bout de son doigt à la périphérie de la petite marque ovale, et se releva en faisant la grimace :

— Et c'est tout juste sec. Donc, ça ne peut pas être une tache ancienne...

Mellières se précipita sur eux, livide, le regard complètement affolé :

— Messieurs, je vous en prie : où est-elle ? Qu'est-ce qui est arrivé à ma femme ?

Boris Corentin ne prit pas la peine de lui répondre. D'abord parce que Mellières ne lui inspirait pas la moindre sympathie, ni la plus petite indulgence et qu'il n'était pas mécontent de le voir dans cet état d'angoisse avancée.

Et surtout, parce qu'il était occupé à mettre de l'ordre dans ses pensées. Des pensées qui n'avaient rien de particulièrement réjouissantes.

Le cadenas cisailé, la porte d'entrée forcée de l'extérieur, la trace de sang avec les cheveux blonds collés : tout semblait prouver que Pauline Mellières n'était pas partie d'ici de son plein gré.

Par une espèce d'ironie maligne du sort, au moment où Aimé Brichot et lui retrouvaient sa trace et accouraient pour la délivrer, elle avait été enlevée *pour de bon*.

Ce qui signifiait que leur enquête, qu'ils considéraient déjà comme bouclée, n'avait plus qu'à repartir de zéro.

Et, cette fois, sans la moindre piste ni le plus petit indice de départ.

CHAPITRE IX



— Nat ! Viens voir, ma belle : j'ai un truc étonnant à te montrer...

La voix de Francis Carvalho, dans la pièce voisine, tira Nathalie Forrest de sa rêverie sans objet précis. La jeune femme, affalée dans un fauteuil de velours défoncé, uniquement vêtue d'un mini-slip et d'un soutien-gorge blanc, secoua mollement sa chevelure rousse et frisée, légèrement raplatie par son casque de moto, et émit un léger soupir de contrariété.

Elle n'avait pas très envie de se bouger, même pour aller voir dans la chambre contiguë ce que son « mec » avait à lui montrer de si étonnant. Nathalie – Nat, pour les intimes – se sentait un peu comateuse. Sans doute le fait de s'être levée à trois heures du matin. Ce qui, d'ordinaire, était plutôt l'heure où elle se couchait. Mais enfin, le jeu en valait la chandelle.

Après tout, ce n'est pas toutes les nuits que l'on kidnappe l'épouse d'un industriel important.

Nathalie Forrest s'étira langoureusement, faisant saillir ses seins volumineux et fermes, qui paraissaient prêts à jaillir hors de leurs bonnets.

Elle ressentait une vraie fierté d'avoir été capable, à vingt-quatre ans, d'organiser pratiquement toute seule l'enlèvement de Pauline Mellières, à La Rouvray.

À présent, elle allait enfin pouvoir rendre à ce salopard de Mellières tout le mal qu'il lui avait fait. Tout ce qu'il lui avait fait subir comme tortures morales pour la pousser à démissionner de la fromagerie, trois mois plus tôt, elle allait le lui faire payer au prix fort.

Il allait se traîner à genoux devant elle, cet ignoble porc ; elle en salivait d'avance.

Nathalie laissa sa main glisser le long de son ventre plat, dont la peau laiteuse de vraie rousse était parsemée de minuscule taches de son, qui faisaient dire à Francis Carvalho que ses parents avaient dû la laisser trop

longtemps sous la pluie quand elle était gosse, et qu'elle avait fini par rouiller. Il faut dire que, malgré ses trente et un ans, il était resté très gamin, son bel étalon franco-portugais...

Elle se sentait d'autant plus fière d'elle-même, Nathalie, qu'il lui avait fallu énormément de patience, d'ingéniosité et de ténacité pour parvenir là où elle en était depuis quelques heures. C'est tout juste si elle parvenait vraiment à réaliser tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis un peu moins de six mois.

Elle avait beau se repasser le film des événements, elle avait un peu l'impression que c'était arrivé à une autre, tout ça. Une fille qui lui aurait ressemblé comme deux gouttes d'eau, mais qui ne serait pas vraiment elle.

Il y avait eu l'embauche à la fromagerie Mellières, d'abord, au début du mois d'octobre. Bien qu'elle soit titulaire du bac, elle avait été bien contente de se retrouver en train de saler des fromages à la chaîne : dans la région d'Évreux, trouver du boulot quand on n'a aucune formation particulière, c'était un peu *Mission impossible. Bonne chance, monsieur Phelps !*

C'était un travail « à la con », comme disait Nat, mais elle s'en serait contentée. Le tout, c'était d'assurer la croûte... ce qui était la moindre des choses quand on fabriquait des fromages (c'était Francis qui, un soir, lui avait sorti ce gag débile) !

Seulement, au bout de deux mois, le hasard avait voulu qu'elle se retrouve à bosser à côté de Marine.

Marine, c'était une petite blonde dodue, au visage rond, au sourire un peu enfantin. Exactement le genre de filles qui faisait craquer Nathalie. Laquelle, si elle ne s'était jamais sentie cent pour cent « gazon maudit », comme elle disait, n'avait jamais craché sur un petit câlin entre filles...

Le câlin en question, entre Marine et elle, avait eu lieu le 18 novembre, dans les douches réservées aux ouvrières, pendant la pause de milieu de matinée.

Nathalie, toujours langoureusement étalée dans son fauteuil défoncé, eut malgré elle un rictus de dégoût, rien qu'en repensant à ce qui s'était passé.

Un hasard malheureux avait voulu que ce gros porc d'Antoine Renoust, le contremaître, vienne pointer son vilain pif couperosé dans les vestiaires, au moment précis où Nathalie venait de s'agenouiller entre les cuisses rondes de Marine et plongeait un petit bout de langue rose et agile au milieu de sa fine toison d'or...

Ce salaud de Renoust s'était mis à baver comme un escargot dans une solution de vinaigre, et avait commencé à vouloir les peloter toutes les deux. Nathalie n'avait eu aucun mal à l'envoyer dinguer à l'autre bout des douches.

Évidemment, le résultat ne s'était pas fait attendre : le contremaître avait « cafté » à Gérard Mellières. Marine et elle avait été convoquées séparément dans le bureau directorial ; Marine la première.

Quand elle était ressortie, les yeux rougis de larmes, Marine avait fait comprendre à Nat qu'elle avait accepté le « marché » proposé par le patron : une petite pipe vite fait bien fait, et il effaçait l'ardoise magique...

Quand ç'avait été son tour, Nat n'avait même pas laissé le temps à Mellières de lui débiter son sale boniment.

— Je sais ce que vous avez demandé à cette idiote de Marine, lui avait-elle déclaré d'entrée de jeu. Mais moi, je préfère crever que de pomper votre bite minable ! Et en plus, si vous me virez, je balance tout aux prud'hommes, OK ?

Sur le coup, comme Mellières, sans un mot, lui avait indiqué la porte de son bureau, Nathalie avait cru être la plus forte. C'est à partir du lendemain qu'elle avait commencé à comprendre quel genre de dangereux pervers était le patron.

Deux mois et dix jours. Ça lui avait pris deux mois et dix jours exactement pour la pousser à donner d'elle-même sa démission.

Changements de postes incessants, modification d'horaires de travail, brimades, insultes, amendes pour la moindre brouille, surveillance incessante de ses moindres faits et gestes, coups de fil anonymes chez elle plusieurs fois par nuit, etc. : il ne lui avait rien épargné.

À la fin, au bord de la crise de nerfs, Nathalie Forrest avait compris que si elle s'obstinait, elle allait finir dans un cabanon. Ou au fond de la Seine. Alors, elle avait donné sa dem'.

Mais, à la seconde où elle avait franchi sans retour le seuil de l'usine, elle s'était juré solennellement qu'elle se vengerait de Gérard Mellières.

Dès le lendemain, sur sa Honda Trans city, elle s'était mise à le suivre partout où il allait, discrètement. Pour chercher la faille.

Et elle l'avait trouvée, le jour où sa filature l'avait conduite à La Rouvray, et où elle avait compris que Mellières se servait de cette maison isolée au milieu des bois pour ses rendez-vous avec des prostituées...

— Alors, Nat, tu viens, oui ou merde ? fit la voix impatiente de Francis Carvalho, dans la chambre voisine.

— Ça va, une minute ! répondit Nathalie, dont les yeux se fermaient tout seuls, et qui avait de moins en moins envie de bouger de son fauteuil.

Sur le coup, Nathalie n'avait pas très bien vu quel parti elle pouvait tirer de sa découverte. Alors, en attendant de trouver une idée géniale, elle avait continué de « coller au train » de Mellières.

Jusqu'à ce lundi 12 mars, où elle avait gagné la super-cagnotte, en quelque sorte.

Ce matin-là, au lieu de se rendre directement à l'usine, Mellières avait fait un crochet par La Rouvray, pour débloquent le cadenas. À force de l'épier, Nathalie savait ce que ça voulait dire : qu'il avait rendez-vous avec une

nouvelle fille entre midi et deux heures. Mais là où elle avait compris qu'elle venait de toucher le jackpot, c'est quand, trois heures plus tard, arrivée en avance et planquée dans le sous-bois, elle avait vu la fille en question débarquer de son taxi. Car, malgré sa tenue invraisemblable et sa perruque rousse, Nathalie l'avait parfaitement reconnue.

C'était Pauline Mellières, la propre femme de son ex-patron.

Un peu plus tard, Nathalie avait pigé qu'il se passait quelque chose de pas catholique : d'abord en ne voyant pas ressortir Pauline Mellières de la maison, et surtout le lendemain, quand elle avait appris sa pseudo « disparition ».

C'est alors que l'idée de l'enlèvement lui était venue à l'esprit, et qu'elle en avait parlé à Francis, son amant régulier depuis un peu plus d'un an.

Au début, il n'avait pas été très enthousiaste, il faut bien dire. Pourtant, depuis qu'elle le connaissait, il se vantait de ses relations dans ce qu'il appelait pompeusement « le Milieu ». En fait, Nathalie avait compris qu'il comptait deux ou trois truands de piètre envergure parmi ses relations de bistrots parisiens.

Elle avait dû faire preuve de beaucoup de persuasion, d'autorité... et de talents érotiques pour que, finalement, Francis Carvalho se range à son idée : enlever Pauline de La Rouvray où elle était séquestrée par son mari, pour aller la planquer ailleurs.

Après ? Après, on verrait, avait décrété Nathalie. Dans un premier temps, le but du jeu était de flanquer une vraie pétoche à ce salopard de Mellières et de le mettre à sa merci. Ensuite, on aviserait. Peut-être qu'on pourrait lui soutirer un paquet de blé. Ou bien, on se contenterait de lui foutre la trouille, avant de lui relâcher sa bonne femme dans la nature...

Et c'est comme ça que, après avoir « arrangé le coup avec ses potes du Milieu », Francis était arrivé de Paris, la veille au soir, au volant d'une camionnette

Citroën, accompagné par trois Kurdes qui n'avait pas dit un mot à Nathalie. L'un d'eux s'appelait Kamal, mais elle n'avait pas été capable de mémoriser le nom des deux autres.

C'était d'ailleurs sans importance à ses yeux. De toute façon, une fois l'affaire faite, ils disparaîtraient comme ils étaient venus, Francis le lui avait assuré.

Rien que pour le « fun », Nathalie avait obtenu de Francis de pouvoir conduire elle-même la camionnette, tandis que lui resterait à l'entrée de la propriété pour faire le guet. Pendant que Kamal et ses deux potes iraient chercher la « marchandise ».

Tout s'était passé comme sur des roulettes : à trois heures et demie du matin, ils s'étaient pointés à La Rouvray, et à six heures et quart, ils arrivaient à Gennevilliers, dans la cimenterie désaffectée qui servait de squatt à toute une faune interlope, en attendant d'être prochainement démolie pour

construire une nouvelle voie d'accès à l'autoroute A 86. L'endroit présentait un avantage précieux : les flics n'y faisaient quasiment jamais de ronde – puisque le quartier était voué à disparaître dans les plus brefs délais –, et que personne ne se souciait de ce que pouvait bien maquiller le voisin.

À six heures et demie du matin, Pauline Mellières se retrouvait donc de nouveau attachée et bâillonnée sur un sommier défoncé, mais privée de la surveillance et des attentions de son mari.

Maintenant, il était dix heures du matin et Nathalie Forrest, une fois la tension nerveuse et l'excitation retombées, commençait à somnoler sérieusement dans son fauteuil pourri et d'une propreté plus que douteuse.

Elle fut tirée de sa semi-léthargie par les vociférations furieuses de Francis Carvalho, depuis la pièce voisine :

— Nat, si tu ne te pointes pas tout de suite, je viens te chercher par la peau de tes jolies petites miches !

Nathalie sourit malgré elle du compliment un peu « rugueux » et se décida enfin à s'extirper du fauteuil pour rejoindre son amant dans la chambre, dont les murs nus étaient entièrement recouverts de graffitis et de tags plus ou moins inspirés, mais violemment multicolores.

Elle le trouva allongé sous la couverture du lit métallique, seul élément de mobilier dans la pièce qui, comme tout le reste du bâtiment désaffecté, dégageait une odeur d'urine assez prenante. Mais Nathalie s'était aperçue qu'à la longue, on s'y faisait...

— Alors, c'est quoi ce truc étonnant que tu voulais me montrer ? bougonna-t-elle, en s'avançant au milieu de la chambre, dont l'unique fenêtre – sans carreaux – donnait sur un mur de briques noirci de fumée.

— Ça ! répondit triomphalement Carvalho, en écartant brusquement la couverture, afin de dévoiler la peau mate de son corps entièrement nu.

Et surtout la majestueuse érection qu'il arborait, telle un sceptre royal.

— Et c'est seulement pour ça que tu me déranges ? grogna Nathalie avec un haussement d'épaules.

Mais la petite flamme qui venait de s'allumer dans ses yeux émeraude démentait catégoriquement le ton désabusé qu'elle avait employé.

— Oh ! bon : si t'en veux pas, je remballle le matos, lâcha Francis Carvalho, en faisant mine de rabattre la couverture grise sur lui.

Mais il ne fit qu'amorcer son geste : il savait très bien quel pouvoir d'attraction érotique il avait sur Nathalie. Pouvoir réciproque, du reste. Au moins, « côté cul », comme il disait, ils n'avaient pas le moindre problème. Mais on ne pouvait pas en dire autant pour tout le reste...

Depuis un an qu'ils se fréquentaient régulièrement, Francis Carvalho devait bien admettre qu'il n'avait jamais supporté le fait que « sa femme » – toujours selon sa propre expression – puisse s'envoyer en l'air avec d'autres

filles. Bien sûr, c'était quand même « moins pire » que si elle l'avait trompé avec des mecs, mais bon : Francis trouvait que c'était faire bon marché de sa fierté de mâle...

La deuxième chose qui l'énervait, c'est que, contrairement à ce qui se passait avec les filles qu'il avait connues avant elle, il n'arrivait jamais à l'épater. Jamais, il n'arrivait à provoquer chez elle, cette expression d'admiration béate qu'il aimait tant lire sur le visage de ses conquêtes.

Il avait encore essayé, pas plus tard que la semaine précédente.

— Regarde ça, lui avait-il déclaré, en exhibant sous ses yeux un petit boîtier rectangulaire, noir et argent, muni d'une fine antenne de deux ou trois centimètres. Ça, c'est un téléphone portable comme on ne doit pas être plus de dix à en avoir un en France ! Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il vient tout juste d'être mis sur le marché aux États-Unis et qu'il est encore introuvable en Europe. Eh bien, moi, j'ai réussi à m'en procurer un !

— Et qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire, ton téléphone ? avait demandé Nathalie, d'une voix morne.

— Tiens, écoute bien, je vais composer un numéro au hasard, tu vas voir, tu vas être épatée...

Francis Carvalho s'était mis à pianoter sur les touches, faisant naître le début d'une mélodie inconnue. Nathalie trouva que ça avait un peu la sonorité d'un clavecin.

Tu piges le truc ? s'était enthousiasmé son amant. Chaque touche correspond à une note de la gamme : do, ré, mi, fa, sol, la, si. Plus trois dièses pour arriver jusqu'au chiffre neuf. Comme ça, à chaque fois que tu fais un numéro, tu composes une musique totalement inédite. Et même, des fois, tu tombes sur un air connu. C'est génial, non ?

Mais, au lieu de l'enthousiasme attendu, Francis Carvalho n'avait eu droit qu'à un « complètement nul, ton gadget. Un vrai truc de beauf... », de la part de Nathalie. Et ça l'avait vraiment agacé...

Pourtant, il faisait avec. Il tolérait de Nathalie ce qu'il n'aurait jamais supporté d'aucune autre fille. Simplement parce que c'est toujours elle qui finissait par « emporter le morceau », quand ils n'étaient pas d'accord. Et ça aussi, ça l'énervait : ne jamais être capable de tenir tête durablement à Nathalie. Toujours finir par faire ce qu'elle avait décidé.

C'est exactement ce qui s'était passé, d'ailleurs, pour cette histoire d'enlèvement de la femme de son ex-patron. Au départ, il n'était pas très chaud, Carvalho. Parce qu'il avait beau frimer avec ses relations dans le « Milieu », il ne se sentait pas vraiment les épaules pour ce genre de plans.

Seulement, il avait fini par en parler quand même à deux de ses potes, et eux, ils avaient tout de suite trouvé la solution idéale.

Pour une fois, Nathalie allait être surprise de la façon magistrale dont lui,

Francis Carvalho, avait su prendre les choses en mains...

Nathalie s'avança en dandinant des hanches, jusqu'au bord du lit, les yeux braqués sur la virilité arrogante qui semblait la narguer.

Sans même s'en rendre compte, elle passa un petit bout de langue rose sur ses lèvres pulpeuses et déjà humides.

De tous ceux qu'elle avait connus, Francis était le premier mec à lui faire un effet pareil. Elle n'en revenait pas elle-même. Elle avait beau se dire, dans ses moments de lucidité, qu'il était mollasson, irrésolu, et un peu « bas de plafond » intellectuellement, rien n'y faisait : il suffisait qu'elle le voit nu pour avoir envie de lui sauter dessus.

Et c'est ce qu'elle fit.

Nathalie s'allongea de tout son long sur le corps musclé de Francis qui, aussitôt, glissa ses mains entre sa petite culotte et sa peau satinée de vraie rousse. La jeune femme poussa un profond soupir de bien-être quand les doigts nerveux de son amant s'insinuèrent dans le sillon profond et brûlant de sa croupe ferme. En même temps, contre son ventre, elle sentit le membre de Francis prendre encore de l'ampleur, devenir encore plus dur.

Brusquement, Nathalie sentit toute la tension nerveuse accumulée depuis le début de cette nuit mouvementée. Une tension qui avait besoin de s'apaiser. Et, pour ça, elle savait quoi faire...

Avec un sourire allumé, elle imprima à son corps un mouvement de reptation vers le bas, en même temps qu'elle se plaçait tête-bêche avec Francis, jusqu'à ce que sa bouche se retrouve à hauteur de la virilité frémissante.

Alors, lentement, savamment, elle engloutit entre ses lèvres avides la superbe tige de chair, à la fois si dure et si douce, jusqu'au fond de sa gorge, centimètre par centimètre.

En même temps, elle sentit les mains fébriles de Francis la débarrasser de sa petite culotte. Puis, tout de suite après, tout son corps se cabra.

La langue agile et chaude de son amant venait de plonger au centre de son intimité brûlante et offerte.

Afin de lui rendre le plaisir qu'il était en train de lui donner, Nathalie enroula sa propre langue autour du champignon rouge-brun qui envahissait sa bouche et paraissait sur le point d'exploser, à force de gonfler, gonfler encore, tandis que, d'une main, elle palpait et caressait doucement les deux beaux fruits gorgés de sève, nichés entre les cuisses musclés de son partenaire.

À la façon dont le sexe de Francis palpitait de plus en plus vite entre ses lèvres, Nathalie comprit qu'il risquait vraiment d'exploser dans sa bouche. Et ce n'était pas du tout ce qu'elle voulait.

Sans se soucier du grognement de frustration de son amant, elle releva la tête et se redressa au-dessus de lui. Durant une seconde ou deux, elle

contempla avec des yeux crépitant de désir ce superbe membre, tendu vers elle, palpitant, frémissant d'impatience d'être de nouveau englouti.

Et l'engloutir, c'était précisément ce que Nathalie avait l'intention de faire immédiatement. Mais pas dans sa bouche...

Elle se retourna pour faire face à Francis, dégrafa rapidement son soutien-gorge pour libérer ses seins volumineux, aux mamelons dardés.

Puis, elle souleva légèrement le bassin, empoigna la virilité de son amant à sa base, afin de la diriger vers le point le plus brûlant et humide de son corps tremblant de désir.

Enfin, avec un feulement de femelle comblée, Nathalie se laissa retomber sur la hampe de chair qui disparut complètement dans son ventre écartelé, tandis que les mains fébriles de son amant se refermaient sur ses seins pour en torturer délicieusement les petits bourgeons durs, entre le pouce et l'index.

Nathalie cambra les reins et rejeta la tête en arrière, la bouche entrouverte et les yeux chavirés par le plaisir qui montait rapidement en elle. Elle avait l'impression affolante d'être ouverte en deux par le sexe qui la pilonnait de plus en plus puissamment ; d'être pénétrée jusqu'au cœur...

Elle allait s'abandonner totalement à l'orgasme qui prenait naissance au plus profond de ses reins, lorsque quelque chose la fit s'immobiliser.

Des rires et des voix d'hommes. Juste de l'autre côté de la cloison se trouvant à la tête du lit où Francis et elle étaient occupés à faire l'amour.

C'est-à-dire dans la pièce où Pauline Mellières était retenue prisonnière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle, les sourcils froncés, en se détachant de son amant. Qu'est-ce qui se passe, à côté ?

— C'est rien, laisse pisser, répondit Carvalho, avec un petit rire faraud. C'est juste Kamal et ses potes qui prennent un peu de bon temps avec la « marchandise ».

Probable que nos coups de gueule ont dû les inspirer ! Allez, viens...

Mais, au lieu de revenir s'empaler sur son membre toujours érigé, Nathalie bondit hors du lit et laissa tomber sur son amant un regard outré :

— Tu veux dire que ces trois brutes sont en train de violer Pauline Mellières, c'est ça ?

Francis Carvalho se redressa dans le lit, haussa les épaules et soupira :

— Tout de suite les grands mots ! Ils lui en mettent une petite décharge, c'est tout ! Après tout, vu ce qu'il l'attend, il vaut mieux qu'elle s'habitue dès maintenant...

Nathalie Forrest n'écoutait plus. Sans se soucier du fait qu'elle était entièrement nue, elle venait de bondir hors de la chambre. Elle se rua dans le couloir sombre et puant, dont le sol en béton brut était encombré de gravas divers, et se précipita dans la pièce voisine, dont elle ouvrit la porte branlante à la volée.

Durant une fraction de seconde, elle resta clouée sur place par le spectacle qui lui sautait aux yeux.

Pauline Mellières, toujours bâillonnée et les poignets entravés, était prise en sandwich par Kamal et l'un des deux autres Kurdes, qui la pilonnaient en force, l'un violant son ventre, l'autre ses reins. Tandis que le troisième, debout au pied du lit, attendait son tour en se masturbant tranquillement pour entretenir son érection.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, et aux conséquences désastreuses que ça pouvait avoir pour elle, Nathalie poussa un hurlement de rage et se rua vers le lit. Ecartant sans ménagements le Kurde occupé à ses « travaux manuels », elle se mit à frapper et à griffer les deux violeurs de Pauline.

— Barrez-vous, bande de porcs ! Laissez-la tout de suite, ou je vous arrache vos putains de couilles avec les dents ! Allez, dégagez, espèces de salopards !

Les trois hommes n'étaient pas habitués à recevoir d'ordres d'une femme, encore moins une femme complètement nue. Ça se voyait à leur mine à la fois ébahie et furieuse.

Mais Nathalie était dans un tel état de fureur qu'ils durent juger plus prudent d'obtempérer, car, après un ordre bref lâché par le barbu qui répondait au nom de Kamal, les trois hommes quittèrent la pièce en se rajustant hâtivement.

Sans accorder le moindre regard à la prisonnière, dont le corps tremblait convulsivement, Nathalie se précipita de nouveau dans l'autre chambre et, les poings sur les hanches, se planta devant le lit où Francis Carvalho était resté vauté la dévisageant d'un air parfaitement tranquille.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, tout à l'heure par « Vu ce qui l'attend, il vaut mieux qu'elle s'habitue dès maintenant » ?

Francis eut un petit rire gêné, et tenta de biaiser.

— Tu sais que tu es drôlement bandante quand tu te mets en colère, comme ça ? murmura-t-il, d'une voix qui se voulait enjôleuse.

— Réponds-moi, bordel ! siffla Nathalie, visiblement peu sensible au compliment.

Francis Carvalho poussa un profond soupir et fit un geste vague de la main droite :

— Après tout, que tu le saches maintenant ou un peu plus tard...

— Qu'est-ce que je suis censée savoir, « maintenant ou un peu plus tard » ? Tu vas parler, oui ou merde !

Le visage de Carvalho se ferma brusquement, et il répondit d'une voix dure, que Nathalie ne lui avait encore jamais entendue :

— C'est tout simple, ma jolie : mes amis de Paris ont accepté de nous aider, mais à une condition. Qu'on leur livre la bourgeoise d'à côté, qui pourra

leur être fort utile...

Utile à quoi ? demanda très vite Nathalie, l'estomac noué par un mauvais pressentiment.

Carvalho eut un petit rire sec :

— Quelle importance ? C'est pas nos oignons ! Ce qui compte, c'est que, une fois mise hors circuit par mes amis, personne ne la reverra vivante. Plus jamais.

CHAPITRE X



Telle un dragon fabuleux brusquement entré en léthargie, la fromagerie Mellières était totalement silencieuse. Momentanément assoupie, pour cause de week-end.

Enfin, presque assoupie. Car, dans le grand bureau de Gérard Mellières, Boris Corentin et Aimé Brichot, ainsi que le propriétaire de l'usine, interrogeaient les fichiers informatiques de l'entreprise depuis déjà plus de trois heures et demie.

— Il y a quand même un truc qui ne colle pas, là-dedans, soupira Aimé Brichot, en se renversant contre le dossier de son fauteuil à roulettes. On est parti du principe que l'enlèvement de madame Mellières *pourrait* avoir été commis par un ancien employé, licencié par vous, monsieur Mellières. C'est

même pour ça qu'on épluche les dossiers de tous ceux qui ont quitté la fromagerie depuis moins d'un an, depuis le début de la matinée. Mais, en fait, on n'en sait absolument rien. Ça peut aussi bien être n'importe qui d'autre. Et, dans ce cas, on est peut-être en train de perdre un temps précieux...

Boris Corentin releva les yeux de l'écran du iMac sur lequel il passait une nouvelle fois en revue les employés licenciés par Gérard Mellières ces douze derniers mois.

— Tu as une meilleure idée ? soupira-t-il, un peu agacé par l'objection de son coéquipier. Si ça ne donne rien, on cherchera ailleurs. Mais franchement, je ne vois pas très bien dans quelle direction. À moins que Marie-France n'ait du nouveau à nous apporter dans le courant de la journée...

D'emblée, Corentin avait décidé qu'ils devaient se partager le boulot : à Brichot et lui les fichiers de la fromagerie, tandis que le lieutenant Soriano, secondé par une équipe de policiers d'Évreux, se livrait à la traditionnelle enquête de proximité, autour de La Rouvray.

— Monsieur Mellières, insista Boris Corentin pour la troisième fois depuis le début de la matinée, faites un effort, fouillez dans vos souvenirs : est-ce que personne ne vous a jamais menacé, parmi les employés dont vous avez jugé bon de vous séparer ? Quelqu'un qui aurait proféré des menaces précises ? Ou même plus vagues...

Gérard Mellières eut un soupir à fendre l'âme et haussa les épaules :

— Mais ils m'ont quasiment tous menacé, qu'est-ce que vous croyez ! Les « ça ne se passera pas comme ça », les « vous allez vous en repentir », ou les « vous entendrez parler de moi », j'en ai eu droit à des dizaines ! Et n'importe quel patron contraint de licencier vous dira la même chose que moi, mais ce n'est pas pour ça qu'on a kidnappé leur épouse...

— Mais, par contre, on a bel et bien enlevé la vôtre, observa froidement Aimé Brichot, lequel, même si, depuis la disparition réelle de sa femme, Mellières paraissait complètement et sincèrement malheureux, ne parvenait pas à éprouver de la sympathie pour lui.

Et, qui plus est, on l'a enlevée dans un endroit où personne, à part vous, ne savait qu'elle était.

Mellières le regarda sans comprendre :

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Mon collègue veut juste dire que, soit vous avez été filé lorsque vous vous rendiez à La Rouvray, répondit tranquillement Corentin, soit vous êtes encore en train de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. On peut très bien imaginer que vous avez vous-même organisé le « déménagement » de votre épouse, en simulant une effraction, afin de brouiller un peu plus les pistes...

Gérard Mellières se dressa d'un bond et fit face à Boris Corentin. Mais

son visage n'exprimait aucune colère de se voir directement accusé. Juste un intense désarroi, presque du désespoir.

— Commandant Corentin, dit-il d'une voix profondément lasse, je sais bien que ce qui s'est passé ne plaide pas en faveur de ma franchise. Mais je puis vous jurer, solennellement, que je ne suis pour rien dans la disparition de Pauline. Et que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à la retrouver. Et à la retrouver vivante, vous m'entendez ? Parce que rien d'autre n'a plus d'importance...

Il se laissait retomber sur sa chaise, et son menton s'affaissa sur sa poitrine creuse.

— C'est très joli, tout ça, monsieur Mellières, insista Boris, mais ça ne nous dit pas si...

Il fut brusquement interrompu par la porte du bureau qui venait de s'ouvrir pour laisser entrer Marie-France Soriano, suivie par un homme de soixante-dix ou soixante-quinze ans, plutôt petit, coiffé d'une casquette écossaise, mal rasé, et le visage sillonné de dizaines de minuscules rides. Boris Corentin nota immédiatement l'air excité de la jeune lieutenant, qui vint directement vers lui.

— J'ai peut-être quelque chose d'intéressant pour nous ! souffla-t-elle avant qu'il ait eu le temps de lui poser la moindre question.

Elle se retourna et étendit le bras droit en direction de l'homme qui l'accompagnait, pour l'inciter à s'avancer vers eux :

— M. Trémone habite la propriété voisine de La Rouvray.

— Ainsi que M^{me} Trémone, précisa le petit homme, d'une voix un peu fluette, en levant l'index de la main gauche à hauteur de son visage parcheminé.

— Les deux maisons sont invisibles l'une de l'autre, reprit Marie-France Soriano, en raison de la taille des propriétés et des bois touffus qui les séparent. Mais M. Trémone a quand même remarqué quelque chose, cette nuit...

— Il faut vous dire que je suis insomniaque, attaqua le vieil homme de sa voix fluette. C'est curieux, d'ailleurs, parce que, jusqu'à environ soixante-cinq ans, je dormais comme un bébé. M^{me} Trémone me le disait toujours : « Albert, je ne sais pas comment tu fais pour... »

— Et si nous en venions au fait, monsieur Trémone ? l'interrompt doucement Boris Corentin, en faisant un effort surhumain pour masquer son impatience.

— Euh... oui, pardon ! Donc, la nuit dernière, comme souvent, je me suis réveillé un peu avant quatre heures du matin. En sachant fort bien que je ne me rendormirais plus. Dans ces cas-là, pour ne pas réveiller M^{me} Trémone, et si le temps le permet, je m'habille et je vais me promener dans le parc. C'est

fou, vous savez, le nombre de choses passionnantes que l'on peut observer, la nuit, dans le bois. Tenez, par exemple, les chouettes. Eh bien ! figurez-vous que...

— Monsieur Trémone, s'il vous plaît ! fit Corentin, sur un ton presque suppliant.

— Ah ! ça y est, je m'égare encore ! fit le vieil homme avec un petit sourire. M^{me} Trémone me le reproche toujours : « Albert, tu es encore en train de... » Pardon, pardon ! Donc, comme d'habitude, je suis sorti pour faire mon tour de parc. Et c'est alors que j'ai entendu comme un bruit de moteur, venant de La Rouvray. Ça m'a surpris, parce qu'il n'y vient pratiquement jamais personne, et en tout cas jamais à des heures pareilles !

— Donc... fit Aimé Brichot, pour tenter d'accélérer le récit.

— Donc, j'ai marché jusqu'à la route, avec l'idée de pousser jusqu'à la grille de La Rouvray, histoire de voir s'il n'y avait pas de problème. Eh bien ! je n'ai même pas eu besoin d'aller jusque là : au moment où j'allais franchir mon propre portail, j'ai vu, à travers les arbres, la camionnette sortir de La Rouvray et tourner en direction de chez nous ! Elle est passée à moins de cinq mètres de moi. Ce qui m'a le plus surpris, c'est de voir qu'elle était conduite par une jeune femme...

— Une jeune femme ? répétèrent Corentin et Brichot, exactement en même temps.

— Oui, une rousse aux cheveux frisés. Je ne pourrais pas vous dire son âge exact, parce que je ne l'ai pas vu pendant assez longtemps. Mais, en tout cas, elle ne devait pas avoir plus de trente ans. Sans doute moins même...

— Il n'y avait personne d'autre dans cette camionnette ? demanda Aimé Brichot. Je veux dire : dans la cabine...

— Si, il y avait un homme à la place passager, répondit Albert Trémone. Mais lui, il était dans l'ombre et je n'ai pas vu à quoi il ressemblait, je suis désolé...

— Une femme, jeune, rousse et frisée... murmura pensivement Boris Corentin. Voilà qui pourrait bien réduire pas mal le champ de nos recherches, Mémé...

— Peut-être même plus que vous ne le croyez ! s'exclama alors Gérard Mellières, en se précipitant vers l'ordinateur de son bureau.

Il se mit à pianoter fiévreusement sur le clavier et, au bout de quelques secondes, poussa un soupir satisfait :

— Et voilà ce que je cherchais !

— Nathalie Forrest, lut Boris Corentin, qui l'avait rejoint et lisait par-dessus son épaule le dossier, agrémenté d'une photo couleur, qui venait de s'afficher à l'écran. Effectivement, elle semble avoir l'âge et répondre au signalement indiqué par monsieur...

— Seulement, ça ne peut pas être elle, tranche Aimé Brichot, très sûr de lui.

— Et pourquoi ça, Mémé ? fit Boris, en le regardant d'un air surpris.

Aimé Brichot désigna une ligne du texte affiché :

— Regarde, là, il y a écrit : « démission le 14 décembre 2000 ». Donc, si cette Nathalie Forrest a démissionné, elle n'a aucune raison d'en vouloir à son ancien patron.

Il y eu quelques secondes de silence, puis Gérard Mellières fit pivoter son fauteuil et, l'air grave, le teint très pâle, regarda tour à tour les deux policiers :

— Messieurs, même si ça me coûte, il faut que je vous avoue une chose : si M^{lle} Forrest a démissionné, c'est uniquement parce que, durant plus de deux mois, j'ai employé tous les moyens possibles et imaginables pour la pousser à le faire...

Et, d'une voix oppressée, légèrement sifflante, Gérard Mellières raconta à Corentin et Brichot comment son contremaître avait surpris Nathalie Forrest et une autre de ses ouvrières, Marine Jacquard, en train de faire l'amour dans le local des douches. D'une voix plus sourde, il leur avoua qu'il en avait profité pour exigé des deux filles une petite « faveur » dans son bureau, et le refus énergique de Nathalie. Et il leur raconta tout ce qu'il lui avait subir d'outrages et d'humiliations pour que, finalement, elle démissionne d'elle-même.

— Mais comment avez-vous pu faire des choses aussi dégueulasses ! explosa Aimé Brichot, perdant toute retenue par indignation. C'est ignoble !

Gérard Mellières le regarda d'un air abattu et un pli amer se dessina au coin de ses lèvres minces.

— Vous m'auriez posé cette question hier, murmura-t-il, d'une voix atone, je vous aurais donné toutes les réponses que vous vouliez, capitaine Brichot. Je vous aurais dit que je ne pouvais pas tolérer une telle débauche dans mon usine, que j'exigeais de mes ouvrières la plus stricte moralité, que je ne pouvais admettre que l'on me défie chez moi. En dernier recours, je vous aurais sûrement dit que, tant que patron j'avais tous les droits et que ce que je faisais à l'intérieur de la fromagerie ne concernait que moi.

Gérard Mellières passa une main tremblante sur ses cheveux rares et plaqués sur son crâne, avant de laisser tomber, d'une voix égarée :

— Mais maintenant, je ne peux vous dire que ceci : je ne sais pas ! Ou plutôt, je ne sais plus. Je ne comprends plus ce qui m'a poussé à me comporter comme ça. C'est... C'est...

Il se releva brusquement, et dévisagea tour à tour Corentin et Brichot, avec l'air paniqué d'un homme en train de se noyer, ou de s'enfoncer dans des sables mouvants.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, évidemment, dit-il d'une voix à

peine reconnaissable, mais c'est pourtant la vérité : depuis quelques heures, ce que je découvre en moi me fait peur...

— Moi, ce qui me fait peur, pour l'instant, c'est ce qui est peut-être arrivé à votre femme, monsieur Mellières ! répliqua Corentin d'une voix coupante. Comment avez-vous dit que s'appelait la fille que votre contremaître a surprise dans les douches avec Nathalie Forrest ?

— Marine Jacquard, répondit Mellières dans un souffle. Elle est toujours mon employée, d'ailleurs...

C'est parfait ! Dans ce cas, trouvez-nous rapidement son adresse : nous allons lui faire une petite visite. Peut-être qu'elle pourra nous en dire plus sur son amie, puisqu'elles avaient l'air tellement intimes...

Gérard Mellières se rassit pour pianoter de nouveau sur le clavier de l'ordinateur.

— Ah ! voilà : Marine Jacquard... Elle vit à Pacy-sur-Eure, rue Isambard...

— Très bien, fit Corentin, on y va !

Il s'apprêtait à marcher vers la porte du bureau, quand Gérard Mellières se dressa devant lui :

— Je vous en prie, laissez-moi venir avec vous, monsieur Corentin... Je ne veux pas rester tout seul ici... à ressasser... Et puis, je peux peut-être vous être utile...

Boris Corentin faillit l'envoyer paître. Lui non plus n'éprouvait pas de sympathie particulière pour Gérard Mellières, même si, depuis qu'ils avaient découvert la disparition de sa femme, il semblait totalement désespéré ; comme détruit de l'intérieur. Mais, d'un autre côté, c'est vrai qu'il pouvait leur être utile. Et, dans la situation où était leur enquête, ils ne pouvaient pas se permettre de négliger le moindre atout.

— D'accord, monsieur Mellières, vous nous accompagnez, dit-il presque à regret. Mais si j'accepte de supporter votre présence, dites-vous bien que c'est uniquement dans l'intérêt de votre femme !

Gérard Mellières eut un rictus amer, et répondit, sans même lever les yeux vers Corentin :

— Rassurez-vous, vous n'êtes pas tout seul : c'est également dans l'intérêt de Pauline que je supporte ma propre présence...

*

**

La porte de bois peinte en rose pâle s'ouvrit lentement, après le deuxième coup de sonnette donné par Boris Corentin, sur une jeune fille blonde, un peu

trop ronde à son goût, vêtue d'un peignoir visiblement enfilé à la hâte.

Ses cheveux pendants devant sa figure pâle, ses yeux bouffis de sommeil : tout indiquait qu'ils venait de tirer Marine Jacquard de son lit.

Elle ne parut s'éveiller tout à fait que lorsque ses yeux se posèrent, derrière ces deux hommes qu'elle ne connaissait pas, sur la personne de Gérard Mellières, son patron.

— Mon Dieu ! monsieur Gérard... bafouilla-t-elle, en reculant instinctivement d'un pas, à l'intérieur du studio qui sentait le tabac froid. Mais qu'est ce que...

— N'ayez pas peur, Marine ! dit Mellières, d'une voix presque douce. Ces messieurs sont de la police et veulent juste vous poser une ou deux questions. C'est à propos de Nathalie Forrest, et...

— Je ne sais rien ! cria presque la jeune fille, les yeux dilatés par la peur. Je ne l'ai jamais revue, je vous le jure !

Boris Corentin jugea qu'il était temps qu'il prenne les choses en main. Avec un sourire qui se voulait rassurant, il fit un pas en direction de Marine et posa doucement ses deux mains sur ses épaules :

— Vous n'avez absolument rien à vous reprocher, ni aucun souci à avoir, mademoiselle, fit-il d'une voix douce, en plongeant ses yeux dans les siens.

Le son de sa voix, mais aussi son regard et le contact de ses mains, parut avoir un effet certain sur la jeune femme qui se détendit d'un coup, et détailla l'athlète qui se trouvait en face d'elle d'un œil déjà plus intéressé...

Elle les fit entrer dans l'unique pièce qu'elle occupait, encombrée d'un fouillis de linge sale, de disques éparpillés à même la moquette râpée, d'assiettes et de verres sales, de bouteilles vides, de cendriers débordants de mégots tordus et noircis.

— Faites pas attention au désordre, dit-elle en s'asseyant sur son lit défait : j'ai eu des amis à dîner.

Boris Corentin s'assit près d'elle, tandis que Gérard Mellières restait debout près de la porte et qu'Aimé Brichot inspectait rapidement la pièce, l'air de ne pas y toucher.

— J'aimerais que vous me parliez de Nathalie Forrest, fit doucement Boris, en souriant à la jeune femme. Que vous me disiez quel genre de fille c'est, quelle vie elle a, des choses comme ça, vous comprenez ?

Marine haussa les épaules, tandis que sa cuisse droite – sans doute involontairement... – entra en contact avec celle de Boris.

— Je n'ai pas grand-chose à en dire, vous savez. Après tout, on ne s'est pas fréquentées très longtemps, Nat et moi, dit-elle en jetant un bref regard par en dessous à Gérard Mellières. En fait, on ne se voyait pratiquement qu'à la fromagerie. Il y a juste un soir où elle m'a invitée chez elle. Mais j'ai rien fait pour que ça se reproduise, parce que j'ai pas du tout aimé son mec.

— Ah ! parce Nathalie Forrest a un petit copain ?

Marine eut un petit soupir agacé :

— Je sais bien ce que vous êtes en train de penser, va ! Vous vous dites que ce n'est pas normal qu'une gouine ait un mec, c'est ça ? Eh ben, vous vous trompez ! Nat n'est pas gouine ! Pas seulement en tout cas... Pas plus que moi, d'ailleurs : avec elle, c'était la première fois que je... Enfin bref, son Francis, il m'a déplu tout de suite, avec ses vantardises à n'en plus finir : et que c'est moi qui ai la plus belle bagnole, et que je me vante de connaître des super-truands parisiens, et que je...

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? sursauta Boris. Ce Francis prétendait connaître des truands ?

— Ah, ça oui ! il n'a pas arrêté d'essayer de m'en mettre plein la vue toute la soirée avec ses soi-disant « amis du Milieu », comme il disait...

— Son nom ? la pressa Corentin d'une voix qui vibrait d'excitation. Est-ce que vous vous souvenez de son nom de famille ?

— Un truc du genre portugais, répondit Marine, les yeux levés vers le plafond. Attendez voir... un truc comme Arbalo... Cabalo... Non, ça y est : Carvalho ! Francis Carvalho, c'est comme ça qu'il s'appelait !

Corentin fit un signe en direction d'Aimé Brichot, en plaçant son pouce près de son oreille et son auriculaire devant sa bouche, pour imiter quelqu'un en train de téléphoner. Aussitôt, son coéquipier quitta le studio, tout en extirpant son portable de sa poche de veste.

— Ce Carvalho, reprit-il à l'adresse de Marine, qui lui lançait des regards de plus en plus appuyés, il vivait chez Nathalie Forrest ?

La petite blonde secoua la tête :

— Non, non, il venait la voir une ou deux fois par semaine. Ou alors, c'était elle qui allait chez lui, en région parisienne. Mais après sa démission, ils se sont peut-être mis ensemble, car Nathalie m'a dit qu'elle n'avait pas l'intention de moisir dans le coin et qu'elle allait se chercher une piaule à Paris, alors...

À ce moment, la porte du studio se rouvrit, et Aimé Brichot fit signe à sa flèche de le rejoindre.

— J'ai l'impression qu'on a mis dans le mille ! dit-il, dès que Boris Corentin l'eut rejoint sur le petit palier. Je viens d'avoir le Fichier, par l'intermédiaire de Tardet 3 : le dénommé Francis Carvalho a fait six mois de taule, il y a deux ans, pour une affaire de proxénétisme. Affaire dans laquelle il n'était d'ailleurs qu'un comparse sans grand intérêt, apparemment. Ça a l'air d'être une toute petite pointure.

— Mais enfin, il peut avoir suffisamment de relations parmi les truands ou les réseaux de prostitution pour avoir magouillé l'enlèvement de Pauline Mellières, enchaîna Corentin, sur un ton soucieux. Je n'aime pas beaucoup

ça...

— Bon, maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Brichot, en remontant machinalement ses lunettes.

— On file à Paris et on tâche de mettre la main sur cette Nathalie Forrest, décréta Corentin.

— Facile à dire : on n'a même pas son adresse... grogna Brichot.

— La Poste !

— Eh bien ! quoi : la Poste ?

— Si Nathalie Forrest a déménagé en région parisienne, elle a sûrement pris soin de faire suivre son courrier. On va donc aller au bureau de poste dont elle dépendait avant, et leur demander à quelle adresse ils lui réexpédient ses lettres.

À cet instant, ils furent rejoint par Gérard Mellières, plus pâle et hagard que jamais.

— Vous avez du nouveau ? demanda-t-il à mi-voix.

— On en a, oui, répondit Boris Corentin, d'un air toujours aussi sombre.

Mais il s'abstint de lui dire que le « nouveau » en question ne lui disait vraiment rien qui vaille...

CHAPITRE XI



Pauline Mellières se débattait contre trois monstres qui l'emprisonnaient entre leurs corps velus et atrocement visqueux.

Mais elle avait beau s'agiter dans tous les sens, elle ne parvenait pas à échapper aux multiples tentacules qui n'arrêtaient pas de leur pousser un peu partout, en se tordant comme des serpents furieux.

Elle hurlait à pleine gorge, mais aucun son ne sortait de sa bouche distendue par l'effort qu'elle faisait.

Elle allait se laisser sombrer, lorsqu'elle ressentit comme une présence bienveillante quelque part autour d'elle, toute proche.

Alors Pauline Mellières ouvrit les yeux.

Dans un premier temps, elle ne parvint pas à identifier la fille rousse et frisée qui, enveloppée dans un peignoir vert acide, était assise au bord du lit où elle-même était ligotée et bâillonnée.

Puis, elle comprit qu'il s'agissait de la même qui, tout à l'heure, avait fait irruption complètement nue, et avait interrompu violemment le double viol qu'elle était en train de subir.

Pauline vit la fille se pencher sur elle. Dans le mouvement qu'elle fit, les pans de son peignoir s'écartèrent, dévoilant une poitrine ronde et ferme.

Instinctivement, Pauline détourna son regard, en dépit de la bouffée de chaleur qui lui était spontanément montée au visage. Ou peut-être à cause d'elle.

La rouquine lui ôta son bâillon, puis, à sa grande surprise, entreprit de la détacher des montants du lit. Le premier geste de Pauline fut de rabattre sur ses cuisses et son ventre dénudé, sa mini-jupe en lamé violet.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, d'une voix enrouée. Et qu'est-ce que je fais ici ? Quand allez-vous me laisser sortir ? Pourquoi m'avez-vous enlevée ?

— Une question à la fois, s'il vous plaît ! répondit la rouquine, avec un petit sourire. Je m'appelle Nathalie, mais vous pouvez dire Nat, comme tout le monde. Quant à la raison pour laquelle vous êtes ici...

Le visage de Nathalie se ferma brutalement, et la lueur mauvaise qui assombrissait d'un coup son regard émeraude fit passer un frisson glacé le long de la colonne vertébrale de Pauline.

— Je vais vous le dire, pourquoi vous êtes ici, reprit Nathalie d'une voix sourde. C'est une histoire de vengeance...

Et elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé, lorsqu'elle travaillait à la fromagerie Mellières, sans omettre aucun détail.

— Vous comprenez, maintenant, pourquoi j'ai envie de me venger de votre ordure de mari ? conclut-elle sur un ton pressant, comme si elle avait besoin de l'approbation de Pauline.

Celle-ci eut un pâle sourire et murmura, en regardant Nathalie droit dans les yeux :

— Je comprends... C'est vrai qu'il s'est conduit de manière odieuse avec vous. Et sans pas doute pas seulement avec vous... Mais il ne faut pas trop lui en vouloir, Nathalie : c'est un homme qui souffre, vous savez. Il ne s'en rend pas compte lui-même, mais il souffre terriblement. C'est pour ça qu'il est si méchant : il rend aux autres la souffrance dont il n'arrive pas à se débarrasser...

— Je m'en fous, de sa souffrance ! gronda Nathalie, en secouant les boucles de ses cheveux. Je ne suis pas assistante sociale, moi ! Ni psychanalyste ! Alors, hein...

Pauline n'insista pas. Elle se mordit légèrement la lèvre inférieure, avant de demander, d'une toute petite voix :

— Dites-moi, Nathalie, je peux vous poser une question, un peu... délicate ?

— Ben... oui, allez-y...

Pauline eut une ultime hésitation, comme si les mots n'arrivaient à franchir ses lèvres, puis elle se lança, en évitant de regarder Nathalie dans les yeux :

— Cette Marine... Vous avez vraiment fait l'amour avec elle ? C'est dégoûtant de faire « ça » entre filles...

Nathalie se mit à rire :

— Eh bien, dites donc ! Vous en êtes encore là ? Vous savez qu'on est au XXI^e siècle, quand même ? C'est fini, la morale de grand-papa ! Et puis, ça n'a rien de dégoûtant, de baiser avec une autre fille, au contraire : c'est ce que je connais de plus agréable, et même de plus beau. Ça ne vous est jamais arrivé à vous, de jouer à « touche pipi » avec une copine, quand vous étiez ado ?

— Grands Dieux, non ! s'exclama Pauline, avec un air sincèrement indigné qu'on puisse la soupçonner de pareilles « turpitudes ».

Devant sa mine outrée, Nathalie ne put s'empêcher de rire à nouveau.

— C'est joli cette petite fossette qui vous vient, là, quand vous riez... murmura Pauline d'une voix changée, en effleurant la joue gauche de la jeune femme du bout de l'index.

Nathalie eut un léger sursaut à ce contact à peine effleuré, et elle se mit à regarder son interlocutrice différemment. Elle était allongée sur le dos, immobile, la tête légèrement inclinée sur la gauche, ses longs cheveux blonds répandus autour d'elle comme une sorte d'auréole. Nathalie se dit que sa poitrine s'abaissait et se soulevait un peu trop vite, que ses joues étaient un peu trop roses, et ses yeux un peu trop brillants.

Et, soudain, l'évidence lui sauta aux yeux : en évoquant ce qui s'était

passé entre Marine et elle dans les douches de la fromagerie, elle avait déclenché quelque chose, chez cette grande bourgeoise, qui réussissait à conserver une certaine classe et une vraie élégance, malgré sa situation et la manière dont elle était accoutrée.

Du coup, le regard de Nathalie se fit plus aigu encore. La considérant non plus comme une geôlière sa prisonnière, mais comme une femme détaille une autre femme.

Ou même comme un homme détaille une femme.

De son examen, elle tira la conclusion que Pauline Mellières était plutôt attirante, même si elle était un peu trop mince à son goût. Mais il y avait en elle une sorte de distinction naturelle qui impressionnait Nathalie, elle devait bien se l'avouer. Et puis, il y avait aussi cette espèce de barrière invisible, entre M^{me} Mellières et elle ; une barrière qu'elle avait envie de franchir, voire de casser, pour atteindre la vraie Pauline.

Seulement, à sa grande surprise, elle qui d'habitude était plutôt « prédatrice » en amour, elle n'osait pas. Quelque chose lui interdisait de faire à Pauline les avances qui auraient pu peut-être, lui ouvrir les portes de son corps...

Avec un soupir résigné, Nathalie s'apprêtait à se lever du lit et à quitter la pièce, lorsque Pauline posa sa main sur son bras nu et demanda d'une voix à peine audible :

— C'est peut-être de la curiosité mal placée, malsaine même, mais je serais curieuse que vous m'expliquiez en quoi ça consiste exactement, l'amour entre deux femmes...

Le son de cette voix, un peu rauque, presque essoufflée, fit sauter d'un coup toutes les réticences et les pudeurs de Nathalie.

— C'est quelque chose de très doux, murmura-t-elle, en se penchant vers Pauline. Beaucoup plus qu'avec un homme. D'abord, on commence par se loucher, mais à peine. On s'approche, on se respire, on s'effleure, comme ça...

Tout en parlant, Nathalie avait approché son visage tout près du sien, caressant sa joue, ses lèvres et son front de ses boucles frisées.

De son côté, Pauline s'aperçut que, lorsque le peignoir de Nathalie s'ouvrit de nouveau, elle n'eut plus du tout envie de détourner ses regards, et elle fut stupéfaite de sentir une chaleur inconnue prendre naissance au creux de son ventre, lorsque ses yeux se posèrent sur les globes fermes et volumineux de sa poitrine nue.

— Ensuite, poursuivait Nathalie d'une voix ensorcelante, on se donne de tout petits baisers, légers comme du duvet d'oisillon...

Pauline tressaillit quand les lèvres de Nathalie se posèrent sur les siennes. Non seulement, elle ne ressentit pas le dégoût qu'elle s'attendait à éprouver,

mais ce fut comme si une décharge électrique lui traversait le corps.

Et puis, elles étaient si douces, ses lèvres. Tellement plus que celles d'un homme. Moins sauvagement voraces, aussi.

— Et puis, pour aimer vraiment, il faut ressentir les battements du cœur de l'autre, c'est très important... susurra Nathalie à son oreille, la faisant profondément frissonner.

En même temps, elle laissa aller son corps sur celui de Pauline, qui sentit la masse élastique des seins de la jeune femme s'écraser contre sa poitrine, à sa grande stupeur, les mamelons étaient en train de s'ériger. En même temps que ses cuisses aux trois quarts nues s'étaient légèrement ouvertes, sans même qu'elle l'ait consciemment voulu.

Pourtant, lorsque les lèvres de Nathalie se posèrent de nouveau sur les siennes, entrouvertes, et qu'elle sentit sa langue chaude et agile venir la caresser presque timidement, Pauline tenta de la repousser.

— Non ! gémit-elle, sur un ton presque suppliant. Il ne faut pas ! Je ne veux pas...

Mais, tout en protestant, Pauline cambrait les reins de façon à ce que sa poitrine épouse plus étroitement celle de Nathalie.

— Rien n'est mal dans ce que nous faisons, murmura celle-ci, sur un ton où la fougue remplaçait peu à peu la tendresse. Et puis, ne te raconte pas d'histoires, tu en as autant envie que moi ! Tu me désires, comme je te désire !

Le fait que Nathalie se mette brusquement à la tutoyer suffit à faire basculer Pauline. Elle sentit tout son corps abandonner la lutte, presque malgré elle. Son cerveau s'enfièvre brusquement, et elle eut l'impression qu'elle était en train de se noyer.

Mais de se noyer dans un océan inconnu et délicieux, dont elle n'avait plus aucune envie de sortir.

Dans un brusque élan incontrôlé, elle jeta ses bras autour des épaules de la jeune femme allongée sur elle de tout son long, et la pressa contre son ventre.

— Oh ! ma chérie... Ma chérie... Nathalie, ma chérie...

Pauline était incapable de dire autre chose que ces mêmes mots, qu'elle bredouillait d'une voix extatique, comme si elle s'en saoulait. Mais son ton de voix était si intense que Nathalie en fut touchée, presque bouleversée. Cet appel d'amour qui montait de la gorge de Pauline l'émouvait plus qu'elle ne l'aurait voulu.

Et puis, à cette espèce de douceur et de tendresse, se mêlait un sentiment plus trouble et aussi plus violent, dans l'esprit et le corps de Nathalie : l'excitation d'initier une femme qui n'avait encore jamais goûté aux plaisirs saphiques, et le fait que cette femme soit justement celle de Gérard Mellières...

La sentant à sa merci, Nathalie n'hésita plus. Elle écrasa ses lèvres contre

les siennes, tandis que sa main droite se faufilait entre leurs deux corps pour aller caresser les seins menus de sa partenaire, dont les pointes roses étaient maintenant complètement érigées.

Et, cette fois, ce fut la langue de Pauline qui vint au-devant de la sienne, tandis qu'elle enroulait ses jambes nues autour de son bassin...

Nathalie mit bientôt fin à leur baiser, et rampa le long du corps frémissant de Pauline, jusqu'à ce que sa bouche soit à la hauteur de sa poitrine. Elle happa l'un des deux mamelons entre ses lèvres et le mordilla tendrement du bout des dents, faisant haleter Pauline qui posa ses deux mains sur sa tête, comme pour l'inciter à aller plus loin, plus bas...

Nathalie se redressa brusquement. Avec des gestes rendus fébriles par le désir qui la submergeait, elle se débarrassa de son peignoir, et apparut entièrement nue à sa partenaire qu'elle chevauchait avec un sourire triomphant, poitrine cambrée et cuisses ouvertes.

Pauline n'arrivait pas à se rassasier de ce corps superbe. C'était un véritable ouragan qui déferlait en elle, qui emportait tout sur son passage.

Ce qui la poussait irrésistiblement vers Nathalie, ce n'était pas simplement du désir. C'était autre chose, c'était plus, c'était mieux.

C'était de l'amour.

Avec une force inouïe, primordiale, destructrice, l'évidence venait de lui apparaître en pleine lumière : elle était en train de tomber amoureuse d'une autre femme.

En quelques minutes, elle venait de découvrir le secret de toute sa vie, celui qu'elle avait toujours refusé de voir, et qui l'avait toujours empêché de vivre vraiment.

Elle aimait les femmes.

Et là, dominée par le corps nu et superbe de Nathalie, cette certitude qui l'aurait emplie de consternation et de dégoût quelques jours, ou même quelques heures plus tôt, la plongeait maintenant dans un ravissement proche de l'extase.

Pauline tendit des bras implorant vers Nathalie, et c'est d'une voix mourante qu'elle prononça les mots dont elle n'aurait jamais pensé qu'ils puissent un jour franchir ses lèvres :

— Viens, ma chérie... Fais-moi l'amour, maintenant... Viens me faire jouir !

Pauline poussa un long soupir rauque lorsque Nathalie, après l'avoir enjambée tête-bêche, plaqua ses lèvres avides au centre de la toison dorée qui ombrait à peine son ventre plat, agité par une houle furieuse.

Fouettée par le plaisir que la langue experte de sa compagne lui procurait, elle ferma les yeux. Des éclairs de chaleur traversaient tout son corps, en partant du volcan incandescent de son intimité.

Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour découvrir la vision affolante de la croupe cambrée de Nathalie, à quelques centimètres au-dessus de son visage.

Alors, bouleversée d'amour et tremblante de désir, Pauline noua ses deux bras autour des reins de sa partenaire et, avec un gémissement sauvage, elle plongea ses lèvres au centre du mystère odorant et emperlé de rosée qui s'ouvrait pour elle comme une fleur à l'aurore...

Elles entrèrent littéralement en fusion à la même seconde. Leurs deux corps enchevêtrés se couvrirent de fines gouttes de sueur, leurs membres se mirent à trembler, tandis que le plaisir les inondait tel une rivière en crue, que l'orgasme les fauchait, en leur arrachant le même long cri de délivrance heureuse.

Lorsqu'elle eut retrouvé ses esprits et une respiration à peu près régulière, Nathalie vint s'allonger contre le corps tremblant de Pauline. Aussitôt, celle-ci vint enfouir son visage dans son cou, en murmurant d'une voix débordant d'extase assouvie :

— Mon amour... mon amour... oh ! mon amour...

Puis, quand la main de Nathalie se posa sur sa tête pour caresser doucement ses cheveux collés par la transpiration, elle éclata en sanglots.

Elle pleura ainsi de longues minutes, libérant peu à peu un trop-plein d'émotions contenues et refoulées depuis des années. Quand elle se calma, Pauline se redressa sur un coude, embrassa doucement Nathalie au coin des lèvres et murmura, d'une voix qui vibrait de passion mal contenue :

— Tu ne vas pas me laisser, n'est-ce pas ? On va partir d'ici, toutes les deux ?

Alors, brutalement, Nathalie redescendit de son petit nuage, lorsque la réalité lui tomba dessus.

Sortir d'ici... Plus facile à dire qu'à faire... Surtout après ce que Francis lui avait laissé entendre, quant au sort qui était réservé à leur prisonnière.

Nathalie se redressa et sauta hors du lit. Ses yeux lançaient des éclairs, et son sourire avait disparu, emportant avec lui la petite fossette de sa joue gauche.

Elle n'allait pas laisser faire Francis ! Il était encore temps de tout arrêter, d'enrayer la machine, de stopper cette barbarie monstrueuse. C'était fini : elle ne jouait plus.

— Oui, dit-elle tendrement à Pauline. Je te promets qu'on va sortir de là et que...

— Vous allez peut-être sortir de là, fit alors une voix masculine derrière elles, mais sûrement pas de la manière que vous imaginez, les filles !

Nathalie se retourna d'un bloc, pour se retrouver face à Francis Carvalho, appuyé au chambranle de la porte, qui la contemplait avec une moue dégoûtée.

— Tu me déçois, ma chérie, tu me déçois vraiment beaucoup, articula-t-il d'une voix glaciale. Et quand je pense à ce que tu viens de faire avec cette pute, alors là, je suis carrément au bord de la gerbe, si tu veux savoir !

Nathalie marcha droit sur lui :

— Francis, ça suffit ! Réveille-toi, bon sang ! On est en train de faire la pire des conneries. Tu vas dire à tes petits copains que tout est annulé et qu'on ne veut plus se...

Elle fut interrompue net par la formidable gifle assénée par Francis Carvalho.

— Tais-toi, pauvre imbécile ! rugit-il, en la repoussant violemment vers le lit, où elle s'écroula. Tu ne comprends pas qu'on ne peut plus faire demi-tour ? On voit que tu ne connais pas les gens avec qui je suis en affaire ! Et puis, si tu penses que je vais renoncer au paquet de fric que va me rapporter cette pute, tu te trompes !

— Francis, c'est fini, je ne marche plus ! cria Nathalie, en frottant douloureusement sa joue écarlate.

— Ah ! tu ne marches plus ? ricana Francis. Très bien ! Dans ce cas, puisque tu préfères prendre le parti de cette pouffe plutôt que le mien, puisque lu as choisi ton camp, ch bien, tu vas y rester, dans ton camp !

Et, avant que Nathalie ait pu esquisser le moindre geste, Francis Carvalho était déjà ressorti de la chambre. Dont il ferma soigneusement la porte à clé derrière lui.

Pauline et Nathalie échangèrent un long regard, et chacune comprit que l'autre pensait exactement la même chose qu'elle-même.

Désormais, elles étaient deux à être prisonnières, et promises à un sort encore incertain, mais certainement pas enviable du tout.

CHAPITRE XII



Pour la dixième fois, en moins d'une heure, Francis Carvalho bondit hors du lit où il était allongé, pour arpenter la pièce sinistre où il se trouvait, au deuxième étage du squatt de Gennevilliers.

Il n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Pas du tout, même. Privé de la présence de Nathalie, il avait l'impression d'être paumé. Lui, le dur, le futur caïd, il se retrouvait désespéré comme un môme privé de sa mère, et ça avait tendance à l'agacer.

Il se planta devant la fenêtre, dont tous les carreaux avaient été cassés il y a belle lurette, et s'absorba dans la contemplation du flot ininterrompu de voitures et de camions roulant sur la A 86 toute proche.

« J'ai peut-être été trop dur avec Nat, songea-t-il pour la énième fois. Après tout, qu'est-ce qu'elle a fait de mal, à part prendre un peu de bon temps avec l'autre conne ? C'est quand même pas un crime, merde ! »

Seulement... Seulement, il ne voyait pas comment faire machine arrière sans abdiquer tout amour-propre, sans dire adieu à sa fierté de mâle...

Aussi, quand la voix de Nathalie parvint jusqu'à lui, de l'autre côté de la cloison délabrée, Carvalho se précipita pour voir ce qu'elle lui voulait. Trop heureux que ce soit elle qui ait craqué la première.

Quand il ouvrit la porte, Nathalie se tenait debout, au pied du lit, frileusement enveloppée dans son peignoir vert, l'air totalement abattu.

Dès qu'elle vit Francis entrer, elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras, se pelotonnant contre sa poitrine, le corps secoué de sanglots.

D'un geste protecteur, il referma ses bras sur elle, un petit sourire de triomphe sur ses lèvres ombrées d'une fine moustache noire.

— Francis, mon chéri, balbutia Nathalie, je t'en supplie, ne me laisse pas enfermée ici, avec elle. Ma place est avec toi, j'en ai rien à foutre de cette pétasse ! On est ensemble, Francis, et j'irai jusqu'au bout avec toi...

Elle se serra un peu plus fort contre lui, et ajouta, d'une voix plus voilée :

— Et puis, je vais être gentille avec toi, maintenant, tu sais. Avec toi tout seul...

Carvalho eut un léger sursaut quand les doigts de Nathalie se refermèrent sur son sexe, à travers la toile légère de son pantalon noir et moulant.

Il laissa passer quelques secondes sans marquer la moindre réaction, histoire de bien montrer à Nathalie qui était l'homme, et donc le maître du jeu. Puis, il capitula.

— Viens, lui souffla-t-il à l'oreille, on retourne à côté. Et puisque tu semblés décidée à devenir enfin une petite femme bien sage et bien docile, je vais te baiser comme tu le mérites...

Tout à son triomphe viril, il entraîna Nathalie hors de la chambre, sans rien remarquer du petit clin d'œil que celle-ci échangeait avec Pauline Mellières, toujours étendue sur le lit crasseux.

Quand ils arrivèrent au seuil de « leur » piaule, Nathalie baissa les yeux, et murmura d'une voix soumise :

— À toi l'honneur. Après tout, c'est toi le patron ici, non ?

Fier comme Artaban, Francis Carvalho fit un pas à l'intérieur de la pièce, en bombant le torse.

La fraction de seconde suivante, il partit violemment en avant, et alla s'affaler de tout son long au pied du lit, en lâchant un « meerde ! » retentissant.

À cause du pied que Nathalie, derrière lui, avait posé au creux de ses reins, avant de le pousser de toute la force de détente de sa jambe.

Carvalho se redressa et se retourna vers le battant Juste à temps pour voir Nathalie enlever la clé de la serrure intérieure, claquer la porte et l'enfermer de l'extérieur.

Il bondit sur ses pieds et se rua sur la porte en hurlant un « salope ! » qui dut s'entendre du haut en bas du squatt.

Par malheur pour Francis Carvalho, dans cet immeuble où tout semblait sur le point de s'écrouler au moindre courant d'air, la porte de la chambre s'avéra beaucoup plus solide qu'il ne l'aurait jamais pensé...

Nathalie Forrest se précipita dans la troisième pièce du squatt, celle où elle avait laissé ses fringues. Elle sauta dans son jean, enfila à la hâte son tee-shirt et son blouson de cuir, puis ses baskets bleues et blanches, et se rua à nouveau dans le couloir sombre et malodorant. Tandis que Carvalho continuait de donner des coups d'épaules de plus en plus violents dans la porte de sa prison. Laquelle résistait vaillamment à ses assauts furieux.

Nathalie dévala l'escalier, manquant s'étaler de tout son long, parce qu'elle venait de buter contre la jambe d'un type affalé en plein milieu. Visiblement en plein « trip » de drogue, à voir ses pupilles dilatées à

l'extrême et le sourire indécis qui flottait sur son visage verdâtre.

Le plan de Nathalie était simple : elle allait enfourcher sa moto, attachée à un lampadaire au pied de l'immeuble délabré, foncer jusqu'à son appart de la rue des Bourguignons, à Asnières, récupérer son passeport et le peu de fric dont elle disposait, remonter sur sa moto et filer sans s'arrêter jusqu'à ce qu'elle ait franchi la frontière belge. Là, et là seulement, elle téléphonerait aux flics pour leur dire où se trouvait Pauline Mellières. Juste pour tenir la promesse qu'elle avait faite à la jeune femme, avant de fausser compagnie à Carvalho.

Et après... Après, eh bien, elle aviserait ! Chaque chose en son temps...

Dix minutes plus tard, Nathalie Forrest grimpait quatre à quatre l'escalier du petit immeuble ancien, dans lequel elle louait un studio minuscule, sous les toits.

Au moment où elle mettait la main sur la poignée de la porte, celle-ci s'ouvrit à la volée, et Nathalie poussa un cri de surprise, en se sentant tirée à l'intérieur par une poigne irrésistible. Elle se retrouva face à un homme taillé en athlète et nanti d'une tête tout ce qu'il y avait de plus présentable... en d'autres circonstances.

— Eh, doucement ! Vous me faites mal ! protesta-t-elle, en se débattant. Vous êtes qui, d'abord ? Et qu'est-ce que vous foutez chez moi ?

— Commandant de police Boris Corentin, répondit l'homme en la lâchant. Et voilà le capitaine Aimé Brichtot, ajouta-t-il en désignant un petit moustachu que Nathalie n'avait pas encore remarqué, dans le coin de l'unique fenêtre en chien assis.

— Les flics ! soupira-t-elle, presque malgré elle. Manquait plus que ça...

— Je suppose que vous êtes bien Nathalie Forrest, demanda fermement Boris Corentin, en ayant soin de se placer entre elle et la porte.

— Oui, et alors ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Corentin, pressé par le temps, décida de tenter un coup de bluff.

— Je voudrais que vous me disiez où vous retenez M^{me} Mellières prisonnière, depuis que vous l'avez enlevée à bord d'une camionnette blanche, cette nuit entre trois heures et demie et quatre heures, assena-t-il à la jeune femme, le plus tranquillement du monde.

Le coup porta.

Nathalie pâlit, resta quelques secondes la bouche ouverte, la respiration bloquée.

Puis, d'un coup, elle expira l'air qu'elle retenait dans ses poumons, et ses épaules s'affaissèrent, tandis qu'un pli amer se dessinait au coin de ses lèvres pulpeuses.

— Si je vous raconte tout, vous me laisserez tranquille ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— Il est certain qu'on vous en tiendra compte, répondit Corentin sans hésiter, mais sans s'engager plus que ça. Alors ? Je vous écoute, mademoiselle Forrest...

Se lâchant d'un coup, comme on se jette à l'eau, Nathalie débita d'une traite tout ce qui s'était passé depuis la nuit précédente, raconta comment elle s'était débarrassée de Francis Carvalho, après s'être rangée du côté de Pauline Mellières. La seule chose qu'elle jugea préférable de passer sous silence fut la manière particulière dont elle avait « sympathisé » avec son otage...

A la fin de son récit, fait d'une voix hachée, la décision de Boris Corentin fut immédiate :

— Très bien, on fonce là-bas ! On vous emmène : vous nous guiderez. Et j'espère pour vous que vous ne nous avez pas raconté de bobards...

— Où serait mon intérêt ? grogna Nathalie, en descendant l'escalier entre Corentin devant et Brichot derrière elle.

Une fois dans la rue des Bourguignons, elle s'arrêta net, en découvrant qui se trouvait assis à l'arrière de la 306 Peugeot des deux policiers.

— Qu'est-ce qu'il fout là, ce fils de pute ? aboya-t-elle, en désignant Gérard Mellières, au grand scandale d'une mamie qui passait, au bout de la laisse de son chien.

Boris Corentin dut faire preuve de la plus ferme autorité, pour qu'elle consente à monter dans la même voiture que son ex-patron. Pour arrondir les angles, Aimé Brichot la laissa s'installer devant et monta derrière, à côté de Gérard Mellières.

Celui-ci, dès que la voiture eut quitté le bord du trottoir, amorça une tentative de réconciliation avec son ancienne employée :

— Mademoiselle Forrest, croyez bien que je regrette vraiment ce qui s'est passé entre vous et moi.

Je ferai tout ce qui me sera possible pour réparer le tort que je vous ai fait...

Mal lui en prit :

— Va chier, connard ! fut la seule réponse qu'il s'attira de la part de Nathalie, et il se le tint pour dit, ne prononçant plus un mot jusqu'à ce que la voiture arrive à proximité du squatt de Gennevilliers.

À l'instant précis où la voiture prenait le virage pour s'engouffrer dans la rue de l'Olivier, où se trouvait ledit squatt, Nathalie sentit son cœur accélérer brutalement ses battements.

— Merde ! souffla-t-elle. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose de pas normal...

— Quoi ? demanda Corentin, sans à peine desserrer les dents.

— La camionnette...

— Eh bien ! quoi, la camionnette ? interrogea Brichot, en scrutant la petite rue rectiligne et sinistre. Je ne vois aucune camionnette, moi...

— Justement, appuya Nathalie d'une voix blanche. Normalement, elle devrait être encore là, puisque les Kurdes ne devaient embarquer Pauline que cette nuit. Là, elle n'y est plus...

— Des Kurdes ? s'exclama Boris Corentin en donnant un coup de frein brutal. Parce qu'il y a des Kurdes mêlés à tout ça ?

— Ben oui, fit Nathalie, les types qui nous ont aidé à enlever Pauline Mellières, ce sont des Kurdes. C'est un ami à Francis qui les lui a « prêtés »...

— Manquait plus que ça... murmura sombrement Corentin, en descendant de voiture.

Son instinct de policier d'élite lui soufflait que la situation sentait de plus en plus mauvais, et que l'avenir de M^{me} Mellières s'assombrissait d'heure en heure.

— Vous, vous attendez là, et surtout vous ne bougez pas ! ordonna-t-il à Gérard Mellières, qui acquiesça de la tête, mécaniquement, l'air de plus en plus égaré.

— Et ils devaient l'embarquer pour où, votre prisonnière ? demanda Aimé Brichot, tandis qu'ils s'engageaient tous les trois dans l'escalier de pierre de l'immeuble désaffecté.

— Ça, j'en sais rien du tout ! murmura Nathalie, qui semblait de plus en plus tendue, à mesure qu'ils gravissaient les marches.

Quand ils furent sur le palier du deuxième, Nathalie se pencha vers Boris Corentin :

— La première porte, c'est là où devrait être Pauline. La deuxième, c'est la piaule où j'ai enfermé ce con de Francis...

— Surtout ne bougez pas de là quoi qu'il arrive, lui souffla Corentin, en dégainant son revolver RMR Spécial Police.

Puis, il fit signe à Aimé Brichot de le suivre et, chacun s'avancant le long d'un mur du couloir crasseux, ils marchèrent jusqu'à la première porte.

Pour découvrir une pièce vide.

En silence, du bout du canon de son arme, Corentin désigna à son coéquipier les cordes tressées, encore fixées aux montants du lit.

Pauline Mellières y avait visiblement été attachée, comme Nathalie Forrest le leur avait affirmé.

Seulement, elle n'y était plus.

Les deux policiers reprirent leur avancée silencieuse, en direction de la deuxième porte. Laquelle était entrebâillée, alors que Nathalie prétendait y avoir enfermé Francis Carvalho à clé.

Ça sentait vraiment de plus en plus mauvais... au propre comme au figuré.

Au moment où Corentin et Brichot arrivaient à la porte en question, ils entendirent quelques notes de musique aigrette, comme jouées sur un clavecin de mauvaise qualité, en provenance de la pièce. Risquant le tout pour le tout, Boris risqua un œil à l'intérieur. Il découvrit, près de la fenêtre sans carreaux, un homme, de dos, occupé à composer un numéro sur son téléphone portable.

Et Corentin, stupéfait, comprit que c'était chaque touche de l'appareil qui produisait une note de la gamme quand on l'enfonçait.

— Allô ? fit celui qui, dans l'esprit de Boris, ne pouvait être que Francis Carvalho. « Rien ne sert de courir, il faut partir à point... » Oui, c'est moi. Bon, on a eu un petit souci et on a préféré faire partir la marchandise plus tôt que prévu... Hein ? Non, non, plus aucun problème maintenant : tout est rentré dans l'ordre... Moi ? Eh bien, je pars aussi, et je pense que je serai sur place dans trois heures, peut-être un peu moins, si je bourre sur l'autoroute... Arrête de flipper, merde ! Je t'assure que je contrôle parfaitement la situation. C'était juste un petit grain de sable dans un rouage, mais j'ai eu vite fait de l'éliminer... En tout cas, je suis fin prêt pour sauter le pas, ce qui est bien le cas de le dire !

Francis Carvalho eut un petit rire satisfait de ce qui, apparemment, devait être un jeu de mots ou une astuce quelconque.

— Au fait, j'y pense : j'espère qu'on ne va pas se choper leur foutue fièvre aphteuse, au moins ! Ce serait un comble, non ?

Francis Carvalho eut de nouveau son petit rire crispant, mais redevint très vite sérieux, et marmonna :

— Oh ! bon, ça va ! si on peut même plus rigoler un peu... OK, d'accord : à tout à l'heure...

Il coupa la communication et remit son téléphone dans la poche de poitrine de sa chemise blanche, à large col.

Jugeant qu'il était temps pour eux d'entrer en piste, Corentin fit signe à Brichot de se tenir prêt.

D'une brusque détente, il donna un violent coup de pied dans la porte, et bondit à l'intérieur de la pièce, pratiquement en même temps qu'Aimé Brichot.

— Police ! cria Corentin, son arme braquée sur Francis. Ne faites plus un geste, monsieur Carvalho !

— Eh ! déconnez pas ! vous n'allez pas le flinguer quand même ! s'exclama la voix de Nathalie Forrest, dans le dos des deux policiers.

Instinctivement, Corentin et Brichot, surpris de son arrivée imprévue, relâchèrent leur attention durant une fraction de seconde.

Ce fut suffisant à Francis Carvalho pour tirer de sa ceinture le pistolet gris métallisé qui s'y trouvait, de lever le bras et de tirer dans la direction de la

porte.

La balle passa tellement près de Boris Corentin qu'il l'entendit claquer à son oreille droite. Aussitôt après, il entendit le cri de douleur, bref et intense, poussé par Nathalie Forrest.

Brichot et lui tournèrent la tête juste à temps pour la voir s'écrouler le long du mur du couloir, son tee-shirt inondé de sang.

Pratiquement dans la même seconde, ils entendirent un bruit de bois volant en éclats, et Corentin, se retourna vers Francis Carvalho.

Juste à temps pour le voir disparaître par la fenêtre, au travers de laquelle il venait de plonger littéralement.

— Il est fou ! Il va se tuer ! gronda Aimé Brichot, tandis que Corentin se ruait à la fenêtre.

Deux étages plus bas se trouvait une sorte de passage très sombre, serpentant entre deux immeubles, encombré de tas d'immondices non identifiables, mais qui semblaient très épais.

C'est de l'un d'eux que Corentin vit Carvalho se relever et se mettre à courir droit devant lui, avant de disparaître à un coude que faisait le passage en question.

Il se retourna vers Aimé Brichot, les mâchoires crispées et l'œil étincelant de colère.

Carvalho disparu, c'était le seul et unique fil les reliant encore à Pauline Mellières qui venait de se rompre brutalement.

Et en plus, Nathalie Forrest gisait parmi les gravats du couloir, dans la flaque formée par son propre sang.

Boris Corentin se précipitèrent en même temps vers elle, pour essayer d'évaluer le degré de gravité de sa blessure.

Ou, peut-être, pour constater qu'elle avait été tuée net par la balle tirée par Francis Carvalho...

CHAPITRE XIII



Pauline Mellières sursauta et ouvrit les yeux, lorsqu'une main se posa sur sa cuisse et qu'une tête s'appuya doucement contre son épaule.

Autour d'elle, c'était le noir absolu.

L'air était saturé d'une humidité lourde, presque animale, à cause de la respiration régulière des quatre femmes qui se trouvaient avec elle, et dont elle ne distinguait rien.

Elle ne savait pas où elle était. Par contre, elle se souvenait très bien *dans quoi* elle était.

Un camion.

Un énorme camion de déménagement, stationné avec des dizaines d'autres camions sur un immense parking mal éclairé par des réverbères à la lumière jaunâtre.

C'est tout ce qu'elle avait pu voir, lorsque les trois Kurdes l'avaient fait débarquer de la camionnette. Pauline estimait qu'ils avaient roulé au moins trois heures, ce qui signifiait qu'ils avaient fait pas mal de chemin. Mais dans quelle direction ? Mystère.

Une fois sur le parking, ses geôliers l'avaient fait monter dans la cabine du camion de déménagement. Là, ils avaient fait basculer verticalement la couchette située derrière la banquette, découvrant une minuscule trappe, par laquelle ils l'avaient contrainte à se glisser.

Pauline s'était alors retrouvée dans un espace d'environ cinq ou six mètres carrés, où se trouvaient déjà quatre jeunes femmes, de type oriental assez prononcé, le corps enveloppé dans des sortes de djellabas colorées et faites dans un tissu apparemment léger.

Puis, la trappe s'était refermée et Pauline n'avait plus rien vu. Mais elle avait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Ces femmes étaient des clandestines qui avaient fui leur pays, en pensant, comme des milliers d'autres, trouver un Eldorado en Europe.

Et elle, on s'apprêtait à lui faire quitter la France de la même façon que ces malheureuses. Dans quel but ? C'était malheureusement plus qu'évident.

Leurs geôliers allaient probablement les vendre à un réseau de prostitution clandestine. Et alors...

Pauline se sentait dans un état très bizarre, difficile à analyser. D'une part, il y avait cette peur qui la taraudait, de ce qui allait lui arriver lorsqu'elle serait parvenue au bout de cet angoissant voyage.

Mais il y avait aussi cette espèce de plénitude qui ne la quittait pas, depuis qu'elle avait découvert l'amour et le plaisir physique dans les bras de Nathalie.

Si bien que, malgré le danger, malgré les perspectives peu réjouissantes qu'elle entrevoyait pour elle, pour rien au monde elle n'aurait voulu revenir en arrière.

Durant le trajet en camionnette, depuis Paris, elle s'était efforcée de penser à son mari, histoire de s'occuper l'esprit pour enrayer la panique. À sa grande surprise, elle s'était aperçue qu'elle ne lui en voulait absolument pas de ce qu'il lui avait fait. Grâce à Nathalie, elle était devenue une autre femme, et se trouvait maintenant au-delà du ressentiment et de la haine.

La fille à côté se serra un peu plus fort contre elle, et murmura clans un anglais approximatif et rocailleux :

— Je m'appelle Tara, et toi ?

— Pauline.

— Je t'ai vue quand tu es arrivée dans le camion. Tu as des cheveux d'or, tu es une Européenne. Alors, pourquoi es-tu là, avec nous ?

Elle s'abstint de répondre, se contentant de presser doucement la main de Tara, posée sur sa cuisse. D'abord parce qu'elle ne savait pas au juste pourquoi elle était là. Et aussi parce que ça ne servait à rien de semer la panique parmi les quatre clandestines.

— Moi, je viens de Bagdad, reprit Tara. Je suis Kurde. Toute ma famille s'est cotisée pour payer les sept mille dollars du voyage. Je suis partie depuis trois semaines. Par Istanbul, puis la Grèce, et ensuite un bateau pour l'Italie. Ensuite, en camion jusqu'ici. C'est très fatigant, et j'ai peur... Mais bientôt, nous serons en Angleterre et nous pourrons travailler, pour faire vivre notre famille restée là-bas...

Pauline sentit son cœur se serrer. Combien étaient-elles, ces malheureuses à qui on faisait croire au paradis, alors qu'elles allaient probablement se retrouver en enfer ?

Elle passa son bras autour des épaules de Tara et se contenta de la serrer contre elle. À sa grande surprise, elle sentit la main de la jeune femme

caresser doucement sa cuisse nue, en remontant toujours plus haut sous sa jupe. Un frisson violent parcourut le corps de Pauline ; le visage de Nathalie passa devant ses yeux, illuminé par le plaisir, tel qu'elle s'en souvenait.

Alors, tout naturellement, elle tourna la tête vers sa compagne d'infortune et avança ses lèvres entrouvertes.

Malgré l'obscurité quasi totale, leurs bouches se trouvèrent sans efforts. Elles échangèrent un long baiser passionné, tandis que leurs deux corps s'écrasaient l'un contre l'autre, passionnément, avec une sorte de désespoir...

*

**

— Vous ne pouvez pas rouler un peu plus vite ? demanda Gérard Mellières pour la troisième fois, depuis qu'ils étaient partis de Gennevilliers.

Au volant. Boris Corentin soupira d'un air excédé :

— Écoutez, je suis déjà à près de cent cinquante, et ça ne nous avancera à rien de nous planter sur l'autoroute ! On sera à Calais dans moins d'une heure, maintenant. Ça n'est pas le moment de jouer les Schumacher ! Surtout avec ce temps pourri...

Depuis le milieu de l'après-midi, c'en était fini du soleil léger qui avait laissé croire depuis quelques jours à un printemps précoce : la température avait chuté de plusieurs degrés en quelques heures et de gros nuages gris-bleu étaient arrivés de l'ouest.

Et, à présent, il tombait sans discontinuer une petite pluie fine, froide, serrée, d'une régularité désespérante. Sur l'autoroute A 1, les dizaines de camions circulant sur la voie de droite envoyaient en l'air des paquets d'eau en fines gouttelettes, qui réduisaient considérablement la visibilité des automobilistes qui les doublaient.

— On sera à Calais dans une heure... à condition que ça soit bien là que se trouve Pauline... marmonna Gérard Mellières, depuis la banquette arrière de la 306.

Boris Corentin serra les dents et préféra ne rien répliquer. Lui non plus n'était pas absolument certain d'avoir raison. Mais il n'avait pas d'autre piste à sa disposition.

Après que Francis Carvalho leur eut faussé compagnie en sautant par la fenêtre du squatt, Brichot et lui s'étaient précipités vers Nathalie. Pour constater avec soulagement que la balle tirée par Carvalho l'avait atteinte à l'épaule, et qu'elle n'était donc pas en danger.

Dès que l'ambulance appelée en urgence eut évacué la jeune femme vers l'hôpital Beaujon, Corentin et Brichot avaient tenu une sorte de conseil de guerre.

— D'après ce que Carvalho a dit à son correspondant, je pense qu'on peut savoir où a été emmenée Pauline Mellières.

— J'aimerais bien savoir comment... avait grommelé Aimé Brichot.

— Grâce au ciel, notre ami Carvalho adore faire de l'humour. Sinon, on restait le bec dans l'eau !

— De l'humour ? avait fait Brichot, qui comprenait de moins en moins où sa flèche voulait en venir.

— Rappelle-toi, Mémé, à un moment, il a dit : « J'espère qu'on ne va pas se choper leur foutue fièvre aphteuse ». Et elle vient d'où la fièvre aphteuse qui commence à se répandre chez nous ?

— D'Angleterre ! s'était exclamé Brichot.

— Exact ! Et, comme par hasard, l'Angleterre est également le pays européen le plus laxiste envers les réfugiés clandestins. Depuis environ deux ans, tous les Kurdes d'Irak, d'Iran et de Turquie font des pieds et des mains pour franchir le *Channel*.

— Le problème, avait fait remarquer Aimé Brichot, c'est qu'on peut le franchir en dix endroits différents, ton *Channel*...

— Oui, mais tu oublies une autre phrase dite par Carvalho ! lui avait répondu Corentin avec un petit sourire. À un moment, il a dit : « En ce qui me concerne, je suis prêt à sauter le pas, ce qui est le cas de le dire ».

— Euh... oui, et alors ?

— Alors, Mémé, où est-ce qu'on saute le pas... si ce n'est à Calais, préfecture du Pas-de-Calais ?

— Bon sang, Boris ! Tu sais que tu frises le génie, certaines fois ?

Il n'empêche que maintenant, alors qu'ils venaient tout juste de laisser Lille derrière eux, Boris Corentin se demandait comment ils allaient bien pouvoir procéder, une fois arrivés à Calais. Une petite conversation téléphonique avec le capitaine Mortier, un de leurs collègues de la brigade portuaire, lui avait appris que six mille camions environ transitaient chaque jour par le Terminal d'Eurotunnel ou le port.

— Certains jours, ce sont plus de deux cents clandestins qui arrivent à passer entre les mailles du filets, leur avait précisé Alain Mortier. Et c'est encore pire en ce moment : 011 est tous mobilisés par les camions qui viennent d'Angleterre, à cause de cette fichue fièvre aphteuse et des précautions qu'on doit absolument prendre avant de les laisser pénétrer sur le territoire français...

En gros, il leur avait bien fait comprendre que, à moins d'une preuve irréfutable, il leur serait impossible de faire fouiller tous les camions qui, sur l'immense parking du port, attendait le premier départ du lendemain matin.

Pour essayer de se détendre un peu, et surtout d'en finir avec les pensées stériles qui tournaient en rond dans son cerveau, Corentin se mit à siffloter le

premier air qui lui passait par la tête. Et ce fut *La Marche turque* de Mozart.

— Eh ! oh ! Boris, tu dérailles complètement, là ! protesta Aime Brichot au bout de quelques notes.

Corentin lui jeta en coin un coup d'œil incrédule :

— Je déraille, moi ? Ça m'étonnerait : j'ai toujours chanté parfaitement juste, alors...

— Jusqu'à aujourd'hui peut-être ! insista Brichot, légèrement ironique.

Corentin haussa les épaules d'un air dédaigneux et se remit à siffloter le même air.

— Je ne voudrais pas enfoncer le clou, fit alors la voix de Gérard Mellières, derrière, mais c'est vrai que vous venez encore de dérailler. Et le plus bizarre, c'est que vous avez déraillé exactement sur la même note !

Boris Corentin poussa un profond soupir, et dit sur un ton légèrement outré :

— Très bien, puisque tout le monde est contre moi, j'arrête !

Mais, en lui-même, il continua de se demander par quel hasard il s'obstinait à siffler faux un air qu'il connaissait parfaitement, et qu'il avait toujours sifflé juste...

*

**

Francis Carvalho enfonça les mains dans les poches de son blouson et huma profondément le vent gorgé de pluie qui arrivait du large.

Là-bas, au-delà des cargos et des ferries amarrés le long des quais chichement éclairés, à trente-quatre kilomètres exactement de l'endroit où il se trouvait, c'était l'Angleterre.

C'est-à-dire le pays où il allait commencer une nouvelle vie ; où il allait cesser de végéter pour devenir quelqu'un ; un type respecté et craint. C'est ce que Kamal lui avait fait miroiter, et il n'avait aucune raison de ne pas le croire.

Puisqu'ils étaient associés. Associés et complices, dorénavant.

Col de blouson relevé pour se protéger des paquets d'eau froide que le vent rabattait sur lui en rafales violentes, Francis Carvalho reprit sa marche, en direction du gigantesque parking où des dizaines de poids lourds attendaient le premier départ du lendemain.

Durant les trois heures qu'il avait mis pour rallier Calais, au volant de sa Golf GTI, il avait eu tout le temps de se féliciter de la tournure des événements.

Et notamment d'avoir tiré sur cette salope de Nat, qui n'avait pas hésité à

le donner aux flics.

Il n'était pas peu fier non plus de la façon dont il leur avait faussé compagnie. Ça, c'était digne d'un vrai dur ! Même Bruce Willis, son idole, n'aurait pas fait mieux, au cinéma...

Une fois sur le parking, où des dizaines de camions alignaient leurs mufles silencieux et noirs, il se remémora les indications de Kamal : deuxième rangée à partir du fond du parking, quatrième camion en partant de la gauche.

Le parking en question était un vaste quadrilatère de plus de deux cents mètres de côté, faiblement éclairé par une dizaine de lampadaires très hauts, qui diffusaient une clarté blafarde se reflétant sinistrement sur le bitume gras et détrempé du sol.

Durant le temps qu'il le traversait, Carvalho perçut les signes assourdis de la vie qui continuait, au ralenti, à l'intérieur des cabines de poids lourds, dont tous les phares étaient éteints. Une musique diffusée en sourdine par un autoradio, la voix d'un routier communiquant par portable, la silhouette sombre et furtive d'un autre, descendu de son bahut pour satisfaire un besoin naturel...

Sans s'occuper de rien, la pluie dégoulinant le long de son cou jusque dans son dos, Carvalho continua sa progression en direction du camion des Kurdes.

Il n'y était pas encore, lorsque trois silhouettes massives jaillirent d'entre deux énormes poids lourds Mercedes, le faisant violemment sursauter.

Puis, aussitôt, il reconnut Kamal, toujours flanqué de ses deux acolytes. Azad et Arsalan.

— Putain ! Vous m'avez foutu une de ces trouilles ! dit-il en riant un peu faux. Vous pourriez vous annoncer, merde ! Bon, tout est prêt pour le grand départ ?

— Tu ne crois pas si bien dire ! lui répondit Kamal dans son français rocailleux.

À ce moment-là, Francis Carvalho prit conscience de deux choses simultanément.

D'abord de la petite lueur cruelle qui dansait dans les yeux noirs de Kamal.

Ensuite, du fait qu'Azad venait de le contourner pour se placer derrière lui.

Et qu'il tenait une sorte de lacet de cuir entre ses mains fermées.

Carvalho ouvrit la bouche pour demander des explications, mais les sons restèrent coincés en deçà de sa pomme d'Adam. Pour la bonne raison qu'Azad venait de sauter de tout son poids sur son dos pour le plaquer sur le sol huileux et détrempé du parking, tout en passant son lacet de cuir autour de son cou, lui bloquant net la respiration.

Au bout de quelques secondes, un voile rouge tomba devant les yeux de Carvalho, dont le cerveau était paralysé par une panique viscérale.

— Tu ne croyais quand même pas qu'on allait s'embarrasser d'un minable comme toi ? fut la dernière phrase que Francis Carvalho entendit en ce monde, juste avant que son âme ne s'envole pour un monde réputé meilleur...

— Qu'est-ce qu'on fait du corps de ce petit con ? demanda Arsalan en kurde.

— Il n'y a qu'à le laisser là, répondit Kamal. Avec ce qu'il tombe, ça m'étonnerait qu'il passe beaucoup de flics par ici cette nuit ! De toute façon, il n'y a aucun lien entre lui et nous...

*

**

Dès que Boris Corentin se fut arrêté, à rentrée du port de Calais, les trois passagers de la 306 virent un homme petit et plutôt replet, vêtu d'un costume mais sans cravate, sortir du poste de police et venir vers eux en courant, le dos courbé et la tête rentrée dans les épaules à cause de la pluie battante.

Il se pencha à la vitre ouverte, du côté passager :

— Vous êtes Boris Corentin et Aimé Brichot ? Je suis bien content que vous arriviez ! Je suis le capitaine Alain Mortier : on s'est parlés tout à l'heure au téléphone. Je crois que j'ai du nouveau pour vous. Je peux monter ? Ça gagnera du temps et ça me mettra au sec...

Le capitaine de la brigade portuaire grimpa à l'arrière, à côté de Gérard Mellières, que Corentin lui présenta très rapidement.

— Roulez tout droit pour l'instant, en direction du bassin nord, indiqua-t-il, d'une voix un peu essoufflée. Puis, à l'angle du grand entrepôt, là-bas, vous prendrez à gauche en direction du parking des camions en transit. Le type qui vous a filé entre les doigts, à Gennevilliers, vous m'avez bien dit qu'il s'appelait Francis Carvalho, c'est bien ça ?

— Oui, pourquoi ? fit Boris Corentin, en crispant imperceptiblement ses mains sur le volant.

— Parce qu'on l'a retrouvé, il y a moins d'un quart d'heure, figurez-vous !

— Vous l'avez coffré ? demanda Aimé Brichot, en se tournant à demi vers Alain Mortier.

— Pas eu besoin, répondit tranquillement ce dernier : il était mort quand un chauffeur routier allemand l'a trouvé par hasard, en descendant de son bahut pour pisser un coup. Étranglé très proprement.

— Comment vous savez que c'est Carvalho ? demanda Corentin, en

tournant au coin du gigantesque entrepôt entièrement métallique.

— Comme le Port-Salut : c'était écrit dessus ! répliqua Alain Mortier, dont l'humour ne semblait pas avoir la légèreté comme qualité première. Il avait encore ses papiers sur lui, dites donc !

— Ce qui veut dire que les types qui l'ont supprimé sont certains qu'on ne pourra pas remonter jusqu'à eux, souffla Aimé Brichot.

Ils étaient arrivés en bordure de l'immense parking. Il était déjà plus de onze heures du soir, et tout semblait dormir, aucune lumière ne filtrait des dizaines de camions alignés sur quatre files. Le silence n'était troué, de loin en loin, que par le mugissement bref et grave d'une sirène, quelque part dans le port. Et ponctué par le crépitement de l'eau tombant sur le bitume jonché de papiers gras et de détritrus divers.

Dans la lumière jaunâtre du réverbère le plus proche, Alain Mortier leur désigna un camion Mercedes, dans l'avant-dernière rangée, au pied duquel se trouvaient quatre policiers en uniforme et deux hommes en civil, dont l'un était accroupi près d'une forme humaine recouverte d'un drap écru.

— Monsieur Mellières, je vais vous demander de ne pas bouger de cette voiture, tant que mon coéquipier ou moi ne vous appelons pas, dit Boris Corentin, d'une voix ferme.

L'industriel acquiesça mécaniquement. Au moment où les trois policiers descendaient de la 306, il dit, d'une voix atone, à peine reconnaissable :

— Elle est là... Ma femme est quelque part par ici... tout près... Je le sens... Pauline ! se mit-il à crier.

— Calmez-vous, monsieur Mellières, dit doucement Aimé Brichot, qui finissait par éprouver une certaine pitié pour cet homme, visiblement défait, qui, depuis vingt-quatre heures, sentait sa vie s'écrouler, sans rien trouver à quoi se raccrocher.

Il rejoignit Corentin et Mortier près du corps étendu. Il baissa les yeux et fit la grimace. Le visage de Francis Carvalho n'était pas beau à voir : violacé et déformé par un horrible rictus qui lui avait retroussé la lèvre supérieure jusqu'aux gencives, presque noires.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé sur lui ? demanda Corentin en se redressant.

L'un des policiers en uniforme s'avança d'un pas, en brandissant une pochette en plastique transparent :

— Juste ça, commandant : un portefeuille en cuir noir, avec son permis de conduire et une carte Visa à l'intérieur, ainsi que son téléphone portable. C'est tout...

Boris Corentin tressaillit et s'empara de la pochette dégoutante de pluie, avec une vivacité qui surprit le policier.

— Bon sang ! Le téléphone portable ! fit Boris, d'une voix vibrante

d'excitation. *La Marche turque ! La Marche turque* de Mozart !

Aimé Brichot dévisagea sa flèche avec des yeux franchement inquiets :

— Ça va Boris, tu es sûr que tu te sens bien, là ?

— Tu ne comprends pas, Mémé ? fit Corentin avec une intense jubilation. Le portable de Carvalho, tu te rappelles ? *Dont chaque touche correspond à une note de musique !*

— Oui... Et alors ? Je ne vois pas ce qui te...

— *La Marche turque*, Mémé ! l'interrompit Corentin. Tu te souviens que j'ai sifflé la *Marche turque* de Mozart, dans la voiture, et que j'ai déraillé, comme vous disiez si bien, Mellières et toi ?

— Bien sûr, mais...

— Je n'ai pas déraillé, Mémé ! J'ai simplement reproduit la mélodie que j'avais inconsciemment enregistrée, en entendant Carvalho composer son numéro de téléphone !

— Tu veux dire que...

— Que, par hasard, les premiers chiffres du numéro de son contact correspondaient aux premières notes de la *Marche turque*, mais qu'après ça changeait. C'est pour ça que j'ai déraillé : j'ai simplement reproduit la mélodie *correspondant au numéro entier !*

— Attends, fit Aimé Brichot. Tu veux dire que...

— Exactement ! l'interrompit Corentin, en sortant le portable de Carvalho de la pochette de plastique. Je veux dire qu'à l'aide de la mélodie que j'ai toujours dans la tête, je dois pouvoir retrouver le numéro composé par Francis Carvalho juste avant de nous filer entre les doigts !

Il fallut dix bonnes minutes de tâtonnements à Boris Corentin pour parvenir à ses fins. Le numéro trouvé commençait par 06, et était donc celui d'un autre téléphone portable. Dans l'intervalle, le corps de Francis Carvalho avait été évacué en ambulance, et les policiers étaient repartis vers le poste de police du port, à l'exception d'Alain Mortier.

— C'est bien beau, tout ça, mais ça va prendre des heures, pour retrouver à qui appartient ce numéro... observa Aimé Brichot, en torturant machinalement la pointe de sa moustache dégoulinante d'eau froide.

— On n'aura sûrement pas besoin d'en passer par là, répondit Boris Corentin. Je suis prêt à parier que le type qui a ce numéro est tranquillement installé dans l'un dei » camions qui nous entourent. Donc, voilà ce qu'on va faire : tu vas prendre le téléphone, t'éloigner un peu de façon à ne pas être repérable, et composer le numéro. Ensuite, tu l'occupes le plus longtemps possible, pour me laisser le temps de repérer dans quel bahut il est.

— Ça ne marchera jamais ! protesta Brichot : il y a plus d'une centaine de poids lourds sur ce parking.

— C'est vrai, admit Corentin. Mais si on admet que Carvalho était en

train de rejoindre ses complices quand on l'a étranglé, on peut penser qu'il était proche du bon camion. En tout cas pas complètement à l'opposé. Donc, je vais circonscrire mes recherches à ce petit périmètre.

— Il y a une autre chose que tu oublies, dit encore Aimé Brichot : c'est que le type que je vais appeler va fatalement se rendre compte qu'il ne me connaît pas...

— Probablement, mais si tu lui donnes le mot de passe, il aura sûrement confiance.

— Le mot de passe ? fit Brichot, surpris.

— Rappelle-toi la première chose qu'a dite Francis Carvalho quand il a téléphoné : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ». Si ça ce n'est pas un mot de passe...

— Bon, d'accord, ça vaut le coup d'essayer, finit par reconnaître Brichot. Mais tu me promets une chose, Boris : tu te contentes de repérer le camion ! Et après, on attend tranquillement les renforts de Mortier.

Boris Corentin prit un air innocent :

— Mais bien entendu, Mémé ! Tu me connais, non ?

— Justement ! grogna Brichot, avant de s'éloigner entre deux rangées de camions.

Autour de Boris Corentin, le silence retomba. Même la sirène avait cessé de mugir, au loin. On n'entendait plus que le grondement sourd, à peine perceptible, de l'agglomération calaisienne, au-delà des limites du port, et le crépitement dru de la pluie sur les bâches et la tôle des camions.

Soudain, le corps de Boris Corentin se tétanisa : une sonnerie de portable venait de retentir, pas loin de lui, sur sa gauche et légèrement en arrière.

En petite foulée, il contourna le camion à côté de lui, et passa à la rangée suivante.

Il y eut une deuxième sonnerie, beaucoup plus proche, presque face à lui.

Donc, l'homme à qui Carvalho avait téléphoné depuis Gennevilliers se trouvait à bord de l'un des trois ou quatre camions auxquels Corentin faisait face.

Il n'y eut pas de troisième sonnerie.

Mais, dans la cabine de l'énorme camion de déménagement blanc et bleu se trouvant légèrement sur la droite de Boris, le plafonnier s'alluma, et une voix d'homme assourdie se fit entendre.

Boris Corentin tira son RMR Spécial Police de sa ceinture. En demandant mentalement pardon à Aimé Brichot pour ce qu'il allait faire, il s'avança vers la portière du camion, côté conducteur. Tandis qu'à l'intérieur, l'homme parlait toujours avec Aimé Brichot, Boris Corentin attrapa doucement la poignée de la portière.

Puis, quand il l'eut bien en main, il l'abaissa brusquement, et tira le lourd montant métallique en arrière, de la main gauche, tout en brandissant son revolver de l'autre.

— Police ! cria-t-il. Ne faites plus un geste !

Il s'aperçut alors, en une fraction de seconde, qu'il y avait une petite chose qu'il n'avait pas envisagée.

Qu'il puisse y avoir *deux* hommes dans la cabine du camion de déménagement.

Le barbu basané qui se trouvait côté passager poussa un sifflement de rage, ouvrit sa portière à la volée et se laissa glisser à l'extérieur, de l'autre côté, c'est-à-dire hors de portée de l'arme de Corentin.

Celui-ci marqua un temps d'arrêt d'une fraction de seconde. Ce fut suffisant à son deuxième adversaire, qui se rua hors du camion, sans se soucier de l'arme pointée sur lui.

Corentin reçut un coup de poing à assommer un bœuf, à la base du menton et valsa en arrière.

Aussitôt, il ressentit une douleur aiguë à son poignet droit. Son adversaire venait de lui balancer un coup de pied, envoyant son revolver dinguer sous le camion, hors d'atteinte.

Mais ce fut justement ce coup de pied qui le perdit.

Car Corentin, roulant sur lui-même et projetant son bras gauche en avant, lui attrapa la cheville au vol et la tira violemment à lui.

Le Kurde lâcha un juron incompréhensible et s'effondra sur le sol maculé de traces d'huile et trempé de pluie.

Quasiment dans la même seconde, Corentin fut sur lui. Lui enserrant la poitrine entre ses genoux sénéés, il lui expédia coup sur coup deux directs à la mâchoire.

Au premier, le Kurde lâcha un cri de douleur.

Au deuxième, il n'émit plus le moindre son, pour la bonne raison qu'il venait de perdre connaissance.

Après avoir vérifié que son adversaire était bien hors d'état de nuire, Boris Corentin entreprit de se relever rapidement : il n'avait pas oublié qu'il devait affronter un deuxième homme, celui qui avait sauté du camion en premier, avant de se fondre dans l'obscurité ruisselante de pluie.

Il était encore accroupi lorsque son instinct de combattant l'avertit d'une présence dans son dos.

Une présence dangereuse. Mortelle.

*

**

Gérard Mellières contemplait fixement, d'un air hébété, l'eau qui dégoulinait le long du pare-brise de la 306, l'isolant complètement du monde extérieur.

Pour la dixième fois en quelques minutes, il épongea d'un revers de manche la sueur qui perlait à ses tempes et à son front dégarni.

Pauline était là, quelque part, toute proche ; il en était certain.

Il ne comprenait pas comment une telle chose avait pu se produire en lui, mais le fait était là : depuis quelques heures, sa femme représentait ce qu'il avait de plus précieux, de plus essentiel au monde. Alors qu'il l'avait traitée comme un objet durant toutes ces années ; à peine mieux que n'importe laquelle de ses ouvrières.

Et soudain, sans que rien ne le laisse présager, elle était devenue la personne la plus importante du monde. Pourquoi ? Il n'en savait rien, il ne comprenait plus. Il ne *se* comprenait plus.

Durant quelques secondes, il se dit que c'était parce qu'elle était, finalement, le seul être qui ait su lui témoigner un attachement sincère et désintéressé, depuis la mort de sa propre mère, des années auparavant, lorsqu'il était encore adolescent.

Mais pourquoi avait-il fallu toutes ces années d'aveuglement, d'incompréhension, de mutisme, pour qu'enfin une telle évidence lui saute au visage ?

Mellières se rendait compte d'une autre chose, peut-être encore plus stupéfiante : depuis qu'il était là, seul dans cette voiture isolée par la pluie, en bordure de cet immense parking sinistre, il comprenait que si jamais Pauline ne sortait pas indemne de ce cauchemar, sa vie à lui n'aurait plus le moindre sens.

Alors, sans même que son cerveau ne lui en ait donné consciemment l'ordre, sa main droite se posa sur la poignée et ouvrit la portière.

Puis, courbé en deux pour tenter d'échapper aux paquets d'eau froide que le vent ramenait vers lui en violentes bourrasques, Gérard Mellières se mit à courir vers les rangées de camions immobiles.

Dans la direction qu'avaient prise, une dizaine de minutes plus tôt, Boris Corentin et Aimé Brichot.

*

**

Kamal dut faire un violent effort sur lui-même pour empêcher ses dents de grincer les unes contre les autres, sous l'effet de la rage froide qui l'envahissait.

En faisant irruption dans le camion, ce salopard de flic français avait failli tout faire rater. Et tout ça à cause de cet imbécile de Carvalho, qui se croyait plus fort et plus malin que les autres.

Mais, lui. Kamal, avait encore la possibilité de renverser la vapeur. En jetant toutes ses forces de combattants dans la bagarre.

Durant près de dix ans, au sein des groupes armés rebelles kurdes, il avait livré une guérilla sans merci à l'armée régulière afghane, dans les montagnes au nord de Kaboul. Alors, ce n'était pas un fonctionnaire de police français qui allait l'impressionner.

Sans aucun souci de l'eau qui détrempait son costume mal coupé et ruisselait dans sa barbe noire très fournie, il contourna en silence l'arrière d'un gros Volvo rutilant, de façon à déboucher dans l'allée où Azad et le flic français devaient être en train de s'affronter.

En même temps qu'il avançait, de sa démarche souple de félin en chasse, Kamal tira de sa ceinture le couteau qui ne le quittait jamais. Une arme comme seuls les commandos de l'année américaine en possédaient. En principe.

C'était un poignard à lame large, tranchante d'un côté et crantée de l'autre. Le manche en plastique dur moulé était creux, de façon à pouvoir y glisser le matériel de première survie : mini-boussole, fil, aiguille, quinine...

Et aussi une capsule de cyanure, pour éviter de tomber vivant aux mains de certains ennemis. Mais ça, ça ne faisait pas partie des « fournitures » officielles...

Le sien, Kamal l'avait échangé, cinq ans plus tôt, contre deux doses d'héroïne frelatée, à un ex-Marine originaire de l'Ohio, qui traînait sa toxicomanie dans les rues d'Istanbul. Et il ne l'avait jamais regretté : son poignard lui avait déjà rendu bien des services. Et, ce soir, il allait une fois de plus le tirer d'affaire...

Le Kurde déboucha de derrière le gros Volvo et, à travers le rideau de pluie dense, photographia instantanément la scène, à moins de cinq mètres de lui.

Entre deux camions, Azad était étendu sur le bitume gras et luisant. Hors de combat, apparemment.

Juste à côté de lui, le flic français taillé en athlète était en train de se relever. En lui tournant le dos.

C'était maintenant ou jamais.

Un sourire froid découvrit ses dents cariées et irrégulières. Faisant sauter son poignard dans sa main, il le rattrapa par la pointe de la lame.

C'est-à-dire, en position de lancer.

Puis, il leva le bras au-dessus de sa tête, resta immobile une seconde ou deux, ses petits yeux noirs plissés pour mieux « cadrer » sa cible.

Enfin, Kamal projeta son bras en avant, de toute sa puissance.

Le feu aux tempes, Boris Corentin se redressa et pivota rapidement sur lui-même.

Dans la même fraction de seconde, le bras de l'homme barbu qui lui faisait face partit à l'horizontale.

En un éclair, Corentin eut le temps de comprendre plusieurs choses, comme dans une scène de film projetée au ralenti.

L'objet qui fondait sur lui en tournoyant sur lui-même, c'était un couteau. Pas n'importe quel couteau.

Un de ceux qui ne servent qu'à tuer.

La deuxième chose qu'il réalisa, c'est que, vu la force et la précision avec laquelle l'arme venait d'être lancée, il n'avait déjà plus le temps matériel de l'éviter.

Et, tous les muscles bandés, Boris Corentin s'appêta à sentir le froid intense de la lame pénétrant sans effort dans sa chair.

Il reçut un choc violent à la poitrine, et partit vers l'arrière. Son dos heurta violemment le bitume détrempé, lui envoyant une onde de douleur dans tout le corps.

Sa joue droite rebondit dans une flaque d'eau mêlée d'huile de vidange, à l'odeur fade et écœurante.

Et Boris Corentin se dit qu'il allait mourir. Là, sur ce parking immense et sinistre, désolant et blême, noyé d'eau et fouetté par le vent du large.

C'est alors qu'il prit conscience de la masse tiède et vivante qui s'était effondrée en même temps que lui et lui bloquait la respiration.

Au même moment, il perçut un sourd grognement de douleur, à quelques centimètres de son oreille.

Comprenant que quelqu'un s'était miraculeusement retrouvé entre lui et le poignard lancé par son adversaire, Corentin écarta le personnage qui bloquait ses mouvements, et se redressa, prêt à faire face de nouveau au Kurde qui avait essayé de le tuer.

Il n'eut pas à le faire.

Aimé Brichot venait de jaillir à son tour de derrière le camion et avait appliqué son propre RMR Spécial Police sur la nuque de Kamal.

— Ça suffit maintenant les conneries, articula Brichot d'une voix parfaitement tranquille.

Il fut rejoint presque aussitôt par Alain Mortier, qui, son arme au bout de ses deux bras tendus, resta à bonne distance du groupe pour parer à toute éventualité.

Alors, et alors seulement, Boris se retourna vers l'homme qui râlait sur le bitume.

Celui-ci était recroquevillé sur lui-même, le couteau planté jusqu'à la garde à la base de son cou.

De son cou dont jaillissaient, par intermittences, au rythme des battements du cœur, de brefs flots de sang.

Son teint était cireux, ses traits déformés par la douleur. Malgré ça et la pénombre blafarde dans laquelle baignait la scène, Boris Corentin le reconnut instantanément, et ses yeux s'arrondirent de stupeur incrédule.

L'homme qui s'était jeté entre lui et l'arme destinée à le tuer était la dernière personne que Corentin aurait imaginé accomplir ce genre d'acte héroïque.

Car celui qui venait de lui sauver la vie en mettant en danger la sienne propre n'était autre que Gérard Mellières.

Boris se pencha vers lui, soulevant légèrement sa tête trempée de pluie.

Instantanément, en voyant la blessure infligée par la lame large, il comprit que Mellières était perdu : le poignard lui avait sectionné la carotide, il n'y avait plus rien à faire.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-il doucement.

Mellières fit un effort surhumain pour lever les yeux vers Corentin et réussit même à exprimer quelque chose qui pouvait ressembler à un sourire.

— Je... Je vous devais bien ça... bredouilla-t-il, d'une voix à peine reconnaissable. Et puis... Et puis, il fallait que je sauve Pauline... Pauline ! Je vous en prie...

Dans un terrible sursaut, Gérard Mellières parvint à lever le bras et agrippa Corentin par le revers de son blouson :

— Je vous en prie... Dites-lui que je... Que j'ai...

— Je lui dirai que c'est en grande partie grâce à vous, si elle est sauvée, murmura Corentin, la gorge de plus en plus nouée, à mesure qu'il voyait la mort envahir le regard de Mellières. Maintenant, reposez-vous : les secours vont arriver...

Gérard Mellières eut un petit rictus douloureux :

— Ne me racontez pas d'histoires ! Je sais bien que je... Que tout est... Mais ça ne fait rien. Que Pauline vive ! Et surtout, qu'elle...

La phrase mourut dans la gorge inondée de sang de Gérard Mellières.

Il eut comme un petit hoquet, un brusque raidissement de tout le corps.

Puis, Boris Corentin sentit ses muscles se relâcher d'un seul coup. Ses yeux se réversèrent, et sa tête retomba sur le côté droit.

Il était mort.

Au même moment, un hurlement strident, dans son dos, vrilla les oreilles de Corentin. Il se retourna juste à temps pour voir une femme échevelée se précipiter vers lui.

Il reconnut Pauline Mellières, qu'Aimé Brichot venait de délivrer du camion, après avoir confié la garde de Kamal aux policiers arrivés en renfort.

Elle bouscula presque Boris et se jeta sur le corps sans vie de son mari, lui serrant les épaules entre ses bras qui tremblaient convulsivement, et abattant son visage contre sa poitrine maculée de sang.

— Gérard ! sanglota-t-elle. Pourquoi ? Pourquoi c'est arrivé ? Pourquoi tout ça ?

Boris Corentin se releva et échangea un long regard avec Aimé Brichot qui venait de le rejoindre. Ils n'eurent pas besoin de paroles pour savoir qu'ils pensaient exactement la même chose.

« Pourquoi tout ça ? » : cette question, créée par une Pauline Mellières brisée de douleur, elle aurait pu servir de conclusion à presque toutes les enquêtes qu'ils avaient eu à mener ensemble...

CHAPITRE XIV



Boris Corentin et Aimé Brichot franchirent l'entrée principale de l'hôpital Beaujon, et se dirigèrent vers le pavillon que Pauline Mellières leur avait indiqué par téléphone une heure plus tôt.

Ils étaient rentrés de Calais depuis trois jours. Et, déjà, le dénouement de leur enquête provoquait des réactions en chaîne.

Grâce aux renseignements fournis par Kamal, le Kurde qui avait failli descendre Corentin sur le parking du port et qui était finalement responsable de la mort de Gérard Mellières, la police était en train de démanteler une importante filière de passeurs, dirigée depuis Paris par un Turc de trente-neuf ans, nommé Mehmet. Depuis plus d'un an, des Kurdes passés par l'Allemagne ou l'Italie étaient récupérés par des complices roumains, eux-mêmes entrés en France grâce aux « services » des passeurs, puis acheminés vers l'Angleterre, soit par Paris, soit via Dijon, gare où s'arrête le train de fret Évian-Wembley.

Chaque Kurde ainsi transporté rapportait environ dix mille francs à Mehmet...

Et ce n'était pas tout. La police anglaise venait d'arrêter, la veille, George Wesley, un très riche Anglais de Liverpool : c'est lui qui se servait de son entreprise de déménagement pour faire passer des clandestins dans son propre pays.

Enfin, dernière réaction, mais non des moindres, le Premier ministre anglais, Tony Blair, venait de plaider pour une conception plus stricte du droit d'asile, et d'en appeler à une coopération plus étroite avec les polices des pays balkaniques, par lesquels transitent pratiquement tous les réfugiés du Proche-Orient.

À Évreux, le tribunal de commerce avait nommé un administrateur provisoire pour s'occuper de la fromagerie Mellières, en attendant que la succession de l'industriel soit réglée.

Une succession qui, en l'absence de tout héritier direct, ne pouvait que revenir à Pauline Mellières.

Au bout d'un long couloir ripoliné, encombré de chariots, de fauteuils roulants, dans le va-et-vient des infirmières, brancardiers et aides-soignantes, Corentin et Brichot finirent par arriver à la chambre 224, dont la porte était ouverte.

Ils s'y engouffrèrent, et restèrent cloués sur place par la surprise.

Dans le lit situé en face de l'entrée se trouvait Pauline Mellières. À moitié assise, le dos soutenu par deux oreillers, elle avait le teint très pâle, les traits tirés et les yeux cernés. Elle réussit quand même à s'arracher un pâle sourire en voyant les deux policiers arriver.

Mais le plus surprenant, c'est qu'il y avait un deuxième lit, dans cette chambre, et qu'il était occupé.

Par Nathalie Forrest, le bras en écharpe, qui agita joyeusement sa main valide en reconnaissant Corentin et Brichot.

Nathalie qui avait de quoi être joyeuse et détendue : elle savait depuis la veille que, compte tenu de l'aide qu'elle avait apportée à la police dans l'affaire Mellières, on avait décidé « d'oublier » qu'elle avait été à l'origine de son enlèvement...

— Par quel hasard est-ce que vous vous retrouvez dans la même chambre ? s'étonna Boris Corentin avec un petit sourire.

Pauline Mellières enveloppa Nathalie d'un long regard passionné, avant de s'adresser aux deux hommes.

— C'est moi qui l'ai demandé, murmura-t-elle, d'une voix encore un peu faible. Et les médecins ont dû comprendre que ça m'aiderait à me remettre plus vite, si j'étais en compagnie de quelqu'un que j'aime...

Pauline tendit le bras vers l'autre lit et prit la main que la jeune femme rousse et frisée lui abandonna.

— Nathalie va venir s'installer chez moi, dès que nous serons sorties d'ici. Et je compte engager les procédures d'adoption, afin qu'elle hérite de tout ce que je possède, si jamais il m'arrivait quelque chose. J'espère que je ne vous choque pas, au moins ?

— Madame Mellières, répondit doucement Boris Corentin, la question n'est même pas de savoir si nous sommes choqués ou pas. Ce qui compte, c'est la suite de votre vie, à vous...

Un large sourire apparut sur le visage de Corentin, qui ajouta :

— Mais si vous tenez absolument à le savoir, ça ne me choque pas du tout !

— Merci de dire ça, répondit Pauline Mellières, en lui rendant son sourire. Vous savez le plus étrange, dans tout ça ? C'est que j'ai l'impression, presque la certitude, que Gérard aurait été d'accord pour que Nathalie vienne habiter avec nous, s'il avait... Enfin, s'il n'était pas...

Boris Corentin se dépêcha de changer de sujet, pour chasser les larmes qu'il voyait apparaître dans les yeux de Pauline Mellières. En se disant qu'à son avis, Mellières aurait vu d'un très mauvais œil l'intrusion de Nathalie Forrest dans sa vie conjugale. Mais, après tout, si cette idée pouvait contribuer à accélérer le travail de deuil de sa veuve, pourquoi pas...

Une heure plus tard, après avoir obtenu de Pauline Mellières toutes les réponses dont ils avaient besoin pour leur rapport, Boris Corentin et Aimé Brichot quittaient la chambre 224, laissant à leur destin les deux femmes qui s'y trouvaient. Un destin qui, désormais, ne les concernait plus...

En bas de l'escalier, la première personne qu'ils virent fut le lieutenant Marie-France Soriano. Appuyée de l'épaule contre la machine à café du hall, elle leur souriait.

Plus exactement, elle souriait à Boris Corentin.

— Mais quelle surprise ! s'exclama celui-ci, sincèrement content de revoir la jeune policière d'Évreux. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Elle eut un petit rire ravi et répondit, de sa voix naturellement rauque :

— Figurez-vous que, sur ma suggestion insistante, mon patron a admis que, m'étant occupé des débuts de l'affaire Mellières, il ne serait pas inutile

que je vienne passer deux ou trois jours au 36, quai des Orfèvres, pour – je le cite – « mettre votre rapport en harmonie avec celui de vos collègues parisiens ».

Marie-France Soriano s'approcha de Boris Corentin en ondulant légèrement du bassin, posa ses deux mains sur ses épaules et appuya son bassin contre sa hanche.

— Et franchement, roucoula-t-elle en plongeant ses grands yeux sombres dans les siens, pour ce qui concerne nos futurs rapports, commandant Boris Corentin, je suis absolument certaine qu'ils vont l'être... en harmonie !

TABLE



CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
TABLE

[1] Dès le haut Moyen Âge, la coutume se répandit, chez les chrétiens occidentaux, de se faire enterrer près de la tombe des martyrs (*ad sanctos*) ou, à défaut, dans le sein même des églises (*apud ecclesiam*).

[2] Le mot d'origine gauloise : « rouvre » (encore présent dans de nombreux noms de lieux), désigne le chêne. La Rouvray est donc l'équivalent de notre chênaie moderne.

[3] Refoulées progressivement du centre de Paris et chassées partiellement du bois de Boulogne, beaucoup de prostituées exercent désormais leur activité à la ceinture de Paris, le long des boulevards dits « des Maréchaux ».

[4] Abréviation de « commissariat », dans le jargon policier.